





[redacted]

COLLECTION COMPLETE DES ŒUVRES *DE* J. J. ROUSSEAU.

TOME VINGTIEME.

[redacted]

COLLECTION
COMPLETE
DES ŒUVRES
DE
J. J. ROUSSEAU,
Citoyen de Geneve.

TOME VINGTIEME.

Contenant les II derniers Livres des *Confessions* de J. J. Rousseau. Les *Rêveries* du Promeneur Solitaire.



A GENEVE.

M. DCC. LXXXII.

[redacted]

LES

CONFESSIONS

DE

J. J. ROUSSEAU.

[redacted]

LES CONFESSIONS DE J. J. ROUSSEAU.

LIVRE CINQUIEME.

CE fut, ce me ſemble, en 1732, que j'arrivai à Chambery, comme je viens de le dire, & que je commençai d'être employé au Cadaſtre pour le ſervice du Roi. J'avois vingt ans paſſés, près de vingt-un. J'étois aſſez formé pour mon âge du côté de l'eſprit ; mais le jugement ne l'étoit gueres, & j'avois grand beſoin des mains dans leſquelles je tombai pour apprendre à me conduire. Car quelques années d'expérience n'avoient pu me guérir encore radicalement de mes viſions romaneſques ; & malgré tous les maux que j'avois ſoufferts, je connoiſſois auſſi peu le monde & les hommes que ſi je n'avois pas acheté ces inſtructions.

Je logeai chez moi, c'eſt-à-dire chez Maman; mais je ne retrouvai pas ma chambre d'Annecy. Plus de jardin, plus de ruiſſeau, plus de payſage. La maiſon qu'elle occupoit étoit ſombre & triſte, & ma chambre étoit la plus ſombre & la plus triſte de la maiſon. Un mur pour vue, un cul-de-ſac pour rue, peu d'air, peu de jour, peu d'eſpace, des grillons, des rats, des planches pourries; tout cela ne faiſoit pas une plaiſante habitation. Mais j'étois chez elle, auprès d'elle, ſans ceſſe à mon bureau ou dans ſa chambre, je m'appercevois peu de la laideur de la mienne, je n'avois pas le tems d'y rêver. Il paroîtra bizarre qu'elle ſe fût fixée à Chambery tout exprès pour habiter cette vilaine maiſon: cela même fut un trait d'habileté de ſa part que je ne dois pas taire. Elle alloit à Turin avec répugnance, ſentant bien qu'après des révolutions toutes récentes & dans l'agitation où l'on étoit encore à la Cour, ce n'étoit pas le moment de s'y préſenter. Cependant, ſes affaires demandoient qu'elle s'y montrât; elle craignoit d'être oubliée ou deſſervie. Elle ſavoit ſurtout que le Comte de***. Intendant-Géné-

ral des Finances, ne la favorisoit pas. Il avoit à Chambery une maison vieille, mal bâtie, & dans une si vilaine position qu'elle restoit toujours vide ; elle la loua & s'y établit. Cela lui réussit mieux qu'un voyage ; sa pension ne fut point supprimée, & depuis lors le Comte de ***. fut toujours de ses amis.

J'y trouvai son ménage à-peu-près monté comme auparavant, & le fidelle Claude *Anet* toujours avec elle. C'étoit, comme je crois l'avoir dit, un paysan de Moutru qui dans son enfance herborisoit dans le Jura pour faire du thé de Suisse, & qu'elle avoit pris à son service à cause de ses drogues, trouvant commode d'avoir un herboriste dans son laquais. Il se passionna si bien pour l'étude des plantes, & elle favorisa si bien son goût qu'il devint un vrai botaniste, & que s'il ne fût mort jeune il se seroit fait un nom dans cette science, comme il en méritoit un parmi les honnêtes gens. Comme il étoit sérieux, même grave, & que j'étois plus jeune que lui, il devint pour moi une espece de gouverneur qui me sauva beaucoup de folies ; car il m'en imposoit, & je n'osois

m'oublier devant lui. Il en imposoit même à sa maîtresse qui connoissoit son grand sens, sa droiture, son inviolable attachement pour elle, & qui le lui rendoit bien. Claude *Anet* étoit sans contredit un homme rare, & le seul même de son espece que j'aye jamais vu. Lent, posé, réfléchi, circonspect dans sa conduite, froid dans ses manieres, laconique & sentencieux dans ses propos, il étoit dans ses passions d'une impétuosité qu'il ne laissoit jamais paroître, mais qui le dévoroit en-dedans, & qui ne lui a fait faire en sa vie qu'une sottise, mais terrible ; c'est de s'être empoisonné. Cette scene tragique se passa peu après mon arrivée, & il la falloit pour m'apprendre l'intimité de ce garçon avec sa maîtresse ; car si elle ne me l'eût dit elle-même, jamais je ne m'en serois douté. Assurément si l'attachement, le zele & la fidélité peuvent mériter une pareille récompense, elle lui étoit bien due, & ce qui prouve qu'il en étoit digne, il n'en abusa jamais. Ils avoient rarement des querelles, & elles finissoient toujours bien. Il en vint pourtant une qui finit mal : sa maîtresse lui dit dans la colere un mot

outrageant qu'il ne put digérer. Il ne conſultà que ſon déſeſpoir, & trouvant ſous ſa main une phiole de laudanum, il l'avala, puis fut ſe coucher tranquillement, comptant ne ſe réveiller jamais. Heureuſement Madame de *Warens* inquiete, agitée elle-même, errant dans ſa maiſon, trouva la phiole vide & devina le reſte. En volant à ſon ſecours, elle pouſſa des cris qui m'attirerent; elle m'avoua tout, implora mon aſſiſtance, & parvint avec beaucoup de peine à lui faire vomir l'opium. Témoin de cette ſcene, j'admirai ma bêtiſe de n'avoir jamais eu le moindre ſoupçon des liaiſons qu'elle m'apprenoit. Mais Claude *Anet* étoit ſi diſcret que de plus clairvoyans auroient pu s'y méprendre. Le raccommodement fut tel que j'en fus vivement touché moi-même, & depuis ce tems, ajoutant pour lui le reſpect à l'eſtime, je devins en quelque façon ſon éleve, & ne m'en trouvai pas plus mal.

Je n'appris pourtant pas ſans peine que quelqu'un pouvoit vivre avec elle dans une plus grande intimité que moi. Je n'avois pas ſongé même à deſirer pour moi cette place; mais il m'étoit dur de la voir

un moment leur lecture à cet éloge, & s'ils trouvent en y pensant quelqu'autre femme dont ils puissent dire la même chose, qu'ils s'attachent à elle pour le repos de leur vie.

Ici commence, depuis mon arrivée à Chambery jusqu'à mon départ pour Paris en 1741, un intervalle de huit ou neuf ans, durant lequel j'aurai peu d'événemens à dire, parce que ma vie a été aussi simple que douce, & cette uniformité étoit précisément ce dont j'avois le plus grand besoin pour achever de former mon caractere, que des troubles continuels empêchoient de se fixer. C'est durant ce précieux intervalle que mon éducation mêlée & sans suite ayant pris de la consistance, m'a fait ce que je n'ai plus cessé d'être à travers les orages qui m'attendoient. Ce progrès fut insensible & lent, chargé de peu d'événemens mémorables; mais il mérite cependant d'être suivi & développé.

Au commencement je n'étois gueres occupé que de mon travail; la gêne du bureau ne me laissoit pas songer à autre chose. Le peu de tems que j'avois de libre se passoit auprès de la bonne Maman, &

n'ayant pas même celui de lire, la fantaisie ne m'en prenoit pas. Mais quand ma besogne, devenue une espece de routine, occupa moins mon esprit, il reprit ses inquiétudes, la lecture me redevint nécessaire, & comme si ce goût se fût toujours irrité par la difficulté de m'y livrer, il seroit redevenu passion comme chez mon maître, si d'autres goûts venus à la traverse n'eussent fait diversion à celui-là.

Quoiqu'il ne fallût pas à nos opérations une arithmétique bien transcendante, il en falloit assez pour m'embarrasser quelquefois. Pour vaincre cette difficulté, j'achetai des livres d'arithmétique, & je l'appris bien; car je l'appris seul. L'arithmétique pratique s'étend plus loin qu'on ne pense quand on y veut mettre l'exacte précision. Il y a des opérations d'une longueur extrême, au milieu desquelles j'ai vu quelquefois de bons geométres s'égarer. La réflexion jointe à l'usage donne des idées nettes, & alors on trouve des méthodes abrégées dont l'invention flatte l'amour-propre, dont la justesse satisfait l'esprit, & qui font faire avec plaisir un travail ingrat par lui-même. Je m'y en-

ſonçai ſi bien, qu'il n'y avoit point de queſtion ſoluble par les ſeuls chiffres qui m'embarraſſât, & maintenant que tout ce que j'ai ſu s'efface journellement de ma mémoire, cet acquis y demeure encore en partie, au bout de trente ans d'interruption. Il y a quelques jours que dans un voyage que j'ai fait à Davenport chez mon hôte, aſſiſtant à la leçon d'arithmétique de ſes enfans, j'ai fait ſans faute avec un plaiſir incroyable une opération des plus compoſées. Il me ſembloit en poſant mes chiffres, que j'étois encore à Chambery dans mes heureux jours. C'étoit revenir de loin ſur mes pas.

Le lavis des mappes de nos géometres m'avoit auſſi rendu le goût du deſſein. J'achetai des couleurs & je me mis à faire des fleurs & des payſages. C'eſt dommage que je me ſois trouvé peu de talent pour cet art; l'inclination y étoit toute entiere. Au milieu de mes crayons & de mes pinceaux, j'aurois paſſé des mois entiers ſans ſortir. Cette occupation devenant pour moi trop attachante, on étoit obligé de m'en arracher. Il en eſt ainſi de tous les goûts auxquels je commence à me livrer,

ils augmentent, deviennent passion ; & bientôt je ne vois plus rien au monde que l'amusement dont je suis occupé. L'âge ne m'a pas guéri de ce défaut ; il ne l'a pas diminué même, & maintenant que j'écris ceci, me voilà comme un vieux radoteur, engoué d'une autre étude inutile où je n'entends rien, & que ceux même qui s'y sont livrés dans leur jeunesse sont forcés d'abandonner à l'âge où je la veux commencer.

C'étoit alors qu'elle eût été à sa place. L'occasion étoit belle, & j'eus quelque tentation d'en profiter. Le contentement que je voyois dans les yeux d'*Anet* revenant chargé de plantes nouvelles, me mit deux ou trois fois sur le point d'aller herboriser avec lui. Je suis presque assuré que si j'y avois été une seule fois cela m'auroit gagné, & je serois peut-être aujourd'hui un grand botaniste : car je ne connois point d'étude au monde qui s'associe mieux avec mes goûts naturels que celle des plantes ; & la vie que je mene depuis dix ans à la campagne n'est gueres qu'une herborisation continuelle, à la vérité sans objet & sans progrès ; mais n'ayant alors

[redacted]

aucune idée de la botanique, je l'avois prise en une sorte de mépris & même de dégoût ; je ne la regardois que comme une étude d'apothicaire. Maman, qui l'aimoit, n'en faisoit pas elle-même un autre usage ; elle ne recherchoit que les plantes usuelles pour les appliquer à ses drogues. Ainsi la botanique, la chymie & l'anatomie, confondues dans mon esprit sous le nom de médecine, ne servoient qu'à me fournir des sarcasmes plaisans toute la journée, & à m'attirer des soufflets de tems en tems. D'ailleurs un goût différent & trop contraire à celui-là croissoit par degrés, & bientôt absorba tous les autres. Je parle de la musique. Il faut assurément que je sois né pour cet art, puisque j'ai commencé de l'aimer dès mon enfance, & qu'il est le seul que j'aye aimé constamment dans tous les tems. Ce qu'il y a d'étonnant, est qu'un art pour lequel j'étois né, m'ait néanmoins tant coûté de peine à apprendre, & avec des succès si lents, qu'après une pratique de toute ma vie, jamais je n'ai pu parvenir à chanter surement tout à livre ouvert. Ce qui me rendoit sur-tout alors cette étude agréable,

étoit que je la pouvois faire avec Maman. Ayant des goûts d'ailleurs fort différens, la musique étoit pour nous un point de réunion dont j'aimois à faire usage. Elle ne s'y refusoit pas; j'étois alors à-peu-près aussi avancé qu'elle; en deux ou trois fois nous déchiffrions un air. Quelquefois la voyant empressée autour d'un fourneau, je lui disois: Maman, voici un duo charmant qui m'a bien l'air de faire sentir l'empyreume à vos drogues. Ah! par ma foi, me disoit-elle, si tu me les fais brûler, je te les ferai manger. Tout en disputant je l'entraînois à son clavecin: on s'y oublioit; l'extrait de geniévre ou d'absynthe étoit calciné, elle m'en barbouilloit le visage, & tout cela étoit délicieux.

On voit qu'avec peu de tems de reste, j'avois beaucoup de choses à quoi l'employer. Il me vint pourtant encore un amusement de plus, qui fit bien valoir tous les autres.

Nous occupions un cachot si étouffé, qu'on avoit besoin quelquefois d'aller prendre l'air sur la terre. *Anet* engagea Maman à louer dans un fauxbourg un jardin pour y mettre des plantes. A ce jardin

[redacted]

étoit jointe une guinguette assez jolie qu'on meubla suivant l'ordonnance. On y mit un lit; nous allions souvent y dîner, & j'y couchois quelquefois. Insensiblement je m'engouai de cette petite retraite, j'y mis quelques livres, beaucoup d'estampes; je passois une partie de mon tems à l'orner & à y préparer à Maman quelque surprise agréable lorsqu'elle s'y venoit promener. Je la quittois pour venir m'occuper d'elle, pour y penser avec plus de plaisir; autre caprice que je n'excuse ni n'explique, mais que j'avoue, parce que la chose étoit ainsi. Je me souviens qu'une fois Madame de *Luxembourg* me parloit en raillant d'un homme qui quittoit sa maîtresse pour lui écrire. Je lui dis que j'aurois bien été cet homme-là, & j'aurois pu ajouter que je l'avois été quelquefois. Je n'ai pourtant jamais senti près de Maman ce besoin de m'éloigner d'elle pour l'aimer davantage; car tête-à-tête avec elle j'étois aussi parfaitement à mon aise que si j'eusse été seul, & cela ne m'est jamais arrivé près de personne autre, ni homme ni femme, quelque attachement que j'aye eu pour eux. Mais elle étoit si

ſouvent entourée, & de gens qui me convenoient ſi peu, que le dépit & l'ennui me chaſſoient dans mon aſyle, où je l'avois comme je la voulois, ſans crainte que les importuns vinſſent nous y ſuivre.

Tandis qu'ainſi partagé entre le travail, le plaiſir & l'inſtruction, je vivois dans le plus doux repos, l'Europe n'étoit pas ſi tranquille que moi. La France & l'Empereur venoient de s'entre-déclarer la guerre: le Roi de Sardaigne étoit entré dans la querelle, & l'armée Françoiſe filoit en Piémont pour entrer dans le Milanois. Il en paſſa une colonne par Chambery, & entr'autres le régiment de Champagne dont étoit Colonel M. le Duc de la *Trimouille*, auquel je fus préſenté, qui me promit beaucoup de choſes, & qui ſurement n'a jamais repenſé à moi. Notre petit jardin étoit préciſément au haut du fauxbourg par lequel entroient les troupes, de ſorte que je me raſſaſiois du plaiſir d'aller les voir paſſer, & je me paſſionnois pour le ſuccès de cette guerre, comme s'il m'eût beaucoup intéreſſé. Juſques-là je ne m'étois pas encore aviſé de ſonger aux affaires publiques, & je me mis à lire les

gazettes

[redacted]

gazettes pour la premiere fois, mais avec une telle partialité pour la France que le cœur me battoit de joie à ses moindres avantages, & que ses revers m'affligeoient comme s'ils fussent tombés sur moi. Si cette folie n'eût été que passagere, je ne daignerois pas en parler; mais elle s'est tellement enracinée dans mon cœur sans aucune raison, que lorsque j'ai fait dans la suite à Paris l'anti-despote & le fier républicain, je sentois en dépit de moi-même une prédilection secrete pour cette même nation que je trouvois servile, & pour ce gouvernement que j'affectois de fronder. Ce qu'il y avoit de plaisant étoit qu'ayant honte d'un penchant si contraire à mes maximes, je n'osois l'avouer à personne, & je raillois les François de leurs défaites, tandis que le cœur m'en saignoit plus qu'à eux. Je suis surement le seul qui vivant chez une nation qui le traitoit bien & qu'il adoroit, se soit fait chez elle un faux air de la dédaigner. Enfin ce penchant s'est trouvé si désintéressé, de ma part, si fort, si constant, si invincible, que même depuis ma sortie du royaume, depuis que le Gouvernement, les Magis-

trats, les Auteurs, s'y sont à l'envi déchaînés contre moi, depuis qu'il est devenu du bon air de m'accabler d'injustices & d'outrages, je n'ai pu me guérir de ma folie. Je les aime en dépit de moi quoiqu'ils me maltraitent.

J'ai cherché long-tems la cause de cette partialité, & je n'ai pu la trouver que dans l'occasion qui la vit naître. Un goût croissant pour la littérature, m'attachoit aux livres François, aux Auteurs de ces livres, & au pays de ces Auteurs. Au moment même que défiloit sous mes yeux l'armée Françoise, je lisois les grands Capitaines de Brantôme. J'avois la tête pleine des *Clisson*, des *Bayard*, des *Lautrec*, des *Coligny*, des *Montmorency*, des la *Trimouille*, & je m'affectionnois à leurs descendans comme aux héritiers de leur mérite & de leur courage. A chaque régiment qui passoit je croyois revoir ces fameuses bandes noires qui jadis avoient tant fait d'exploits en Piémont. Enfin j'appliquois à ce que je voyois les idées que je puisois dans les livres; mes lectures continuées & toujours tirées de la même nation nourrissoient mon affection pour elle, & m'en

firent enfin une paſſion aveugle que rien n'a pu ſurmonter. J'ai eu dans la ſuite occaſion de remarquer dans mes voyages que cette impreſſion ne m'étoit pas particuliere, & qu'agiſſant plus ou moins dans tous les pays ſur la partie de la nation qui aimoit la lecture & qui cultivoit les lettres, elle balançoit la haine générale qu'inſpire l'air avantageux des François. Les romans plus que les hommes leur attachent les femmes de tous les pays, leurs chefs-d'œuvres dramatiques affectionnent la jeuneſſe à leurs théâtres. La célébrité de celui de Paris y attire des foules d'étrangers qui en reviennent enthouſiaſtes. Enfin l'excellent goût de leur littérature leur ſoumet tous les eſprits qui en ont, & dans la guerre ſi malheureuſe dont ils ſortent, j'ai vu leurs Auteurs & leurs Philoſophes ſoutenir la gloire du nom François ternie par leurs Guerriers.

J'étois donc François ardent, & cela me rendit nouvelliſte. J'allois avec la foule des gobes-mouches attendre ſur la place l'arrivée des courriers, & plus bête que l'âne de la fable, je m'inquiétois beaucoup pour ſavoir de quel maître j'aurois l'hon-

neur de porter le bât : car on prétendoit alors que nous appartiendrions à la France, & l'on faifoit de la Savoye un échange pour le Milanois. Il faut pourtant convenir que j'avois quelques fujets de crainte; car fi cette guerre eût mal tourné pour les Alliés, la penfion de Maman couroit un grand rifque. Mais j'étois plein de confiance dans mes bons amis, & pour le coup, malgré la furprife de M. de *Broglie*, cette confiance ne fut pas trompée, graces au roi de Sardaigne à qui je n'avois pas penfé.

Tandis qu'on fe battoit en Italie, on chantoit en France. Les Opéra de *Rameau* commençoient à faire du bruit & releverent fes ouvrages théoriques que leur obfcurité laiffoit à la portée de peu de gens. Par hafard, j'entendis parler de fon traité de l'harmonie, & je n'eus point de repos que je n'euffe acquis ce livre. Par un autre hafard, je tombai malade. La maladie étoit inflammatoire; elle fut vive & courte; mais ma convalefcence fut longue, & je ne fus d'un mois en état de fortir. Durant ce tems j'ébauchai, je dévorai mon traité de l'harmonie; mais il

étoit ſi long, ſi diffus, ſi mal arrangé, que je ſentis qu'il me falloit un tems conſidérable pour l'étudier & le débrouiller. Je ſuſpendois mon application & je récréois mes yeux avec de la muſique. Les cantates de *Bernier* ſur leſquelles je m'exerçois ne me ſortoient pas de l'eſprit. J'en appris par cœur quatre ou cinq, entr'autres celle des *amours dormans*, que je n'ai pas revue depuis ce tems-là, & que je ſais encore preſque toute entiere, de même que *l'amour piqué par une abeille*, très-jolie cantate de *Clerambault*, que j'appris à-peu-près dans le même tems.

Pour m'achever il arriva de la Valdoſte un jeune organiſte appellé l'abbé *Palais*, bon muſicien, bon homme, & qui accompagnoit très-bien du clavecin. Je fais connoiſſance avec lui ; nous voilà inſéparables. Il étoit éleve d'un moine Italien, grand organiſte. Il me parloit de ſes principes ; je les comparois avec ceux de mon *Rameau*, je rempliſſois ma tête d'accompagnemens, d'accords, d'harmonie. Il falloit ſe former l'oreille à tout cela : je propoſai à Maman un petit concert tous les mois ; elle y conſentit. Me voilà ſi plein

de ce concert, que ni jour ni nuit je ne m'occupois d'autre chose, & réellement cela m'occupoit, & beaucoup, pour rassembler la musique, les concertans, les instrumens, tirer les parties, &c. Maman chantoit, le Pere *Caton* dont j'ai déjà parlé & dont j'ai à parler encore chantoit aussi; un maître à danser appellé *Roche* & son fils jouoient du violon; *Canavas* musicien piémontois qui travailloit au cadastre & qui depuis s'est marié à Paris, jouoit du violoncelle; l'abbé *Palais* accompagnoit du clavecin; j'avois l'honneur de conduire la musique, sans oublier le bâton du bûcheron. On peut juger combien tout cela étoit beau! Pas tout-à-fait comme chez M. de *Treytorens*, mais il ne s'en falloit gueres.

Le petit concert de Madame de *Warens* nouvelle convertie, & vivant, disoit-on, des charités du Roi, faisoit murmurer la sequelle dévote, mais c'étoit un amusement agréable pour plusieurs honnêtes gens. On ne devineroit pas qui je mets à leur tête en cette occasion? un moine; mais un moine homme de mérite, & même aimable, dont les infor-

tunes m'ont dans la ſuite bien vivement affecté, & dont la mémoire, liée à celle de mes beaux jours, m'eſt encore chere. Il s'agit du P. *Caton* cordelier, qui conjointement avec le comte d'*Ortan* avoit fait ſaiſir à Lyon la muſique du pauvre petit-Chat; ce qui n'eſt pas le plus beau trait de ſa vie. Il étoit Bachelier de Sorbonne: il avoit vécu long-tems à Paris dans le plus grand monde & très-fauſilé ſur-tout chez le Marquis d'*Antremont*, alors Ambaſſadeur de Sardaigne. C'étoit un grand homme bien fait, le viſage plein, les yeux à fleur de tête, des cheveux noirs qui faiſoient ſans affectation le crochet à côté du front, l'air à la fois noble, ouvert, modeſte, ſe préſentant ſimplement & bien; n'ayant ni le maintien caffard ou effronté des moines, ni l'abord cavalier d'un homme à la mode, quoiqu'il le fût, mais l'aſſurance d'un honnête homme qui ſans rougir de ſa robe s'honore lui-même & ſe ſent toujours à ſa place parmi les honnêtes gens. Quoique le P. *Caton* n'eût pas beaucoup d'étude pour un Docteur, il en avoit beaucoup pour un homme du monde, & n'étant point preſſé de montrer

ſon acquis il le plaçoit ſi à propos qu'il en paroiſſoit davantage. Ayant beaucoup vécu dans la ſociété il s'étoit plus attaché aux talens agréables qu'à un ſolide ſavoir. Il avoit de l'eſprit, faiſoit des vers, parloit bien, chantoit mieux, avoit la voix belle, touchoit l'orgue & le clavecin. Il n'en falloit pas tant pour être recherché, auſſi l'étoit-il ; mais cela lui fit ſi peu négliger les ſoins de ſon état, qu'il parvint, malgré des concurrens très-jaloux à être élu Définiteur de ſa province, ou comme on dit, un des grands colliers de l'Ordre.

Ce P. *Caton* fit connoiſſance avec Maman chez le Marquis d'*Antremont*. Il entendit parler de nos concerts, il en voulut être, il en fut, & les rendit brillans. Nous fûmes bientôt liés par notre goût commun pour la muſique, qui chez l'un & chez l'autre étoit une paſſion très-vive, avec cette différence qu'il étoit vraiment muſicien, & que je n'étois qu'un barbouillon. Nous allions avec *Canavas* & l'abbé *Palais* faire de la muſique dans ſa chambre, & quelquefois à ſon orgue les jours de fête. Nous dînions ſouvent à ſon petit

[redacted]

couvert; car ce qu'il avoit encore d'étonnant pour un moine eſt qu'il étoit généreux, magnifique, & ſenſuel ſans groſſiéreté. Les jours de nos concerts il ſoupoit chez Maman. Ces ſoupers étoient très-gais, très-agréables; on y diſoit le mot & la choſe, on y chantoit des duo: j'étois à mon aiſe, j'avois de l'eſprit, des ſaillies, le P. *Caton* étoit charmant, Maman étoit adorable, l'abbé *Palais* avec ſa voix de bœuf étoit le plaſtron. Momens ſi doux de la folâtre jeuneſſe, qu'il y a de tems que vous êtes partis!

Comme je n'aurai plus à parler de ce pauvre P. *Caton*, que j'acheve ici en deux mots ſa triſte hiſtoire. Les autres moines jaloux ou plutôt furieux de lui voir un mérite, une élégance de mœurs qui n'avoit rien de la crapule monaſtique le prirent en haine, parce qu'il n'étoit pas auſſi haïſſable qu'eux. Les chefs ſe liguerent contre lui & ameuterent les moinillons envieux de ſa place, & qui n'oſoient auparavant le regarder. On lui fit mille affronts, on le deſtitua, on lui ôta ſa chambre qu'il avoit meublée avec goût quoiqu'avec ſimplicité, on le relégua je ne ſais où;

enfin ces misérables l'accablerent de tant d'outrages que son ame honnête, & fiere avec justice n'y put résister; & après avoir fait les délices des sociétés les plus aimables, il mourut de douleur sur un vil grabat, dans quelque fond de cellule ou de cachot, regretté, pleuré de tous les honnêtes gens dont il fut connu, & qui ne lui ont trouvé d'autre défaut que d'être moine.

Avec ce petit train de vie je fis si bien en très-peu de tems qu'absorbé tout entier par la musique je me trouvai hors d'état de penser à autre chose. Je n'allois plus à mon bureau qu'à contre-cœur, la gêne & l'assiduité au travail m'en firent un supplice insuportable, & j'en vins enfin à vouloir quitter mon emploi pour me livrer totalement à la musique. On peut croire que cette folie ne passa pas sans opposition. Quitter un poste honnête & d'un revenu fixe pour courir après des écoliers incertains étoit un parti trop peu sensé pour plaire à Maman. Même en supposant mes progrès futurs aussi grands que je me les figurois, c'étoit borner bien modestement mon ambition que de me réduire pour la vie à l'état de musicien.

[redacted]

Elle qui ne formoit que des projets magnifiques & qui ne me prenoit plus tout-à-fait au mot de M. d'*Aubonne*, me voyoit avec peine occupé sérieusement d'un talent qu'elle trouvoit si frivole, & me répétoit souvent ce proverbe de province, un peu moins juste à Paris, que *qui bien chante & bien danse, fait un métier qui peu avance.* Elle me voyoit d'un autre côté entraîné par un goût irrésistible; ma passion de musique devenoit une fureur, & il étoit à craindre que mon travail se sentant de mes distractions, ne m'attirât un congé qu'il valoit beaucoup mieux prendre de moi-même. Je lui représentois encore que cet emploi n'avoit pas long-tems à durer, qu'il me falloit un talent pour vivre, & qu'il étoit plus sûr d'achever d'acquérir par la pratique celui auquel mon goût me portoit & qu'elle m'avoit choisi, que de me mettre à la merci des protections, ou de faire de nouveaux essais qui pouvoient mal réussir, & me laisser, après avoir passé l'âge d'apprendre, sans ressource pour gagner mon pain. Enfin j'extorquai son consentement plus à force d'importunités & de caresses, que de raisons dont

elle se contentât. Aussi-tôt je courus remercier fiérement M. *Coccelli* Directeur-général du cadastre, comme si j'avois fait l'acte le plus héroïque, & je quittai volontairement mon emploi sans sujet, sans raison, sans prétexte, avec autant & plus de joie que je n'en avois eu à le prendre il n'y avoit pas deux ans.

Cette démarche toute folle qu'elle étoit, m'attira dans le pays une sorte de considération qui me fut utile. Les uns me supposerent des ressources que je n'avois pas; d'autres me voyant livré tout-à-fait à la musique, jugerent de mon talent par mon sacrifice, & crurent qu'avec tant de passion pour cet art je devois le posséder supérieurement. Dans le royaume des aveugles les borgnes sont rois; je passai là pour un bon maître, parce qu'il n'y en avoit que de mauvais. Ne manquant pas, au reste, d'un certain goût de chant, favorisé d'ailleurs par mon âge & par ma figure, j'eus bientôt plus d'écolieres qu'il ne m'en falloit pour remplacer ma paye de secrétaire.

Il est certain que pour l'agrément de la vie on ne pouvoit passer plus rapide-

[redacted]

ment d'une extrémité à l'autre. Au cadastre, occupé huit heures par jour du plus mauſſade travail avec des gens encore plus mauſſades, enfermé dans un triſte bureau empuanti de l'haleine & de la ſueur de tous ces manans, la plupart fort mal peignés & fort mal-propres, je me ſentois quelquefois accablé juſqu'au vertige par l'attention, l'odeur, la gêne & l'ennui. Au lieu de cela me voilà tout-à-coup jetté parmi le beau monde, admis, recherché dans les meilleures maiſons; partout un accueil gracieux, careſſant, un air de fête : d'aimables Demoiſelles bien parées m'attendent, me reçoivent avec empreſſement; je ne vois que des objets charmans, je ne ſens que la roſe & la fleur d'orange; on chante, on cauſe, on rit, on s'amuſe; je ne ſors de-là que pour aller ailleurs en faire autant : on conviendra qu'à égalité dans les avantages, il n'y avoit pas à balancer dans le choix. Auſſi me trouvai-je ſi bien du mien, qu'il ne m'eſt arrivé jamais de m'en repentir, & je ne m'en repens pas même en ce moment, où je peſe au poids de la raiſon les actions de ma vie, & où je ſuis délivré

des motifs peu ſenſés qui m'ont entraîné.

Voilà preſque l'unique fois qu'en n'écoutant que mes penchans, je n'ai pas vu tromper mon attente. L'accueil aiſé, l'eſprit liant, l'humeur facile des habitans du pays me rendit le commerce du monde aimable, & le goût que j'y pris alors m'a bien prouvé que ſi je n'aime pas à vivre parmi les hommes, c'eſt moins ma faute que la leur.

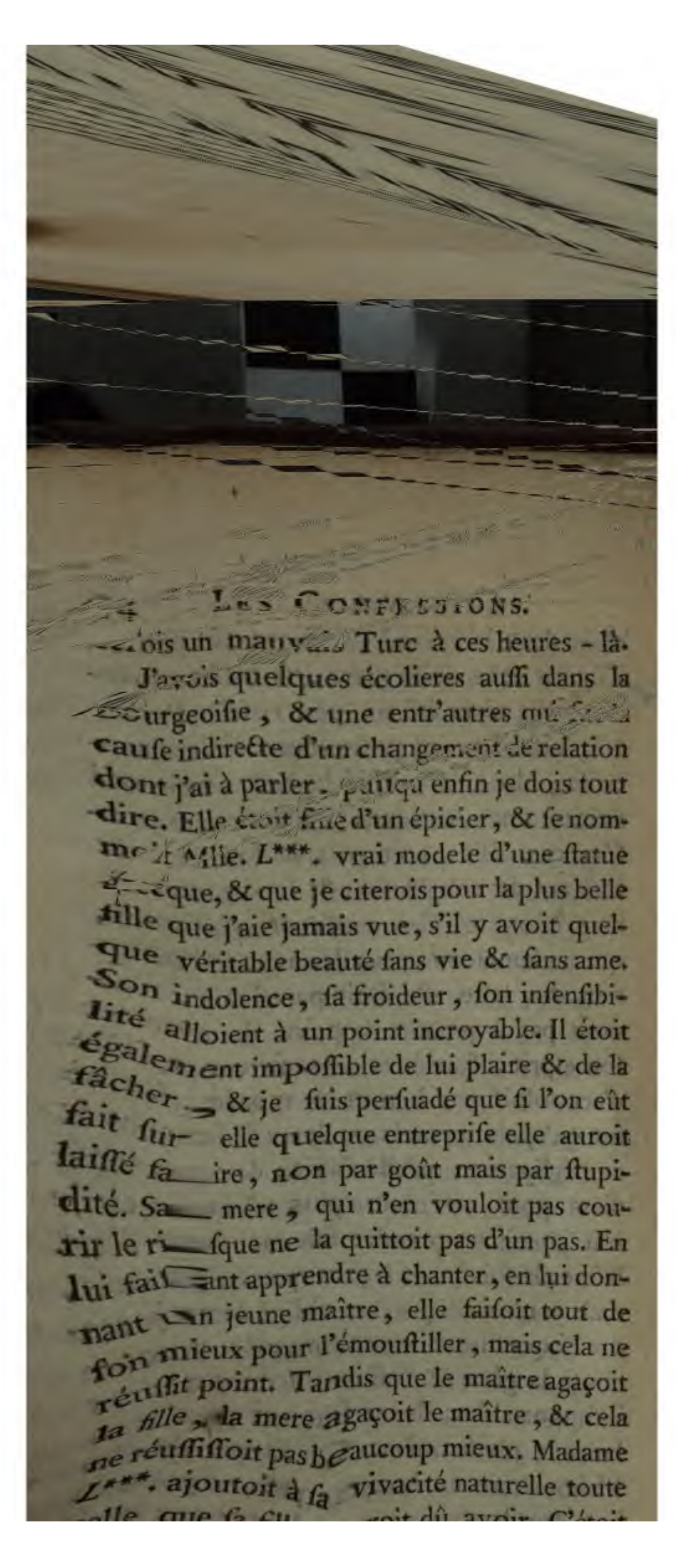
C'eſt dommage que les Savoyards ne ſoient pas riches, ou peut-être ſeroit-ce dommage qu'ils le fuſſent; car tels qu'ils ſont c'eſt le meilleur & le plus ſociable peuple que je connoiſſe. S'il eſt une petite ville au monde où l'on goûte la douceur de la vie dans un commerce agréable & ſûr, c'eſt Chambery. La nobleſſe de la province qui s'y raſſemble, n'a que ce qu'il faut de bien pour vivre, elle n'en a pas aſſez pour parvenir, & ne pouvant ſe livrer à l'ambition, elle ſuit par néceſſité le conſeil de *Cynéas*. Elle dévoue ſa jeuneſſe à l'état militaire, puis revient vieillir paiſiblement chez ſoi. L'honneur & la raiſon préſident à ce partage. Les femmes ſont belles & pourroient ſe paſſer de l'être;

elles ont tout ce qui peut faire valoir la beauté, & même y suppléer. Il est singulier qu'apellé par mon état à voir beaucoup de jeunes filles, je ne me rappelle pas d'en avoir vu à Chambery une seule qui ne fût pas charmante. On dira que j'étois disposé à les trouver telles, & l'on peut avoir raison; mais je n'avois pas besoin d'y mettre du mien pour cela. Je ne puis en vérité me rappeller sans plaisir le souvenir de mes jeunes écolieres. Que ne puis-je en nommant ici les plus aimables, les rappeller de même & moi avec elles, à l'âge heureux où nous étions, lors des momens aussi doux qu'innocens que j'ai passés auprès d'elles! La premiere fut Mlle. de *Mellarede* ma voisine, sœur de l'éleve de M. *Gaime*. C'étoit une brune très- vive, mais d'une vivacité caressante, pleine de graces, & sans étourderie. Elle étoit un peu maigre, comme sont la plupart des filles à son âge, mais ses yeux brillans, sa taille fine & son air attirant n'avoient pas besoin d'embonpoint pour plaire. J'y allois le matin, & elle étoit encore ordinairement en déshabillé, sans autre coiffure que ses cheveux négligemment relevés, ornés de quelque

fleur qu'on mettoit à mon arrivée & qu'on ôtoit à mon départ pour se coiffer. Je ne crains rien tant dans le monde qu'une jolie personne en déshabillé ; je la redouterois cent fois moins, parée. Mlle. de *Menthon* chez qui j'allois l'après-midi l'étoit toujours, & me faisoit une impression tout aussi douce, mais différente. Ses cheveux étoient d'un blond cendré : elle étoit très-mignonne, très-timide & très-blanche ; une voix nette, juste & flûtée, mais qui n'osoit se développer. Elle avoit au sein la cicatrice d'une brûlure d'eau bouillante qu'un fichu de chenille bleue ne cachoit pas extrêmement. Cette marque attiroit quelquefois de ce côté mon attention, qui bientôt n'étoit plus pour la cicatrice. Mlle. de *Challes*, une autre de mes voisines, étoit une fille faite ; grande, belle quarrure, de l'embonpoint : elle avoit été très-bien. Ce n'étoit plus une beauté ; mais c'étoit une personne à citer pour la bonne grace, pour l'humeur égale, pour le bon naturel. Sa sœur, Madame de *Charly*, la plus belle femme de Chambery, n'apprenoit plus la musique, mais elle la faisoit apprendre à sa fille toute jeune encore,
mais

[redacted]

mais dont la beauté naiſſante eût promis d'égaler celle de ſa mere, ſi malheureuſement elle n'eût été un peu rouſſe. J'avois à la Viſitation une petite demoiſelle Françoiſe, dont j'ai oublié le nom, mais qui mérite une place dans la liſte de mes préférences. Elle avoit pris le ton lent & traînant des religieuſes, & ſur ce ton traînant elle diſoit des choſes très-ſaillantes, qui ne ſembloient pas aller avec ſon maintien. Au reſte elle étoit pareſſeuſe, n'aimoit pas à prendre la peine de montrer ſon eſprit, & c'étoit une faveur qu'elle n'accordoit pas à tout le monde. Ce ne fut qu'après un mois ou deux de leçons & de négligence, qu'elle s'aviſa de cet expédient pour me rendre plus aſſidu; car je n'ai jamais pu prendre ſur moi de l'être. Je me plaiſois à mes leçons quand j'y étois, mais je n'aimois pas être obligé de m'y rendre ni que l'heure me commandât: en toute choſe la gêne & l'aſſujettiſſement me ſont inſupportables; ils me feroient prendre en haine le plaiſir même. On dit que chez les Mahométans un homme paſſe au point du jour dans les rues pour ordonner aux maris de rendre le devoir à leurs femmes. Je



j'étois un mauvais Turc à ces heures-là.

J'avois quelques écolieres aussi dans la Bourgeoisie, & une entr'autres qui fut la cause indirecte d'un changement de relation dont j'ai à parler, puisqu'enfin je dois tout dire. Elle étoit fille d'un épicier, & se nommoit Mlle. L***. vrai modele d'une statue grecque, & que je citerois pour la plus belle fille que j'aie jamais vue, s'il y avoit quelque véritable beauté sans vie & sans ame. Son indolence, sa froideur, son insensibilité alloient à un point incroyable. Il étoit également impossible de lui plaire & de la fâcher, & je suis persuadé que si l'on eût fait sur elle quelque entreprise elle auroit laissé faire, non par goût mais par stupidité. Sa mere, qui n'en vouloit pas courir le risque ne la quittoit pas d'un pas. En lui faisant apprendre à chanter, en lui donnant un jeune maître, elle faisoit tout de son mieux pour l'émoustiller, mais cela ne réussit point. Tandis que le maître agaçoit la fille, la mere agaçoit le maître, & cela ne réussissoit pas beaucoup mieux. Madame L***. ajoutoit à sa vivacité naturelle toute celle que sa fille auroit dû avoir. C'étoit

Madame *L****. s'occupoit trop de moi pour que je ne m'occupasse point d'elle. Ses attentions me touchoient beaucoup ; j'en parlois à Maman comme d'une chose sans mystere, & quand il y en auroit eu, je ne lui en aurois pas moins parlé ; car lui faire un secret de quoi que ce fût, ne m'eût pas été possible : mon cœur étoit ouvert devant elle comme devant Dieu. Elle ne prit pas tout-à-fait la chose avec la même simplicité que moi. Elle vit des avances où je n'avois vu que des amitiés, elle jugea que Madame *L****. se faisant un point d'honneur de me laisser moins sot qu'elle ne m'avoit trouvé, parviendroit de maniere ou d'autre à se faire entendre, & outre qu'il n'étoit pas juste qu'une autre femme se chargeât de l'instruction de son éleve, elle avoit des motifs plus dignes d'elle, pour me garantir des piéges auxquels mon âge & mon état m'exposoient. Dans le même tems on m'en tendit un d'une espece plus dangereuse auquel j'échappai ; mais qui lui fit sentir que les dangers qui me menaçoient sans cesse, rendoient néceſſaires tous les préservatifs qu'elle y pouvoit apporter.

[redacted]

Madame la Comteſſe de *M****. mere d'une de mes écolieres, étoit une femme de beaucoup d'eſprit, & paſſoit pour n'avoir pas moins de méchanceté. Elle avoit été cauſe à ce qu'on diſoit, de bien des brouilleries, & d'une entr'autres qui avoit eu des ſuites fatales à la Maiſon d'*A****. Maman avoit été aſſez liée avec elle pour connoître ſon caractere ; ayant très-innocemment inſpiré du goût à quelqu'un ſur qui Madame de *M****. avoit des prétentions, elle reſta chargée auprès d'elle du crime de cette préférence, quoiqu'elle n'eût été ni recherchée ni acceptée, & Madame de *M****. chercha depuis lors à jouer à ſa rivale pluſieurs tours dont aucun ne réuſſit. J'en rapporterai un des plus comiques par maniere d'échantillon. Elles étoient enſemble à la campagne avec pluſieurs Gentilshommes du voiſinage, & entr'autres l'aſpirant en queſtion. Madame de *M****. dit un jour à un de ces Meſſieurs que Madame de *Warens* n'étoit qu'une précieuſe, qu'elle n'avoit point de goût, qu'elle ſe mettoit mal, qu'elle couvroit ſa gorge comme une bourgeoiſe. Quant à ce dernier article, lui dit l'homme, qui étoit

un plaiſant, elle a ſes raiſons, & je ſais qu'elle a un gros vilain rat empreint ſur le ſein, mais ſi reſſemblant qu'on diroit qu'il court. La haine ainſi que l'amour rend crédule. Madame de *M****. réſolut de tirer parti de cette découverte, & un jour que Maman étoit au jeu avec l'ingrat favori de la dame, celle-ci prit ſon tems pour paſſer derriere ſa rivale, puis renverſant à demi ſa chaiſe elle découvrit adroitement ſon mouchoir. Mais au lieu du gros rat, le Monſieur ne vit qu'un objet fort différent qu'il n'étoit pas plus aiſé d'oublier que de voir, & cela ne fit pas le compte de la Dame.

Je n'étois pas un perſonnage à occuper Madame de *M****. qui ne vouloit que des gens brillans autour d'elle. Cependant elle fit quelque attention à moi, non pour ma figure dont aſſurément elle ne ſe ſoucioit point du tout, mais pour l'eſprit qu'on me ſuppoſoit & qui m'eût pu rendre utile à ſes goûts. Elle en avoit un aſſez vif pour la ſatire. Elle aimoit à faire des chanſons & des vers ſur les gens qui lui déplaiſoient. Si elle m'eût trouvé aſſez de talent pour lui aider à tourner ſes vers, & aſſez de com-

[redacted]

plaiſance pour les écrire, entr'elle & moi nous aurions bientôt mis Chambery ſens-deſſus-deſſous. On ſeroit remonté à la ſource de ces libelles; Madame de *M****. ſe ſeroit tirée d'affaire en me ſacrifiant, & j'aurois été enfermé le reſte de mes jours peut-être, pour m'apprendre à faire le Phœbus avec les Dames.

Heureuſement rien de tout cela n'arriva. Madame de *M****. me retint à dîner deux ou trois fois pour me faire cauſer, & trouva que je n'étois qu'un ſot. Je le ſentois moi-même & j'en gémiſſois, enviant les talens de mon ami *Venture*, tandis que j'aurois dû remercier ma bêtiſe des périls dont elle me ſauvoit. Je demeurai pour Madame de *M****. le maître à chanter de ſa fille & rien de plus: mais je vécus tranquille & toujours bien voulu dans Chambery. Cela valoit mieux que d'être un bel eſprit pour elle, & un ſerpent pour le reſte du pays.

Quoi qu'il en ſoit, Maman vit que pour m'arracher aux périls de ma jeuneſſe, il étoit tems de me traiter en homme, & c'eſt ce qu'elle fit; mais de la façon la plus ſinguliere dont jamais femme ſe ſoit aviſée en pareille occaſion. Je lui trouvai l'air

plus grave & le propos plus moral qu'à son ordinaire. A la gaîté folâtre dont elle entremêloit ordinairement ses instructions, succéda tout-à-coup un ton toujours soutenu qui n'étoit ni familier ni sévere; mais qui sembloit préparer une explication. Après avoir cherché vainement en moi-même la raison de ce changement, je la lui demandai; c'étoit ce qu'elle attendoit. Elle me proposa une promenade au petit jardin pour le lendemain : nous y fûmes dès le matin. Elle avoit pris ses mesures pour qu'on nous laissât seuls toute la journée : elle l'employa à me préparer aux bontés qu'elle vouloit avoir pour moi, non comme une autre femme, par du manege & des agaceries; mais par des entretiens pleins de sentiment & de raison, plus faits pour m'instruire que pour me séduire, & qui parloient plus à mon cœur qu'à mes sens. Cependant, quelque excellens & utiles que fussent les discours qu'elle me tint; & quoiqu'ils ne fussent rien moins que froids & tristes, je n'y fis pas toute l'attention qu'ils méritoient, & je ne les gravai pas dans ma mémoire, comme j'aurois fait dans tout autre tems. Son début, cet

[redacted]

air de préparatif m'avoit donné de l'inquiétude : tandis qu'elle parloit, rêveur & diſtrait malgré moi, j'étois moins occupé de ce qu'elle diſoit que de chercher à quoi elle en vouloit venir ; & ſi-tôt que je l'eus compris, ce qui ne me fut pas facile, la nouveauté de cette idée qui depuis que je vivois auprès d'elle, ne m'étoit pas venue une ſeule fois dans l'eſprit, m'occupant alors tout entier, ne me laiſſa plus le maître de penſer à ce qu'elle me diſoit. Je ne penſois qu'à elle, & je ne l'écoutois pas.

Vouloir rendre les jeunes gens attentifs à ce qu'on leur veut dire, en leur montrant au bout un objet très-intéreſſant pour eux, eſt un contre-ſens très-ordinaire aux inſtituteurs, & que je n'ai pas évité moi-même dans mon Emile. Le jeune homme frappé de l'objet qu'on lui préſente, s'en occupe uniquement, & ſaute à pieds joints par-deſſus vos diſcours préliminaires pour aller d'abord où vous le menez trop lentement à ſon gré. Quand on veut le rendre attentif, il ne faut pas ſe laiſſer pénétrer d'avance, & c'eſt en quoi Maman fut maladroite. Par une ſingularité qui tenoit à ſon eſprit ſyſtématique, elle prit la précau-

tion très-vaine de faire ses conditions ; mais si-tôt que j'en vis le prix, je ne les écoutai pas même, & je me dépêchai de consentir à tout. Je doute même qu'en pareil cas il y ait sur la terre entiere un homme assez franc ou assez courageux pour oser marchander, & une seule femme qui pût pardonner de l'avoir fait. Par une suite de la même bizarrerie, elle mit à cet accord les formalités les plus graves, & me donna pour y penser huit jours dont je l'assurai faussement que je n'avois pas besoin : car, pour comble de singularité, je fus très-aise de les avoir, tant la nouveauté de ces idées m'avoit frappé, & tant je sentois un bouleversement dans les miennes, qui me demandoit du tems pour les arranger !

On croira que ces huit jours me durerent huit siecles. Tout au contraire, j'aurois voulu qu'ils les eussent durés en effet. Je ne sais comment décrire l'état où je me trouvois, plein d'un certain effroi mêlé d'impatience, redoutant ce que je desirois, jusqu'à chercher quelquefois tout de bon dans ma tête quelque honnête moyen d'éviter d'être heureux. Qu'on se représente

[redacted]

mon tempérament ardent & lafcif, mon fang enflammé, mon cœur enivré d'amour, ma vigueur, ma fanté, mon âge; qu'on penfe que dans cet état, altéré de la foif des femmes, je n'avois encore approché d'aucune; que l'imagination, le befoin, la vanité, la curiofité fe réuniffoient pour me dévorer de l'ardent defir d'être homme & de le paroître. Qu'on ajoute fur-tout, car c'eft ce qu'il ne faut pas qu'on oublie, que mon vif & tendre attachement pour elle loin de s'attiédir, n'avoit fait qu'augmenter de jour en jour, que je n'étois bien qu'auprès d'elle, que je ne m'en éloignois que pour y penfer, que j'avois le cœur plein, non-feulement de fes bontés, de fon caractere aimable, mais de fon fexe, de fa figure, de fa perfonne, d'elle; en un mot, par tous les rapports fous lefquels elle pouvoit m'être chere; & qu'on n'imagine pas que pour dix ou douze ans que j'avois de moins qu'elle, elle fût vieillie ou me parût l'être. Depuis cinq ou fix ans que j'avois éprouvé des tranfports fi doux à fa premiere vue, elle étoit réellement très-peu changée, & ne me le paroiffoit point du tout. Elle a toujours été char-

mante pour moi, & l'étoit encore pour tout le monde. Sa taille ſeule avoit pris un peu plus de rondeur. Du reſte c'étoit le même œil, le même teint, le même ſein, les mêmes traits, les mêmes beaux cheveux blonds, la même gaîté, tout juſqu'à la même voix, cette voix argentée de la jeuneſſe qui fit toujours ſur moi tant d'impreſſion, qu'encore aujourd'hui je ne puis entendre ſans émotion le ſon d'une jolie voix de fille.

Naturellement ce que j'avois à craindre dans l'attente de la poſſeſſion d'une perſonne ſi chérie, étoit de l'anticiper & de ne pouvoir aſſez gouverner mes deſirs & mon imagination pour reſter maître de moi-même. On verra que dans un âge avancé, la ſeule idée de quelques légeres faveurs qui m'attendoient près de la perſonne aimée, allumoit mon ſang à tel point qu'il m'étoit impoſſible de faire impunément le court trajet qui me ſéparoit d'elle. Comment, par quel prodige, dans la fleur de ma jeuneſſe, eus-je ſi peu d'empreſſement pour la premiere jouiſſance ? Comment pus-je en voir approcher l'heure avec plus de peine que de plaiſir ? Com-

[redacted]

ment, au lieu des délices qui devoient m'enivrer, ſentois-je preſque de la répugnance & des craintes ? Il n'y a point à douter que ſi j'avois pu me dérober à mon bonheur avec bienſéance, je ne l'euſſe fait de tout mon cœur. J'ai promis des bizarreries dans l'hiſtoire de mon attachement pour elle ! En voilà ſurement une à laquelle on ne s'attendoit pas.

Le lecteur déjà révolté juge qu'étant poſſédée par un autre homme, elle ſe dégradoit à mes yeux en ſe partageant, & qu'un ſentiment de méſeſtime attiédiſſoit ceux qu'elle m'avoit inſpirés ; il ſe trompe. Ce partage, il eſt vrai, me faiſoit une cruelle peine, tant par une délicateſſe fort naturelle, que parce qu'en effet je le trouvois peu digne d'elle & de moi ; mais quant à mes ſentimens pour elle il ne les altéroit point, & je peux jurer que jamais je ne l'aimai plus tendrement que quand je deſirois ſi peu de la poſſéder. Je connoiſſois trop ſon cœur chaſte & ſon tempérament de glace, pour croire un moment que le plaiſir des ſens eût aucune part à cet abandon d'elle-même : j'étois parfaitement ſûr que le ſeul ſoin de m'arra-

pour ... ses au
me con
à mes devoirs
qu'elle ne
que les autre
ci-après. Je la
ois. J'aurois v
il n'eſt pas né
de moi ſans cel
ment parce que
ire, & puis p
que cela n'étoit p
y avoit qu'une
les autres femm
des tentations.
j'étois bien a
en poſſéder d'a
tout ce qui pou
comme un malheu
longue habitude d
vivre innocemmen
timens pour elle,
mais leur avoit en m
autre, tournure qui
ueux, plus tendres
moins ſenſuels. A force
mais, à force d'uſer ave

liarité d'un fils, je m'étois accoutumé à me regarder comme tel. Je crois que voilà la véritable cause du peu d'empressement que j'eus de la posséder, quoiqu'elle me fût si chere. Je me souviens très-bien que mes premiers sentimens sans être plus vifs étoient plus voluptueux. A Annecy j'étois dans l'ivresse, à Chambery je n'y étois plus. Je l'aimois toujours aussi passionnément qu'il fut possible; mais je l'aimois plus pour elle & moins pour moi, ou du moins je cherchois plus mon bonheur que mon plaisir auprès d'elle : elle étoit pour moi plus qu'une sœur, plus qu'une mere, plus qu'une amie, plus même qu'une maîtresse, & c'étoit pour cela qu'elle n'étoit pas une maîtresse. Enfin je l'aimois trop pour la convoiter : voilà ce qu'il y a de plus clair dans mes idées.

Ce jour, plutôt redouté qu'attendu, vint enfin. Je promis tout, & je ne mentis pas. Mon cœur confirmoit mes engagemens sans en desirer le prix. Je l'obtins pourtant. Je me vis pour la premiere fois dans les bras d'une femme, & d'une femme que j'adorois. Fus-je heureux? non, je goûtai le plaisir. Je ne sais quelle invin-

taine tristesse en empoisonnoit le charme. J'étois comme si j'avois commis un inceste. Deux ou trois fois, en la pressant avec transport dans mes bras, j'inondai son sein de mes larmes. Pour elle, elle n'étoit ni triste ni vive; elle étoit caressante & tranquille. Comme elle étoit peu sensuelle & n'avoit point recherché la volupté, elle n'en eut pas les délices & n'en a jamais eu les remords.

Je le repete : toutes ses fautes lui vinrent de ses erreurs, jamais de ses passions. Elle étoit bien née, son cœur étoit pur, elle aimoit les choses honnêtes, ses penchans étoient droits & vertueux, son goût étoit délicat, elle étoit faite pour une élégance de mœurs qu'elle a toujours aimée & qu'elle n'a jamais suivie; parce qu'au lieu d'écouter son cœur qui la menoit bien, elle écouta sa raison qui la menoit mal. Quand des principes faux l'ont égarée, ses vrais sentimens les ont toujours démentis : mais malheureusement elle se piquoit de philosophie, & la morale qu'elle s'étoit faite, gâta celle que son cœur lui dictoit.

M. de *Tavel* son premier amant fut son maître de philosophie, & les principes qu'il

[redacted]

qu'il lui donna furent ceux dont il avoit beſoin pour la ſéduire. La trouvant attachée à ſon mari, à ſes devoirs, toujours froide, raiſonnante & inattaquable par les ſens, il l'attaqua par des ſophiſmes, & parvint à lui montrer ſes devoirs auxquels elle étoit ſi attachée comme un bavardage de catéchiſme, fait uniquement pour amuſer les enfans, l'union des ſexes comme l'acte le plus indifférent en ſoi, la fidélité conjugale comme une apparence obligatoire dont toute la moralité regardoit l'opinion, le repos des maris comme la ſeule régle du devoir des femmes; en ſorte que des infidélités ignorées, nulles pour celui qu'elles offenſoient, l'étoient auſſi pour la conſcience; enfin il lui perſuada que la choſe en elle-même n'étoit rien, qu'elle ne prenoit d'exiſtence que par le ſcandale, & que toute femme qui paroiſſoit ſage, par cela ſeul l'étoit en effet. C'eſt ainſi que le malheureux parvint à ſon but en corrompant la raiſon d'un enfant dont il n'avoit pu corrompre le cœur. Il en fut puni par la plus dévorante jalouſie, perſuadé qu'elle le traitoit lui-même comme il lui avoit appris à traiter ſon mari. Je ne ſais s'il ſe

cible tristesse en empoisonnoit le charme. J'étois comme si j'avois commis un inceste. Deux ou trois fois, en la pressant avec transport dans mes bras, j'inondai son sein de mes larmes. Pour elle, elle n'étoit ni triste ni vive; elle étoit caressante & tranquille. Comme elle étoit peu sensuelle & n'avoit point recherché la volupté, elle n'en eut pas les délices & n'en a jamais eu les remords.

Je le répete: toutes ses fautes lui vinrent de ses erreurs, jamais de ses passions. Elle étoit bien née, son cœur étoit pur, elle aimoit les choses honnêtes, ses penchans étoient droits & vertueux, son goût étoit délicat, elle étoit faite pour une élégance de mœurs qu'elle a toujours aim
& qu'elle n'a jamais suivie; parce q
lieu d'écouter son cœur qui la menoi
elle écouta sa raison qui la meno
Quand des principes faux l'ont ég
vrais sentimens les ont toujours
mais malheureusement elle
philosophie, & la moral
faite, gâta celle que son

M. de *Tavel* son p
maître de philoso

ouvertement sur ce point. Le ministre P***. passa pour son successeur. Ce que je sais, c'est que le tempérament froid de cette jeune femme, qui l'auroit dû garantir de ce systême, fut ce qui l'empêcha dans la suite d'y renoncer. Elle ne pouvoit concevoir qu'on donnât tant d'importance à ce qui n'en avoit point pour elle. Elle n'honora jamais du nom de vertu une abstinence

tes ; en s'abusant elle pouvoit mal faire ; mais elle ne pouvoit vouloir rien qui fût mal. Elle abhorroit la duplicité, le mensonge : elle étoit juste, équitable, humaine, désintéressée, fidelle à sa parole, à ses amis, à ses devoirs qu'elle reconnoissoit pour tels, incapable de vengeance & de haine, & ne concevant pas même qu'il y eût le moindre mérite à pardonner. Enfin, pour revenir à ce qu'elle avoit de moins excusable, sans estimer ses faveurs ce qu'elles valoient, elle n'en fit jamais un vil commerce ; elle les prodiguoit, mais elle ne les vendoit pas, quoiqu'elle fût sans cesse aux expédiens pour vivre, & j'ose dire que si *Socrate* put estimer *Aspasie*, il eût respecté Madame de *Warens*.

Je sais d'avance qu'en lui donnant un caractere sensible & un tempérament froid, je serai accusé de contradiction comme à l'ordinaire & avec autant de raison. Il se peut que la nature ait eu tort, & que cette combinaison n'ait pas dû être; je sais seulement qu'elle a été. Tous ceux qui ont connu Madame de *Warens*, & dont un si grand nombre existe encore, ont pu savoir qu'elle étoit ainsi. J'ose même ajouter

[redacted]

qu'elle n'a connu qu'un ſeul vrai plaiſir au monde ; c'étoit d'en faire à ceux qu'elle aimoit. Toutefois permis à chacun d'argumenter là-deſſus tout à ſon aiſe, & de prouver doctement que cela n'eſt pas vrai. Ma fonction eſt de dire la vérité, mais non pas de la faire croire.

J'appris peu-à-peu tout ce que je viens de dire dans les entretiens qui ſuivirent notre union, & qui ſeuls la rendirent délicieuſe. Elle avoit eu raiſon d'eſpérer que ſa complaiſance me feroit utile ; j'en tirai pour mon inſtruction de grands avantages. Elle m'avoit juſqu'alors parlé de moi ſeul comme à un enfant. Elle commença de me traiter en homme & me parla d'elle. Tout ce qu'elle me diſoit m'étoit ſi intéreſſant, je m'en ſentois ſi touché que, me repliant ſur moi-même, j'appliquois à mon profit ſes confidences plus que je n'avois fait ſes leçons. Quand on ſent vraiment que le cœur parle, le nôtre s'ouvre pour recevoir ſes épanchemens, & jamais toute la morale d'un pédagogue ne vaudra le bavardage affectueux & tendre d'une femme ſenſée pour qui l'on a de l'attachement.

L'intimité dans laquelle je vivois avec

elle, l'ayant mise à portée de m'apprécier plus avantageusement qu'elle n'avoit fait, elle jugea que malgré mon air gauche je valois la peine d'être cultivé pour le monde, & que si je m'y montrois un jour sur un certain pied, je serois en état d'y faire mon chemin. Sur cette idée elle s'attachoit, non-seulement à former mon jugement, mais mon extérieur, mes manieres, à me rendre aimable autant qu'estimable, & s'il est vrai qu'on puisse allier les succès dans le monde avec la vertu, ce que pour moi je ne crois pas, je suis sûr au moins qu'il n'y a pour cela d'autre route que celle qu'elle avoit prise & qu'elle vouloit m'enseigner. Car Madame de *Warens* connoissoit les hommes & savoit supérieurement l'art de traiter avec eux sans mensonge & sans imprudence, sans les tromper & sans les fâcher. Mais cet art étoit dans son caractere bien plus que dans ses leçons, elle savoit mieux le mettre en pratique que l'enseigner, & j'étois l'homme du monde le moins propre à l'apprendre. Aussi tout ce qu'elle fit à cet égard, fut-il, peu s'en faut, peine perdue, de même que le soin qu'elle prit de me donner

[redacted]

des maîtres pour la danſe & pour les armes. Quoique leſte & bien pris dans ma taille, je ne pus apprendre à danſer un menuet. J'avois tellement pris, à cauſe de mes cors l'habitude de marcher du talon, que *Roche* ne put me la faire perdre, & jamais avec l'air aſſez ingambe je n'ai pu ſauter un médiocre foſſé. Ce fut encore pis à la ſalle d'armes. Après trois mois de leçon je tirois encore à la muraille, hors d'état de faire aſſaut, & jamais je n'eus le poignet aſſez ſouple ou le bras aſſez ferme pour retenir mon fleuret quand il plaiſoit au maître de le faire ſauter. Ajoutez que j'avois un dégoût mortel pour cet exercice & pour le maître qui tâchoit de me l'enſeigner. Je n'aurois jamais cru qu'on pût être ſi fier de l'art de tuer un homme. Pour mettre ſon vaſte génie à ma portée, il ne s'exprimoit que par des comparaiſons tirées de la muſique qu'il ne ſavoit point. Il trouvoit des analogies frappantes entre les bottes de tierce & de quarte, & les intervalles muſicaux du même nom. Quand il vouloit faire une feinte il me diſoit de prendre garde à ce dieſe, parce qu'anciennement les dieſes s'appelloient *des feintes*:

quand il m'avoit fait sauter de la main mon fleuret, il disoit en ricanant que c'étoit une paye. Enfin je ne vis de ma vie un pédant plus insupportable que ce pauvre homme, avec son plumet & son plastron.

Je fis donc peu de progrès dans mes exercices que je quittai bientôt par pur dégoût; mais j'en fis davantage dans un art plus utile, celui d'être content de mon sort & de n'en pas desirer un plus brillant, pour lequel je commençois à sentir que je n'étois pas né. Livré tout entier au desir de rendre à Maman la vie heureuse, je me plaisois toujours plus auprès d'elle, & quand il falloit m'en éloigner pour courir en ville, malgré ma passion pour la musique, je commençois à sentir la gêne de mes leçons.

J'ignore si Claude *Anet* s'apperçut de l'intimité de notre commerce. J'ai lieu de croire qu'il ne lui fut pas caché. C'étoit un garçon très-clairvoyant mais très-discret qui ne parloit jamais contre sa pensée, mais qui ne la disoit pas toujours. Sans me faire le moindre semblant qu'il fût instruit, par sa conduite il paroissoit l'être, & cette conduite ne venoit sure-

[redacted]

ment pas de bassesse d'ame, mais de ce qu'étant entré dans les principes de sa maîtresse, il ne pouvoit désaprouver qu'elle agît conséquemment. Quoiqu'aussi jeune qu'elle, il étoit si mûr & si grave, qu'il nous regardoit presque comme deux enfans dignes d'indulgence, & nous le regardions l'un & l'autre comme un homme respectable dont nous avions l'estime à ménager. Ce ne fut qu'après qu'elle lui fut infidelle que je connus bien tout l'attachement qu'elle avoit pour lui. Comme elle savoit que je ne pensois, ne sentois, ne respirois que par elle, elle me montroit combien elle l'aimoit afin que je l'aimasse de même, & elle appuyoit encore moins sur son amitié pour lui que sur son estime, parce que c'étoit le sentiment que je pouvois partager le plus pleinement. Combien de fois elle attendrit nos cœurs & nous fit embrasser avec larmes, en nous disant que nous étions nécessaires tous deux au bonheur de sa vie ; & que les femmes qui liront ceci ne sourient pas malignement. Avec le tempérament qu'elle avoit, ce besoin n'étoit pas équivoque : c'étoit uniquement celui de son cœur.

Ainſi s'établit entre nous trois une ſociété ſans autre exemple peut-être ſur la terre. Tous nos vœux, nos ſoins, nos cœurs étoient en commun. Rien n'en paſſoit au-delà de ce petit cercle. L'habitude de vivre enſemble & d'y vivre excluſivement devint ſi grande, que ſi dans nos repas un des trois manquoit ou qu'il vînt un quatrieme tout étoit dérangé, & malgré nos liaiſons particulieres les tête-à-têtes nous étoient moins doux que la réunion. Ce qui prévenoit entre nous la gêne étoit une extrême confiance réciproque, & ce qui prévenoit l'ennui étoit que nous étions tous fort occupés. Maman, toujours projettante & toujours agiſſante ne nous laiſſoit gueres oiſifs ni l'un ni l'autre, & nous avions encore chacun pour notre compte de quoi bien remplir notre tems. Selon moi, le déſœuvrement n'eſt pas moins le fléau de la ſociété que celui de la ſolitude. Rien ne rétrécit plus l'eſprit, rien n'engendre plus de riens, de rapports, de paquets, de tracaſſeries, de menſonges, que d'être éternellement renfermés vis-à-vis les uns des autres dans une chambre, réduits pour tout ouvrage à la né-

[redacted]

ceſſité de babiller continuellement. Quand tout le monde eſt occupé l'on ne parle que quand on a quelque choſe à dire; mais quand on ne fait rien il faut abſolument parler toujours, & voilà de toutes les gênes la plus incommode & la plus dangereuſe. J'oſe même aller plus loin, & je ſoutiens que pour rendre un cercle vraiment agréable, il faut non-ſeulement que chacun y faſſe quelque choſe, mais quelque choſe qui demande un peu d'attention. Faire des nœuds c'eſt ne rien faire, & il faut tout autant de ſoin pour amuſer une femme qui fait des nœuds que celle qui tient les bras croiſés. Mais quand elle brode, c'eſt autre choſe; elle s'occupe aſſez pour remplir les intervalles du ſilence. Ce qu'il y a de choquant, de ridicule eſt de voir pendant ce tems une douzaine de flandrins ſe lever, s'aſſeoir, aller, venir, pirouetter ſur leurs talons, retourner deux cents fois les magots de la cheminée, & fatiguer leur minerve à maintenir un intariſſable flux de paroles: la belle occupation! Ces gens-là, quoi qu'ils faſſent ſeront toujours à charge aux autres & à eux-mêmes. Quand j'étois à Motiers j'al-

[illegible] ſi
[illegible] tou-
[illegible] &
[illegible] ne
[illegible] ten
[illegible] s
[illegible] ns,
[illegible] &
[illegible] les
[illegible] ſou-
[illegible] portée
[illegible] ſubo-

[illegible] gueres le
[illegible] mêmes, &
[illegible] trop par
[illegible] uſer quand
[illegible] ence qu'ils
[illegible] étoit pas
[illegible] étoit que
[illegible] livrer. La
[illegible] perdu ſon
[illegible] & de ſyſtê-
[illegible] beſoins domeſ-
[illegible] plus pour y
[illegible] viſions. Moins
[illegible] préſentes, plus

[redacted]

elle s'en forgeoit dans l'avenir. Le progrès des ans ne faiſoit qu'augmenter en elle cette manie, & à meſure qu'elle perdoit le goût des plaiſirs du monde & de la jeuneſſe, elle le remplaçoit par celui des ſecrets & des projets. La maiſon ne déſempliſſoit pas de charlatans, de fabricans, de ſouffleurs, d'entrepreneurs de toute eſpeçe, qui, diſtribuant par millions la fortune, finiſſoient par avoir beſoin d'un écu. Aucun ne ſortoit de chez elle à vide, & l'un de mes étonnemens eſt qu'elle ait pu ſuffire auſſi long-tems à tant de profuſions ſans en épuiſer la ſource, & ſans laſſer ſes créanciers.

Le projet dont elle étoit le plus occupée au tems dont je parle, & qui n'étoit pas le plus déraiſonnable qu'elle eût formé, étoit de faire établir à Chambery un jardin royal de plantes avec un démonſtrateur appointé, & l'on comprend d'avance à qui cette place étoit deſtinée. La poſition de cette ville au milieu des Alpes, étoit très-favorable à la Botanique, & Maman qui facilitoit toujours un projet par un autre, y joignoit celui d'un college de pharmacie, qui véritablement paroiſſoit

très-utile dans un pays aussi pauvre, où les apothicaires sont presque les seuls médecins. La retraite du Proto-médecin *Grossi* à Chambery, après la mort du Roi Victor, lui parut favoriser beaucoup cette idée, & la lui suggéra peut-être. Quoi qu'il en soit, elle se mit à cajoler *Grossi*, qui pourtant n'étoit pas trop cajolable; car c'étoit bien le plus caustique & le plus brutal Monsieur que j'aye jamais connu. On en jugera par deux ou trois traits que je vais citer pour échantillon.

Un jour il étoit en consultation avec d'autres médecins, un entr'autres qu'on avoit fait venir d'Annecy & qui étoit le médecin ordinaire du malade. Ce jeune homme encore mal appris pour un médecin, osa n'être pas de l'avis de Monsieur le Proto. Celui-ci pour toute réponse lui demanda quand il s'en retournoit, par où il passoit, & quelle voiture il prenoit? L'autre après l'avoir satisfait lui demande à son tour s'il y a quelque chose pour son service. Rien, rien, dit *Grossi*, sinon que je veux m'aller mettre à une fenêtre sur votre passage, pour avoir le plaisir de voir passer un âne à cheval. Il étoit

[redacted]

aussi avare que riche & dur. Un de ses amis lui voulut un jour emprunter de l'argent avec de bonnes suretés. Mon ami, lui dit-il en lui serrant le bras & grinçant les dents ; quand St. Pierre descendroit du Ciel pour m'emprunter dix pistoles, & qu'il me donneroit la Trinité pour caution, je ne les lui prêterois pas. Un jour invité à dîner chez M. le Comte *Picon* Gouverneur de Savoye & très-dévot, il arrive avant l'heure, & S. E. alors occupée à dire le rosaire, lui en propose l'amusement. Ne sachant trop que répondre, il fait une grimace affreuse & se met à genoux. Mais à peine avoit-il récité deux *Ave*, que n'y pouvant plus tenir, il se leve brusquement, prend sa canne & s'en va sans mot dire. Le Comte *Picon* court après, & lui crie : M. *Grossi*, M. *Grossi*, restez donc ; vous avez là-bas à la broche une excellente bartavelle. M. le Comte ! lui répond l'autre en se retournant ; vous me donneriez un ange rôti que je ne resterois pas. Voilà quel étoit M. le Protomédecin *Grossi*, que Maman entreprit & vint à bout d'apprivoiser. Quoiqu'extrêmement occupé il s'accoutuma à venir

très-souvent chez elle, prit *Anet* en amitié, marqua faire cas de ses connoissances, en parloit avec estime, &, ce qu'on n'auroit pas attendu d'un pareil ours, affectoit de le traiter avec considération pour effacer les impressions du passé. Car quoiqu'*Anet* ne fût plus sur le pied d'un domestique, on savoit qu'il l'avoit été, & il ne falloit pas moins que l'exemple & l'autorité de M. le Proto-médecin, pour donner à son égard le ton qu'on n'auroit pas pris de tout autre. Claude *Anet* avec un habit noir, une perruque bien peignée, un maintien grave & décent, une conduite sage & circonspecte, des connoissances assez étendues en matiere médicale & en botanique, & la faveur du chef de la faculté pouvoit raisonnablement espérer de remplir avec applaudissement la place de Démonstrateur Royal des plantes, si l'établissement projetté avoit lieu, & réellement *Grossi* en avoit goûté le plan, l'avoit adopté, & n'attendoit pour le proposer à la Cour que le moment où la paix permettroit de songer aux choses utiles, & laisseroit disposer de quelque argent pour y pouvoir.

[redacted]

Mais ce projet dont l'exécution m'eût probablement jetté dans la botanique pour laquelle il me femble que j'étois né, manqua par un de ces coups inattendus qui renverfent les deffeins les mieux concertés. J'étois deftiné à devenir par degrés un exemple des miferes humaines. On diroit que la providence qui m'appelloit à ces grandes épreuves, écartoit de fa main tout ce qui m'eût empêché d'y arriver. Dans une courfe qu'*Anet* avoit faite au haut des montagnes pour aller chercher du Génipi, plante rare qui ne croît que fur les Alpes, & dont M. *Groffi* avoit befoin, ce pauvre garçon s'échauffa tellement qu'il gagna une pleuréfie dont le Génipi ne put le fauver, quoiqu'il y foit, dit-on, fpécifique; & malgré tout l'art de *Groffi*, qui certainement étoit un très-habile homme, malgré les foins infinis que nous prîmes de lui fa bonne maîtreffe & moi, il mourut le cinquieme jour entre nos mains après la plus cruelle agonie, durant laquelle il n'eut d'autres exhortations que les miennes, & je les lui prodiguai avec des élans de douleur & de zele qui, s'il étoit en état de m'entendre, devoient être

de quelque consolation pour lui. Voilà comment je perdis le plus solide ami que j'eus en toute ma vie, homme estimable & rare en qui la nature tint lieu d'éducation, qui nourrit dans la servitude toutes les vertus des grands hommes, & à qui peut-être il ne manqua pour se montrer tel à tout le monde, que de vivre & d'être placé.

Le lendemain j'en parlois avec Maman dans l'affliction la plus vive & la plus sincere, & tout d'un coup au milieu de l'entretien j'eus la vile & indigne pensée que j'héritois de ses nippes, & sur-tout d'un bel habit noir qui m'avoit donné dans la vue. Je le pensai, par conséquent je le dis; car près d'elle c'étoit pour moi la même chose. Rien ne lui fit mieux sentir la perte qu'elle avoit faite, que ce lâche & odieux mot, le désintéressement & la noblesse d'ame étant des qualités que le défunt avoit éminemment possédées. La pauvre femme sans rien répondre se tourna de l'autre côté & se mit à pleurer. Chéres & précieuses larmes! Elles furent entendues, & coulerent toutes dans mon cœur; elles y laverent jusqu'aux dernie-

res traces d'un ſentiment bas & mal-honnête ; il n'y en eſt jamais entré depuis ce tems-là.

Cette perte cauſa à Maman autant de préjudice que de douleur. Depuis ce moment ſes affaires ne ceſſerent d'aller en décadence. *Anet* étoit un garçon exact & rangé qui maintenoit l'ordre dans la maiſon de ſa maîtreſſe. On craignoit ſa vigilance, & le gaſpillage étoit moindre. Elle-même craignoit ſa cenſure & ſe contenoit davantage dans ſes diſſipations. Ce n'étoit pas aſſez pour elle de ſon attachement, elle vouloit conſerver ſon eſtime, & elle redoutoit le juſte reproche qu'il oſoit quelquefois lui faire, qu'elle prodiguoit le bien d'autrui autant que le ſien. Je penſois comme lui, je le diſois même ; mais je n'avois pas le même aſcendant ſur elle, & mes diſcours n'en impoſoient pas comme les ſiens. Quand il ne fut plus, je fus bien forcé de prendre ſa place, pour laquelle j'avois auſſi peu d'aptitude que de goût ; je la remplis mal. J'étois peu ſoigneux, j'étois fort timide, tout en grondant à-part-moi, je laiſſois tout aller comme il alloit. D'ailleurs j'avois bien obtenu la

même confiance ; mais non pas la même autorité. Je voyois le désordre, j'en gémissois, je m'en plaignois, & je n'étois pas écouté. J'étois trop jeune & trop vif pour avoir le droit d'être raisonnable, & quand je voulois me mêler de faire le censeur, Maman me donnoit de petits soufflets de caresses, m'appelloit son petit mentor, & me forçoit à reprendre le rôle qui me convenoit.

Le sentiment profond de la détresse où ses dépenses peu mesurées devoient nécessairement la jetter tôt ou tard, me fit une impression d'autant plus forte, qu'étant devenu l'inspecteur de sa maison, je jugeois par moi-même de l'inégalité de la balance entre le *doit* & l'*avoir*. Je date de cette époque le penchant à l'avarice que je me suis toujours senti depuis ce tems-là. Je n'ai jamais été follement prodigue que par bourasques ; mais jusqu'alors je ne m'étois jamais beaucoup inquiété si j'avois peu ou beaucoup d'argent. Je commençai à faire cette attention, & à prendre du souci de ma bourse. Je devenois vilain par un motif très-noble ; car en vérité je ne songeois qu'à ménager à Maman quelque res-

ſource dans la cataſtrophe que je prévoyois. Je craignois que ſes créanciers ne fiſſent ſaiſir ſa penſion, qu'elle ne fût tout-à-fait ſupprimée, & je m'imaginois, ſelon mes vues étroites, que mon petit magot lui ſeroit alors d'un grand ſecours. Mais pour le faire & ſur-tout pour le conſerver, il falloit me cacher d'elle; car il n'eût pas convenu, tandis qu'elle étoit aux expédiens, qu'elle eût ſu que j'avois de l'argent mignon. J'allois donc cherchant par-ci par-là de petites caches où je fourrois quelques louis en dépôt, comptant augmenter ce dépôt ſans ceſſe juſqu'au moment de le mettre à ſes pieds. Mais j'étois ſi mal-adroit dans le choix de mes cachettes, qu'elle les éventoit toujours; puis pour m'apprendre qu'elle les avoit trouvées, elle ôtoit l'or que j'y avois mis, & en mettoit davantage en autres eſpeces. Je venois tout honteux rapporter à la bourſe commune mon petit tréſor, & jamais elle ne manquoit de l'employer en nippes ou meubles à mon profit, comme épée d'argent, montre ou autre choſe pareille.

Bien convaincu qu'accumuler ne me

réussiroit jamais & seroit pour elle une mince ressource, je sentis enfin que je n'en avois point d'autre contre le malheur que je craignois que de me mettre en état de pourvoir par moi-même à sa subsistance, quand, cessant de pourvoir à la mienne, elle verroit le pain prêt à lui manquer. Malheureusement jettant mes projets du côté de mes goûts, je m'obstinois à chercher follement ma fortune dans la musique, & sentant naître des idées & des chants dans ma tête, je crus qu'aussi-tôt que je serois en état d'en tirer parti j'allois devenir un homme célébre, un Orphée moderne dont les sons devoient attirer tout l'argent du Pérou. Ce dont il s'agissoit pour moi, commençant à lire passablement la musique, étoit d'apprendre la composition. La difficulté étoit de trouver quelqu'un pour me l'enseigner ; car avec mon Rameau seul je n'espérois pas y parvenir par moi-même, & depuis le départ de M. le *Maître*, il n'y avoit personne en Savoye qui entendît rien à l'harmonie.

Ici l'on va voir encore une de ces inconséquences dont ma vie est remplie, &

[redacted]

qui m'ont fait si souvent aller contre mon but, lors même que j'y pensois tendre directement. *Venture* m'avoit beaucoup parlé de l'abbé *Blanchard* son maître de composition, homme de mérite & d'un grand talent, qui pour lors étoit maître de musique de la cathédrale de Besançon, & qui l'est maintenant de la Chapelle de Versailles. Je me mis en tête d'aller à Besançon prendre leçon de l'abbé *Blanchard*, & cette idée me parut si raisonnable que je parvins à la faire trouver telle à Maman. La voilà travaillant à mon petit équipage, & cela avec la profusion qu'elle mettoit à toute chose. Ainsi toujours avec le projet de prévenir une banqueroute & de réparer dans l'avenir l'ouvrage de sa dissipation, je commençai dans le moment même par lui causer une dépense de huit cents francs : j'accélerois sa ruine pour me mettre en état d'y remédier. Quelque folle que fût cette conduite, l'illusion étoit entiére de ma part & même de la sienne. Nous étions persuadés l'un & l'autre, moi que je travaillois utilement pour elle, elle que je travaillois utilement pour moi.

J'avois compté trouver *Venture* encore

à Annecy & lui demander une lettre pour l'abbé *Blanchard*. Il n'y étoit plus. Il fallut pour tout renseignement me contenter d'une Messe à quatre parties de sa composition & de sa main qu'il m'avoit laissée. Avec cette recommandation je vais à Besançon passant par Geneve où je fus voir mes parens, & par Nion où je fus voir mon pere, qui me reçut comme à son ordinaire, & se chargea de me faire parvenir ma malle qui ne venoit qu'après moi, parce que j'étois à cheval. J'arrive à Besançon. L'abbé *Blanchard* me reçoit bien, me promet ses instructions & m'offre ses services. Nous étions prêts à commencer quand j'apprends par une lettre de mon pere que ma malle a été saisie & confisquée aux *Rousses*, Bureau de France sur les frontieres de Suisse. Effrayé de cette nouvelle j'employe les connoissances que je m'étois faites à Besançon pour savoir le motif de cette confiscation ; car bien sûr de n'avoir point de contrebande, je ne pouvois concevoir sur quel prétexte on l'avoit pu fonder. Je l'apprends enfin : il faut le dire ; car c'est un fait curieux.

Je voyois à Chambery un vieux Lyon-

[redacted]

nois, fort bon homme, appellé M. *Duvivier*, qui avoit travaillé au *Viſa* ſous la Régence, & qui faute d'emploi étoit venu travailler au cadaſtre. Il avoit vécu dans le monde; il avoit des talens, quelque ſavoir, de la douceur, de la politeſſe, il ſavoit la muſique, & comme j'étois de chambrée avec lui, nous nous étions liés de préférence au milieu des ours mal-léchés qui nous entouroient. Il avoit à Paris des correſpondances qui lui fourniſſoient ces petits riens, ces nouveautés éphémeres qui courent, on ne ſait pourquoi, qui meurent on ne ſait comment, ſans que jamais perſonne y repenſe quand on a ceſſé d'en parler. Comme je le menois quelquefois dîner chez Maman, il me faiſoit ſa cour en quelque ſorte, & pour ſe rendre agréable il tâchoit de me faire aimer ces fadaiſes, pour leſquelles j'eus toujours un tel dégoût qu'il ne m'eſt arrivé de la vie d'en lire une à moi ſeul. Malheureuſement un de ces maudits papiers reſta dans la poche de veſte d'un habit neuf que j'avois porté deux ou trois fois pour être en regle avec les Commis. Ce papier étoit une parodie Janſéniſte aſſez

Jephté étoit alors dans sa nouveauté ; il en parla, on le fit apporter. Il me fit frémir en me proposant d'exécuter à nous deux cet opéra, & tout en ouvrant le livre il tomba sur ce morceau célebre à deux choeurs :

> La Terre, l'Enfer, le Ciel même,
> Tout tremble devant le Seigneur.

Il me dit ; combien voulez-vous faire de parties ? Je ferai pour ma part ces six-là. Je n'étois pas encore accoutumé à cette pétulance Françoise, & quoique j'eusse quelquefois annoncé des partitions, je ne comprenois pas comment le même homme pouvoit faire en même tems six parties ni même deux. Rien ne m'a plus coûté dans l'exercice de la musique que de sauter ainsi légérement d'une partie à l'autre, & d'avoir l'oeil à la fois sur toute une partition. A la maniere dont je me tirai de cette entreprise, M. de *Sennecterre* dut être tenté de croire que je ne savois pas la musique. Ce fut peut-être pour vérifier ce doute qu'il me proposa de noter une chanson qu'il vouloit donner à Mlle. de *Menthon*. Je ne pouvois m'en défendre. Il chanta la chanson ; je l'écrivis, même sans le

[redacted]

faire beaucoup répéter. Il la lut ensuite, & trouva, comme il étoit vrai, qu'elle étoit très-correctement notée. Il avoit vu mon embarras, il prit plaisir à faire valoir ce petit succès. C'étoit pourtant une chose très-simple. Au fond je savois fort bien la musique, je ne manquois que de cette vivacité du premier coup-d'œil que je n'eus jamais sur rien, & qui ne s'acquiert en musique que par une pratique consommée. Quoi qu'il en soit je fus sensible à l'honnête soin qu'il prit d'effacer dans l'esprit des autres & dans le mien la petite honte que j'avois eue ; & douze ou quinze ans après me rencontrant avec lui dans diverses maisons de Paris, je fus tenté plusieurs fois de lui rappeller cette anecdote, & de lui montrer que j'en gardois le souvenir. Mais il avoit perdu les yeux depuis ce tems-là. Je craignis de renouveller ses regrets en lui rappellant l'usage qu'il en avoit su faire, & je me tus.

Je touche au moment qui commence à lier mon existence passée avec la présente. Quelques amitiés de ce tems-là prolongées jusqu'à celui-ci me sont devenues bien précieuses. Elles m'ont souvent fait regretter

cette heureuſe obſcurité où ceux qui ſe diſoient mes amis l'étoient & m'aimoient pour moi, par pure bienveillance, non par la vanité d'avoir des liaiſons avec un homme connu, ou par le deſir ſecret de trouver ainſi plus d'occaſions de lui nuire. C'eſt d'ici que je date ma premiere connoiſſance avec mon vieux ami *Gauffecourt* qui m'eſt toujours reſté, malgré les efforts qu'on a faits pour me l'ôter. Toujours reſté ! non. Hélas ! je viens de le perdre. Mais il n'a ceſſé de m'aimer qu'en ceſſant de vivre, & notre amitié n'a fini qu'avec lui. M. de *Gauffecourt* étoit un des hommes les plus aimables qui aient exiſté. Il étoit impoſſible de le voir ſans l'aimer, & de vivre avec lui ſans s'y attacher tout-à-fait. Je n'ai vu de ma vie une phyſionómie plus ouverte, plus careſſante, qui eût plus de ſérénité, qui marquât plus de ſentiment & d'eſprit, qui inſpirât plus de confiance. Quelque réſervé qu'on pût être on ne pouvoit dès la premiere vue ſe défendre d'être auſſi familier avec lui que ſi on l'eût connu depuis vingt ans, & moi qui avois tant de peine d'être à mon aiſe avec les nouveaux viſages, j'y fus avec lui du premier

[redacted]

mier moment. Son ton, son accent, son propos accompagnoient parfaitement sa physionomie. Le son de sa voix étoit net, plein, bien timbré; une belle voix de basse étoffée & mordante qui remplissoit l'oreille & sonnoit au cœur. Il est impossible d'avoir une gaîté plus égale & plus douce, des graces plus vraies & plus simples, des talens plus naturels & cultivés avec plus de goût. Joignez à cela un cœur aimant, mais aimant un peu trop tout le monde, un caractere officieux avec peu de choix, servant ses amis avec zele, ou plutôt se faisant l'ami des gens qu'il pouvoit servir, & sachant faire très-adroitement ses propres affaires en faisant très-chaudement celles d'autrui. *Gauffecourt* étoit fils d'un simple horloger & avoit été horloger lui-même. Mais sa figure & son mérite l'appelloient dans une autre sphere où il ne tarda pas d'entrer. Il fit connoissance avec M. de la *Closure*, Résident de France à Geneve qui le prit en amitié. Il lui procura à Paris d'autres connoissances qui lui furent utiles, & par lesquelles il parvint à avoir la fourniture des sels du Valais, qui lui valoit vingt mille livres de rente. Sa fortune,

aſſez belle, ſe borna là du côté des hommes, mais du côté des femmes la preſſe y étoit; il eut à choiſir, & fit ce qu'il voulut. Ce qu'il y eut de plus rare, & de plus honorable pour lui fut qu'ayant des liaiſons dans tous les états, il fut partout chéri, recherché de tout le monde ſans jamais être envié ni haï de perſonne, & je crois qu'il eſt mort ſans avoir eu de ſa vie un ſeul ennemi. Heureux homme! Il venoit tous les ans aux bains d'Aix où ſe raſſemble la bonne compagnie des pays voiſins. Lié avec toute la nobleſſe de Savoye, il venoit d'Aix à Chambery voir le comte de *Bellegarde* & ſon pere le Marquis d'*Antremont*, chez qui Maman fit & me fit faire connoiſſance avec lui. Cette connoiſſance qui ſembloit devoir n'aboutir à rien & fut nombre d'années interrompue, ſe renouvella dans l'occaſion que je dirai & devint un véritable attachement. C'eſt aſſez pour m'autoriſer à parler d'un ami avec qui j'ai été ſi étroitement lié: mais quand je ne prendrois aucun intérêt perſonnel à ſa mémoire, c'étoit un homme ſi aimable & ſi heureuſement né que pour l'honneur de l'eſpece humaine je la croi-

[redacted]

fois toujours bonne à conſerver. Cet homme ſi charmant avoit pourtant ſes défauts, ainſi que les autres, comme on pourra voir ci-après ; mais s'il ne les eût pas eus peut-être eût-il été moins aimable. Pour le rendre intéreſſant autant qu'il pouvoit l'être, il falloit qu'on eût quelque choſe à lui pardonner.

Une autre liaiſon du même tems n'eſt pas éteinte, & me leurre encore de cet eſpoir du bonheur temporel qui meurt ſi difficilement dans le cœur de l'homme. M. de *Conzié*, gentilhomme Savoyard, alors jeune & aimable eut la fantaiſie d'apprendre la muſique, ou plutôt de faire connoiſſance avec celui qui l'enſeignoit. Avec de l'eſprit, & du goût pour les belles connoiſſances, M. de *Conzié* avoit une douceur de caractere qui le rendoit très-liant, & je l'étois beaucoup moi-même pour les gens en qui je la trouvois. La liaiſon fut bientôt faite. Le germe de littérature & de philoſophie qui commençoit à fermenter dans ma tête & qui n'attendoit qu'un peu de culture & d'émulation pour ſe développer tout-à-fait, les trouvoit en lui. M. de *Conzié* avoit peu

de diſpoſition pour la muſique ; ce fut un bien pour moi : les heures des leçons ſe paſſoient à toute autre choſe qu'à ſolfier. Nous déjeûnions, nous cauſions, nous liſions quelques nouveautés, & pas un mot de muſique. La correſpondance de Voltaire avec le Prince Royal de Pruſſe faiſoit du bruit alors ; nous nous entretenions ſouvent de ces deux hommes célebres, dont l'un depuis peu ſur le trône s'annonçoit déjà tel qu'il devoit dans peu ſe montrer, & dont l'autre, auſſi décrié qu'il eſt admiré maintenant, nous faiſoit plaindre ſincérement le malheur qui ſembloit le pourſuivre, & qu'on voit ſi ſouvent être l'apanage des grands talens. Le Prince de Pruſſe avoit été peu heureux dans ſa jeuneſſe, & Voltaire ſembloit fait pour ne l'être jamais. L'intérêt que nous prenions à l'un & à l'autre s'étendoit à tout ce qui s'y rapportoit. Rien de tout ce qu'écrivoit Voltaire ne nous échappoit. Le goût que je pris à ces lectures m'inſpira le deſir d'apprendre à écrire avec élégance ; & de tâcher d'imiter le beau coloris de cet auteur dont j'étois enchanté. Quelque tems après parurent ſes lettres philoſophi-

[redacted]

ques ; quoiqu'elles ne soient assurément pas son meilleur ouvrage, ce fut celui qui m'attira le plus vers l'étude, & ce goût naissant ne s'éteignit plus depuis ce tems-là.

Mais le moment n'étoit pas venu de m'y livrer tout de bon. Il me restoit encore une humeur un peu volage, un desir d'aller & venir qui s'étoit plutôt borné qu'éteint, & que nourrissoit le train de la maison de Madame de *Warens*, trop bruyant pour mon humeur solitaire. Ce tas d'inconnus qui lui affluoient journellement de toutes parts, & la persuasion où j'étois que ces gens-là ne cherchoient qu'à la duper chacun à sa maniere, me faisoient un vrai tourment de mon habitation. Depuis qu'ayant succédé à Claude *Anet** dans la confidence de sa maîtresse je suivois de plus près l'état de ses affaires, j'y voyois un progrès en mal dont j'étois effrayé. J'avois cent fois remontré, prié, pressé, conjuré, & toujours inutilement. Je m'étois jetté à ses pieds, je lui avois fortement représenté la catastrophe qui la menaçoit, je l'avois vivement exhortée à réformer sa dépense, à commencer par moi, à souffrir plutôt un

peu tandis qu'elle étoit encore jeune, que, multipliant toujours ses dettes & ses créanciers, de s'exposer sur ses vieux jours à leurs vexations & à la misere. Sensible à la sincérité de mon zele elle s'attendrissoit avec moi, & me promettoit les plus belles choses du monde. Un croquant arrivoit-il ? A l'instant tout étoit oublié. Après mille épreuves de l'inutilité de mes remontrances, que me restoit-il à faire que de détourner les yeux du mal que je ne pouvois prévenir ? Je m'éloignois de la maison dont je ne pouvois garder la porte; je faisois de petits voyages à Nion, à Geneve, à Lyon, qui m'étourdissant sur ma peine secrete, en augmentoient en même tems le sujet par ma dépense. Je puis jurer que j'en aurois souffert tous les retranchemens avec joie, si Maman eût vraiment profité de cette épargne; mais certain que ce que je me refusois passoit à des fripons, j'abusois de sa facilité pour partager avec eux, & comme le chien qui revient de la boucherie, j'emportois mon lopin du morceau que je n'avois pu sauver.

Les prétextes ne me manquoient pas

[redacted]

pour tous ces voyages, & Maman ſeule m'en eût fourni de reſte, tant elle avoit par-tout de liaiſons, de négociations, d'affaires, de commiſſions à donner à quelqu'un de ſûr. Elle ne demandoit qu'à m'envoyer, je ne demandois qu'à aller; cela ne pouvoit manquer de faire une vie aſſez ambulante. Ces voyages me mirent à portée de faire quelques bonnes connoiſſances qui m'ont été dans la ſuite agréables ou utiles : entr'autres à Lyon celle de M. *Perrichon*, que je me reproche de n'avoir pas aſſez cultivé, vu les bontés qu'il a eues pour moi; celle du bon *Pariſot* dont je parlerai dans ſon tems : à Grenoble celles de Madame *Deybens* & de Madame la Préſidente de *Bardonanche*, femme de beaucoup d'eſprit, & qui m'eût pris en amitié ſi j'avois été à portée de la voir plus ſouvent : à Geneve celle de M. de la *Cloſure* Réſident de France, qui me parloit ſouvent de ma mere dont malgré la mort & le tems, ſon cœur n'avoit pu ſe déprendre; celle des deux *Barrillot*, dont le pere, qui m'appelloit ſon petit-fils, étoit d'une ſociété très-aimable, & l'un des plus dignes hommes que j'aye jamais

connus. Durant les troubles de la République, ces deux citoyens se jetterent dans les deux partis contraires ; le fils dans celui de la Bourgeoisie, le pere dans celui des Magistrats, & lorsqu'on prit les armes en 1737, je vis, étant à Geneve, le pere & le fils sortir armés de la même maison, l'un pour monter à l'hôtel-de-ville, l'autre pour se rendre à son quartier, surs de se trouver deux heures après l'un vis-à-vis de l'autre, exposés à s'entr'égorger. Ce spectacle affreux me fit une impression si vive que je jurai de ne tremper jamais dans aucune guerre civile, & de ne soutenir jamais au-dedans la liberté par les armes, ni de ma personne ni de mon aveu, si jamais je rentrois dans mes droits de citoyen. Je me rends le témoignage d'avoir tenu ce serment dans une occasion délicate, & l'on trouvera, du moins je le pense, que cette modération fut de quelque prix.

Mais je n'en étois pas encore à cette premiere fermentation de patriotisme que Geneve en armes excita dans mon cœur. On jugera combien j'en étois loin par un fait très-grave à ma charge que j'ai oublié

de mettre à ſa place & qui ne doit pas être omis.

Mon oncle *Bernard* étoit depuis quelques années paſſé dans la Caroline pour y faire bâtir la ville de Charleſtown dont il avoit donné le plan. Il y mourut peu après; mon pauvre couſin étoit auſſi mort au ſervice du Roi de Pruſſe, & ma tante perdit ainſi ſon fils & ſon mari preſque en même tems. Ces pertes réchaufferent un peu ſon amitié pour le plus proche parent qui lui reſtât & qui étoit moi. Quand j'allois à Geneve, je logeois chez elle & je m'amuſois à fureter & feuilleter les livres & papiers que mon oncle avoit laiſſés. J'y trouvai beaucoup de pieces curieuſes & des lettres dont aſſurément on ne ſe douteroit pas. Ma tante qui faiſoit peu de cas de ces paperaſſes, m'eût laiſſé tout emporter ſi j'avois voulu. Je me contentai de deux ou trois livres commentés de la main de mon grand-pere *Bernard* le miniſtre, & entr'autres les œuvres poſthumes de *Rohault* in-quarto, dont les marges étoient pleines d'excellentes ſcholies qui me firent aimer les mathématiques. Ce livre eſt reſté parmi ceux de Madame de *Warens*; j'ai

toujours été fâché de ne l'avoir pas gardé. A ces livres je joignis cinq ou six mémoires manuscrits, & un seul imprimé, qui étoit du fameux *Micheli Ducret*, homme d'un grand talent, savant, éclairé, mais trop remuant, traité bien cruellement par les magistrats de Geneve, & mort dernièrement dans la forteresse d'Arberg où il étoit enfermé depuis longues années, pour avoir, disoit-on, trempé dans la conspiration de Berne.

Ce mémoire étoit une critique assez judicieuse de ce grand & ridicule plan de fortification qu'on a exécuté en partie à Geneve, à la grande risée des gens du métier qui ne savent pas le but secret qu'avoit le Conseil dans l'exécution de cette magnifique entreprise. M. *Micheli* ayant été exclu de la chambre des fortifications pour avoir blâmé ce plan, avoit cru, comme membre des Deux-Cents, & même comme citoyen, pouvoir en dire son avis plus au long, & c'étoit ce qu'il avoit fait par ce mémoire qu'il eut l'imprudence de faire imprimer, mais non pas publier; car il n'en fit tirer que le nombre d'exemplaires qu'il envoyoit aux Deux-

Cents, & qui furent tous interceptés à la poste par ordre du Petit Conseil. Je trouvai ce mémoire parmi les papiers de mon oncle, avec la réponse qu'il avoit été chargé d'y faire, & j'emportai l'un & l'autre. J'avois fait ce voyage peu après ma sortie du Cadastre, & j'étois demeuré en quelque liaison avec l'avocat *Coccelli* qui en étoit le chef. Quelque tems après le directeur de la douane s'avisa de me prier de lui tenir un enfant, & me donna Madame *Coccelli* pour commere. Les honneurs me tournoient la tête, & fier d'appartenir de si près à M. l'avocat, je tâchois de faire l'important pour me montrer digne de cette gloire.

Dans cette idée, je crus ne pouvoir rien faire de mieux que de lui faire voir mon mémoire imprimé de M. *Micheli*, qui réellement étoit une piece rare, pour lui prouver que j'appartenois à des notables de Geneve qui savoient les secrets de l'Etat. Cependant, par une demi-réserve dont j'aurois peine à rendre raison, je ne lui montrai point la réponse de mon oncle à ce mémoire, peut-être parce qu'elle étoit manuscrite, & qu'il ne falloit à M. l'avo-

cat que du moulé. Il sentit pourtant si bien le prix de l'écrit que j'eus la bêtise de lui confier, que je ne pus jamais le ravoir ni le revoir, & que bien convaincu de l'inutilité de mes efforts, je me fis un mérite de la chose & transformai ce vol en présent. Je ne doute pas un moment qu'il n'ait bien fait valoir à la Cour de Turin cette piece, plus curieuse cependant qu'utile, & qu'il n'ait eu grand soin de se faire rembourser de maniere ou d'autre de l'argent qu'il lui en avoit dû coûter pour l'acquérir. Heureusement, de tous les futurs contingens, un des moins probables est qu'un jour le roi de Sardaigne assiégera Geneve. Mais comme il n'y a pas d'impossibilité à la chose, j'aurai toujours à reprocher à ma sotte vanité d'avoir montré les plus grands défauts de cette place à son plus ancien ennemi.

Je passai deux ou trois ans de cette façon entre la musique, les magistéres, les projets, les voyages, flottant incessamment d'une chose à l'autre, cherchant à me fixer sans savoir à quoi, mais entraîné pourtant par degrés vers l'étude, voyant des gens de lettres, entendant parler de

[redacted]

littérature, me mêlant quelquefois d'en parler moi-même, & prenant plutôt le jargon des livres que la connoissance de leur contenu. Dans mes voyages de Geneve, j'allois de tems en tems voir en passant mon ancien bon ami M. *Simon*, qui fomentoit beaucoup mon émulation naissante par des nouvelles toutes fraîches de la République des Lettres tirées de Baillet ou de Colomiés. Je voyois aussi beaucoup à Chambery un Jacobin professeur de Physique, bon homme de moine dont j'ai oublié le nom, & qui faisoit souvent de petites expériences qui m'amusoient extrêmement. Je voulus à son exemple faire de l'encre de sympathie. Pour cet effet, après avoir rempli une bouteille plus qu'à demi de chaux vive, d'orpiment & d'eau, je la bouchai bien. L'effervescence commença presque à l'instant très-violemment. Je courus à la bouteille pour la déboucher, mais je n'y fus pas à tems; elle me sauta au visage comme une bombe. J'avalai de l'orpiment, de la chaux; j'en faillis mourir. Je restai aveugle plus de six semaines, & j'appris ainsi à ne pas me mêler de Physique expérimentale sans en savoir les élémens.

Cette aventure m'arriva mal-à-propos pour ma ſanté, qui depuis quelque tems s'altéroit ſenſiblement. Je ne ſais d'où venoit qu'étant bien conformé par le coffre & ne faiſant d'excès d'aucune eſpece, je déclinois à vue d'œil. J'ai une aſſez bonne quarrure, la poitrine large, mes poumons doivent y jouer à l'aiſe; cependant j'avois la courte haleine; je me ſentois oppreſſé; je ſoupirois involontairement, j'avois des palpitations, je crachois du ſang; la fievre lente ſurvint & je n'en ai jamais été bien quitte. Comment peut-on tomber dans cet état à la fleur de l'âge, ſans avoir aucun viſcere vicié, ſans avoir rien fait pour détruire ſa ſanté?

L'épée uſe le fourreau, dit-on quelquefois. Voilà mon hiſtoire. Mes paſſions m'ont fait vivre, & mes paſſions m'ont tué. Quelles paſſions dira-t-on? Des riens: les choſes du monde les plus puériles; mais qui m'affectoient comme s'il ſe fût agi de la poſſeſſion d'Helene ou du trône de l'univers. D'abord les femmes. Quand j'en eus une, mes ſens furent tranquilles, mais mon cœur ne le fut jamais. Les besoins de l'amour me dévoroient au ſein de

[redacted]

la jouissance. J'avois une tendre mere, une amie chérie, mais il me falloit une maîtresse. Je me la figurois à sa place; je me la créois de mille façons pour me donner le change à moi-même. Si j'avois cru tenir Maman dans mes bras quand je l'y tenois, mes étreintes n'auroient pas été moins vives, mais tous mes desirs se seroient éteints; j'aurois sanglotté de tendresse, mais je n'aurois pas joui. Jouir! Ce sort est-il fait pour l'homme? Ah si jamais une seule fois en ma vie j'avois goûté dans leur plénitude toutes les délices de l'amour, je n'imagine pas que ma frêle existence y eût pu suffire; je serois mort sur le fait.

J'étois donc brûlant d'amour sans objet, & c'est peut-être ainsi qu'il épuise le plus. J'étois inquiet, tourmenté du mauvais état des affaires de ma pauvre Maman & de son imprudente conduite, qui ne pouvoit manquer d'opérer sa ruine totale en peu de tems. Ma cruelle imagination qui va toujours au devant des malheurs, me montroit celui-là sans cesse dans tout son excès & dans toutes ses suites. Je me voyois d'avance forcément séparé par la misere de celle à qui j'avois consacré ma vie, &

ſans qui je n'en pouvois jouir. Voilà comment j'avois toujours l'ame agitée. Les deſirs & les craintes me dévoroient alternativement.

La muſique étoit pour moi une autre paſſion moins fougueuſe, mais non moins conſumante par l'ardeur avec laquelle je m'y livrois, par l'étude opiniâtre des obſcurs livres de Rameau, par mon invincible obſtination à vouloir en charger ma mémoire qui s'y refuſoit toujours, par mes courſes continuelles, par les compilations immenſes que j'entaſſois, paſſant très-ſouvent à copier les nuits entieres. Et pourquoi m'arrêter aux choſes permanentes, tandis que toutes les folies qui paſſoient dans mon inconſtante tête, les goûts fugitifs d'un ſeul jour, un voyage, un concert, un ſoupé, une promenade à faire, un roman à lire, une comédie à voir, tout ce qui étoit le moins du monde prémédité dans mes plaiſirs ou dans mes affaires devenoit pour moi tout autant de paſſions violentes, qui dans leur impétuoſité ridicule me donnoient le plus vrai tourment. La lecture des malheurs imaginaires de *Cléveland*, faite avec fureur & ſouvent interrompue,

interrompue, m'a fait faire, je crois, plus de mauvais ſang que les miens.

Il y avoit un Genevois nommé M. *Bagueret*, lequel avoit été employé ſous Pierre-le-Grand à la Cour de Ruſſie ; un des plus vilains hommes & des plus grands foux que j'aye jamais vus, toujours plein de projets auſſi foux que lui, qui faiſoit tomber les millions comme la pluie, & à qui les zéros ne coûtoient rien. Cet homme étant venu à Chambery pour quelque procès au Sénat, s'empara de Maman comme de raiſon, & pour ſes tréſors de zéros qu'il lui prodiguoit généreuſement, lui tiroit ſes pauvres écus piece à piece. Je ne l'aimois point, il le voyoit ; avec moi cela n'eſt pas difficile : il n'y avoit ſorte de baſſeſſe qu'il n'employât pour me cajoler. Il s'aviſa de me propoſer d'apprendre les échecs qu'il jouoit un peu. J'eſſayai, preſque malgré moi, & après avoir tant bien que mal appris la marche, mon progrès fut ſi rapide qu'avant la fin de la premiere ſéance, je lui donnai la tour qu'il m'avoit donnée en commençant. Il ne m'en fallut pas davantage : me voilà forcené des échecs. J'achete un échiquier : j'achete le

calabrois ; je m'enferme dans ma chambre ; j'y passe les jours & les nuits à vouloir apprendre par cœur toutes les parties, à les fourrer dans ma tête bon gré mal gré, à jouer seul sans relâche & sans fin. Après deux ou trois mois de ce beau travail & d'efforts inimaginables je vais au café, maigre, jaune, & presque hébêté. Je m'essaye, je rejoue avec M. *Bagueret* : il me bat une fois, deux fois, vingt fois ; tant de combinaisons s'étoient brouillées dans ma tête, & mon imagination s'étoit si bien amortie, que je ne voyois plus qu'un nuage devant moi. Toutes les fois qu'avec le livre de *Philidor* ou celui de *Stamma* j'ai voulu m'exercer à étudier des parties, la même chose m'est arrivée, & après m'être épuisé de fatigue, je me suis trouvé plus foible qu'auparavant. Du reste, que j'aye abandonné les échecs, ou qu'en jouant je me sois remis en haleine, je n'ai jamais avancé d'un cran depuis cette premiere séance, & je me suis toujours retrouvé au même point où j'étois en la finissant. Je m'exercerois des milliers de siecles que je finirois par pouvoir donner la tour à *Bagueret*, & rien de plus. Voilà

du tems bien employé, direz-vous ! & je n'y en ai pas employé peu. Je ne finis ce premier essai que quand je n'eus plus la force de continuer. Quand j'allai me montrer sortant de ma chambre, j'avois l'air d'un déterré, & suivant le même train je n'aurois pas resté déterré long-tems. On conviendra qu'il est difficile, & sur-tout dans l'ardeur de la jeunesse, qu'une pareille tête laisse toujours le corps en santé.

L'altération de la mienne agit sur mon humeur, & tempéra l'ardeur de mes fantaisies. Me sentant affoiblir, je devins plus tranquille & perdis un peu la fureur des voyages. Plus sédentaire, je fus pris, non de l'ennui, mais de la mélancolie ; les vapeurs succéderent aux passions ; ma langueur devint tristesse ; je pleurois & soupirois à propos de rien ; je sentois la vie m'échapper sans l'avoir goûtée ; je gémissois sur l'état où je laissois ma pauvre Maman, sur celui où je la voyois prête à tomber ; je puis dire que la quitter & la laisser à plaindre étoit mon unique regret. Enfin je tombai tout-à-fait malade. Elle me soigna comme jamais mere n'a soigné son enfant, & cela lui fit du bien à elle-

même, en faiſant diverſion aux projets & tenant écartés les projetteurs. Quelle douce mort, ſi alors elle fut venue ! Si j'avois peu goûté les biens la vie, j'en avois peu ſenti les malheurs. Mon ame paiſible pouvoit partir ſans le ſentiment cruel de l'injuſtice des hommes qui empoiſonne la vie & la mort. J'avois la conſolation de me ſurvivre dans la meilleure moitié de moi-même ; c'étoit à peine mourir. Sans les inquiétudes que j'avois ſur ſon ſort je ſerois mort comme j'aurois pu m'endormir, & ces inquiétudes mêmes avoien un objet affectueux & tendre qui en tem péroit l'amertume. Je lui diſois : vous voilà dépoſitaire de tout mon être ; faites en ſorte qu'il ſoit heureux. Deux ou trois fois quand j'étois le plus mal, il m'arriva de me lever dans la nuit & de me traîner à ſa chambre, pour lui donner ſur ſa conduite des conſeils, j'oſe dire pleins de juſteſſe & de ſens, mais où l'intérêt que je prenois à ſon ſort ſe marquoit mieux que toute autre choſe. Comme ſi les pleurs étoient ma nourriture & mon remede, je me fortifiois de ceux que je verſois auprès d'elle, avec elle, aſſis ſur ſon lit, & te-

[redacted]

nant ſes mains dans les miennes. Les heures couloient dans ces entretiens nocturnes, & je m'en retournois en meilleur état que je n'étois venu; content & calme dans les promeſſes qu'elle m'avoit faites, dans les eſpérances qu'elle m'avoit données, je m'endormois là-deſſus avec la paix du cœur & la réſignation à la providence. Plaiſe à Dieu qu'après tant de ſujets de haïr la vie, après tant d'orages qui ont agité la mienne & qui ne m'en font plus qu'un fardeau, la mort qui doit la terminer me ſoit auſſi peu cruelle qu'elle me l'eût été dans ce moment-là !

A force de ſoins, de vigilance & d'incroyables peines, elle me ſauva, & il eſt certain qu'elle ſeule pouvoit me ſauver. J'ai peu de foi à la médecine des médecins, mais j'en ai beaucoup à celle des vrais amis ; les choſes dont notre bonheur dépend ſe font toujours beaucoup mieux que toutes les autres. S'il y a dans la vie un ſentiment délicieux, c'eſt celui que nous éprouvâmes d'être rendus l'un à l'autre. Notre attachement mutuel n'en augmenta pas, cela n'étoit pas poſſible ; mais il prit je ne ſais quoi de plus intime, de plus

touchant dans sa grande simplicité. Je devenois tout-à-fait son œuvre, tout-à-fait son enfant, & plus que si elle eût été ma vraie mere. Nous commençâmes, sans y songer, à ne plus nous séparer l'un de l'autre, à mettre en quelque sorte toute notre existence en commun; & sentant que réciproquement nous nous étions non-seulement nécessaires, mais suffisans, nous nous accoutumâmes à ne plus penser à rien d'étranger à nous, à borner absolument notre bonheur & tous nos desirs à cette possession mutuelle & peut-être unique parmi les humains, qui n'étoit point, comme je l'ai dit, celle de l'amour, mais une possession plus essentielle qui, sans tenir aux sens, au sexe, à l'âge, à la figure, tenoit à tout ce par quoi l'on est soi, & qu'on ne peut perdre qu'en cessant d'être.

A quoi tint-il que cette précieuse crise n'amenât le bonheur du reste de ses jours & des miens? Ce ne fut pas à moi, je m'en rends le consolant témoignage. Ce ne fut pas non plus à elle, du moins à sa volonté. Il étoit écrit que bientôt l'invincible naturel reprendroit son empire. Mais ce fatal retour ne se fit pas tout d'un coup.

[redacted]

Il y eut, graces au Ciel, un intervalle ; court & précieux intervalle ! qui n'a pas fini par ma faute, & dont je ne me reprocherai pas d'avoir mal profité.

Quoique guéri de ma grande maladie, je n'avois pas repris ma vigueur. Ma poitrine n'étoit pas rétablie ; un reste de fievre duroit toujours, & me tenoit en langueur. Je n'avois plus de goût à rien qu'à finir mes jours près de celle qui m'étoit chere, à la maintenir dans ses bonnes résolutions, à lui faire sentir en quoi consistoit le vrai charme d'une vie heureuse, à rendre la sienne telle autant qu'il dépendoit de moi. Mais je voyois, je sentois même que dans une maison sombre & triste, la continuelle solitude du tête-à-tête deviendroit à la fin triste aussi. Le remede à cela se présenta comme de lui-même. Maman m'avoit ordonné le lait & vouloit que j'allasse le prendre à la campagne. J'y consentis, pourvu qu'elle y vînt avec moi. Il n'en fallut pas davantage pour la déterminer ; il ne s'agit plus que du choix du lieu. Le jardin du fauxbourg n'étoit pas proprement à la campagne, entouré de maisons & d'autres jardins, il n'avoit

point les attraits d'une retraite champêtre. D'ailleurs après la mort d'*Anet* nous avions quitté ce jardin pour raiſon d'économie, n'ayant plus à cœur d'y tenir des plantes, & d'autres vues nous faiſant peu regretter ce réduit.

Profitant maintenant du dégoût que je lui trouvai pour la ville, je lui propoſai de l'abandonner tout-à-fait, & de nous établir dans une ſolitude agréable, dans quelque petite maiſon aſſez éloignée pour dérouter les importuns. Elle l'eût fait, & ce parti que ſon bon ange & le mien me ſuggéroient, nous eût vraiſemblablement aſſuré des jours heureux & tranquilles, juſqu'au moment où la mort devoit nous ſéparer. Mais cet état n'étoit pas celui où nous étions appellés. Maman devoit éprouver toutes les peines de l'indigence & du mal-être, après avoir paſſé ſa vie dans l'abondance, pour la lui faire quitter avec moins de regret; & moi, par un aſſemblage de maux de toute eſpece, je devois être un jour en exemple à quiconque inſpiré du ſeul amour du bien public & de la juſtice, oſe, fort de ſa ſeule innocence, dire ouvertement la vérité aux hommes

[redacted]

ſans s'étayer par des cabales, ſans s'être fait des partis pour le protéger.

Une malheureuſe crainte la retint. Elle n'oſa quitter ſa vilaine maiſon de peur de fâcher le propriétaire. Ton projet de retraite eſt charmant, me dit-elle, & fort de mon goût; mais dans cette retraite il faut vivre. En quittant ma priſon je riſque de perdre mon pain, & quand nous n'en aurons plus dans les bois il en faudra bien retourner chercher à la ville. Pour avoir moins beſoin d'y venir ne la quittons pas tout-à-fait. Payons cette petite penſion au Comte de ****. pour qu'il me laiſſe la mienne. Cherchons quelque réduit aſſez loin de la ville, pour vivre en paix, & aſſez près pour y revenir toutes les fois qu'il ſera néceſſaire. Ainſi fut fait. Après avoir un peu cherché, nous nous fixâmes aux Charmettes, une terre de M. de *Conzié* à la porte de Chambery, mais retirée & ſolitaire comme ſi l'on étoit à cent lieues. Entre deux côteaux aſſez élevés eſt un petit vallon nord & ſud au fond duquel coule une rigolle entre des cailloux & des arbres. Le long de ce vallon à mi-côte ſont quelques maiſons éparſes fort agré-

ables pour quiconque aime un asyle un peu sauvage & retiré. Après avoir essayé deux ou trois de ces maisons, nous choisîmes enfin la plus jolie, appartenant à un gentilhomme qui étoit au service, appellé M. *Noiret*. La maison étoit très-logeable. Au-devant un jardin en terrasse, une vigne au-dessus, un verger au-dessous, vis-à-vis un petit bois de Châtaigners, une fontaine à portée; plus haut dans la montagne, des prés pour l'entretien du bétail; enfin tout ce qu'il falloit pour le petit ménage champêtre que nous y voulions établir. Autant que je puis me rappeller les tems & les dates, nous en prîmes possession vers la fin de l'été de 1736. J'étois transporté, le premier jour que nous y couchâmes. O Maman! dis-je à cette chere amie en l'embrassant & l'inondant de larmes d'attendrissement & de joie : ce séjour est celui du bonheur & de l'innocence. Si nous ne les trouvons pas ici l'un avec l'autre, il ne les faut chercher nulle part.

Fin du cinquieme Livre.

[redacted]

LES CONFESSIONS DE J. J. ROUSSEAU.

LIVRE SIXIEME.

Hoc erat in votis : modus agri non ita magnus,
Hortus ubi, & tecto vicinus aquæ fons ;
Et paululùm ſylvæ ſuper his foret.

JE ne puis pas ajouter : *auctiùs atque Dî meliùs fecere ;* mais n'importe, il ne m'en falloit pas davantage ; il ne m'en falloit pas même la propriété : c'étoit aſſez pour moi de la jouiſſance, & il y a long-tems que j'ai dit & ſenti que le propriétaire & le poſſeſſeur ſont ſouvent deux perſonnes très-différentes ; même en laiſſant à part les maris & les amans.

Ici commence le court bonheur de ma vie ; ici viennent les paiſibles, mais rapides momens qui m'ont donné le droit de dire que j'ai vécu. Momens précieux & ſi re-

grettés! Ah! recommencez pour moi votre aimable cours; coulez plus lentement dans mon ſouvenir s'il eſt poſſible, que vous ne fîtes réellement dans votre fugitive ſucceſſion. Comment ferai-je pour prolonger à mon gré ce récit ſi touchant & ſi ſimple; pour redire toujours les mêmes choſes & n'ennuyer pas plus mes lecteurs en les répétant que je ne m'ennuyois moi-même en les recommençant ſans ceſſe? Encore ſi tout cela conſiſtoit en faits, en actions, en paroles, je pourrois le décrire & le rendre, en quelque façon: mais comment dire ce qui n'étoit ni dit ni fait, ni penſé même, mais goûté, mais ſenti, ſans que je puiſſe énoncer d'autre objet de mon bonheur que ce ſentiment même. Je me levois avec le ſoleil & j'étois heureux; je me promenois & j'étois heureux, je voyois Maman & j'étois heureux, je la quittois & j'étois heureux; je parcourois les bois, les côteaux, j'errois dans les vallons, je liſois, j'étois oiſif, je travaillois au jardin, je cueillois les fruits, j'aidois au ménage, & le bonheur me ſuivoit par-tout; il n'étoit dans aucune choſe aſſignable, il étoit tout en moi-même, il ne pouvoit me quitter un ſeul inſtant.

[redacted]

Rien de tout ce qui m'eſt arrivé durant cette époque chérie, rien de ce que j'ai fait, dit & penſé tout le tems qu'elle a duré n'eſt échappé de ma mémoire. Les tems qui précédent & qui ſuivent me reviennent par intervalles. Je me les rappelle inégalement & confuſément; mais je me rappelle celui-là tout entier comme s'il duroit encore. Mon imagination, qui dans ma jeuneſſe alloit toujours en avant & maintenant rétrograde, compenſe par ces doux ſouvenirs l'eſpoir que j'ai pour jamais perdu. Je ne vois plus rien dans l'avenir qui me tente; les ſeuls retours du paſſé peuvent me flatter, & ces retours ſi vifs & ſi vrais dans l'époque dont je parle, me font ſouvent vivre heureux malgré mes malheurs.

Je donnerai de ces ſouvenirs un ſeul exemple qui pourra faire juger de leur force & de leur vérité. Le premier jour que nous allâmes coucher aux Charmettes, Maman étoit en chaiſe à porteurs, & je la ſuivois à pied. Le chemin monte, elle étoit aſſez peſante, & craignant de trop fatiguer ſes porteurs, elle voulut deſcendre à-peu-près à moitié chemin pour faire le

reste à pied. En marchant elle vit quelque chose de bleu dans la haie & me dit ; voilà de la pervenche encore en fleur. Je n'avois jamais vu de la pervenche, je ne me baissai pas pour l'examiner, & j'ai la vue trop courte pour distinguer à terre les plantes de ma hauteur. Je jettai seulement en passant un coup d'œil sur celle-là, & près de trente ans se sont passés sans que j'aye revu de la pervenche, ou que j'y aye fait attention. En 1764 étant à Cressier avec mon ami M. *Du Peyrou*, nous montions une petite montagne au sommet de laquelle il a un joli salon qu'il appelle avec raison Belle-vue. Je commençois alors d'herboriser un peu. En montant & regardant parmi les buissons, je pousse un cri de joie : *ah voilà de la pervenche !* & c'en étoit en effet. *Du Peyrou* s'apperçut du transport, mais il en ignoroit la cause ; il l'apprendra je l'espere, lorsqu'un jour il lira ceci. Le lecteur peut juger par l'impression d'un si petit objet de celle que m'ont fait tous ceux qui se rapportent à la même époque.

Cependant l'air de la campagne ne me rendit point ma premiere santé. J'étois languissant ; je le devins davantage. Je ne

[redacted]

pus ſupporter le lait, il fallut le quitter. C'étoit alors la mode de l'eau pour tout remede; je me mis à l'eau, & ſi peu diſcrétement qu'elle faillit me guérir, non de mes maux, mais de la vie. Tous les matins en me levant j'allois à la fontaine avec un grand gobelet, & j'en buvois ſucceſſivement en me promenant la valeur de deux bouteilles. Je quittai tout-à-fait le vin à mes repas. L'eau que je buvois étoit un peu crue & difficile à paſſer, comme ſont la plupart des eaux des montagnes. Bref, je fis ſi bien qu'en moins de deux mois je me détruiſis totalement l'eſtomac que j'avois eu très-bon juſqu'alors. Ne digérant plus, je compris qu'il ne falloit plus eſpérer de guérir. Dans ce même tems il m'arriva un accident auſſi ſingulier par lui-même que par ſes ſuites, qui ne finiront qu'avec moi.

Un matin que je n'étois pas plus mal qu'à l'ordinaire, en dreſſant une petite table ſur ſon pied je ſentis dans tout mon corps une révolution ſubite & preſque inconcevable. Je ne ſaurois mieux la comparer qu'à une eſpece de tempête qui s'éleva dans mon ſang & gagna dans l'inſtant tous

[redacted]

mentale qu'il lui plût de tenter. Elle étoit ſi pénible, ſi dégoûtante, & opéroit ſi peu que je m'en laſſai bientôt, & au bout de quelques ſemaines voyant que je n'étois ni mieux ni pis, je quittai le lit & repris ma vie ordinaire, avec mon battement d'arteres & mes bourdonnemens, qui depuis ce tems-là, c'eſt-à-dire depuis trente ans, ne m'ont pas quitté une minute.

J'avois été juſqu'alors grand dormeur. La totale privation du ſommeil qui ſe joignit à tous ces ſymptômes, & qui les a conſtamment accompagnés juſqu'ici, acheva de me perſuader qu'il me reſtoit peu de tems à vivre. Cette perſuaſion me tranquilliſa pour un tems ſur le ſoin de guérir. Ne pouvant prolonger ma vie, je réſolus de tirer du peu qu'il m'en reſtoit tout le parti qu'il étoit poſſible, & cela ſe pouvoit par une ſinguliere faveur de la nature, qui dans un état ſi funeſte m'exemptoit des douleurs qu'il ſembloit devoir m'attirer. J'étois importuné de ce bruit, mais je n'en ſouffrois pas : il n'étoit accompagné d'aucune autre incommodité habituelle que de l'inſomnie durant les nuits,

& en tout tems d'une courte haleine qui n'alloit pas jusqu'à l'asthme, & ne se faisoit sentir que quand je voulois courir ou agir un peu fortement.

Cet accident qui devoit tuer mon corps ne tua que mes passions, & j'en bénis le Ciel chaque jour par l'heureux effet qu'il produisit sur mon ame. Je puis bien dire que je ne commençai de vivre que quand je me regardai comme un homme mort. Donnant leur véritable prix aux choses que j'allois quitter, je commençai de m'occuper de soins plus nobles, comme par anticipation sur ceux que j'aurois bientôt à remplir & que j'avois fort négligés jusqu'alors. J'avois souvent travesti la religion à ma mode, mais je n'avois jamais été tout-à-fait sans religion. Il m'en coûta moins de revenir à ce sujet si triste pour tant de gens, mais si doux pour qui s'en fait un objet de consolation & d'espoir. Maman me fut en cette occasion beaucoup plus utile que tous les théologiens ne me l'auroient été.

Elle qui mettoit toute chose en systême n'avoit pas manqué d'y mettre aussi la religion, & ce systême étoit composé d'idées

[redacted]

très-diſparates, les unes très-ſaines, les autres très-folles, de ſentimens relatifs à ſon caractere, & de préjugés venus de ſon éducation. En général les croyans ſont Dieu comme ils ſont eux-mêmes, les bons le ſont bon, les méchans le ſont méchant; les dévots haineux & bilieux ne voyent que l'enfer parce qu'ils voudroient damner tout le monde : les ames aimantes & douces n'y croyent gueres, & l'un des étonnemens dont je ne reviens point eſt de voir le bon *Fénelon* en parler dans ſon Télémaque, comme s'il y croyoit tout de bon : mais j'eſpere qu'il mentoit alors ; car enfin quelque véridique qu'on ſoit, il faut bien mentir quelquefois quand on eſt Evêque. Maman ne mentoit pas avec moi, & cette ame ſans fiel qui ne pouvoit imaginer un Dieu vindicatif & toujours courroucé ne voyoit que clémence & miſéricorde où les dévots ne voyent que juſtice & punition. Elle diſoit ſouvent qu'il n'y auroit point de juſtice en Dieu d'être juſte envers nous, parce que ne nous ayant pas donné ce qu'il faut pour l'être ce ſeroit redemander plus qu'il n'a donné. Ce qu'il y avoit

de bizarre étoit que ſans croire à l'enfer elle ne laiſſoit pas de croire au purgatoire. Cela venoit de ce qu'elle ne ſavoit que faire des ames des méchans, ne pouvant ni les damner ni les mettre avec les bons jusqu'à ce qu'ils le fuſſent devenus; & il faut avouer qu'en effet & dans ce monde & dans l'autre, les méchans ſont toujours bien embarraſſans.

Autre bizarrerie. On voit que toute la doctrine du péché originel & de la rédemption eſt détruite par ce ſyſtême, que la baſe du Chriſtianiſme vulgaire en eſt ébranlée, & que le Catholiciſme au moins ne peut ſubſiſter. Maman cependant étoit bonne catholique ou prétendoit l'être, & il eſt ſûr qu'elle le prétendoit de très-bonne foi. Il lui ſembloit qu'on expliquoit trop littéralement & trop durement l'Ecriture. Tout ce qu'on y lit des tourmens éternels lui paroiſſoit comminatoire, ou figuré. La mort de Jéſus-Chriſt lui paroiſſoit un exemple de charité vraiment divine pour apprendre aux hommes à aimer Dieu & à s'aimer entr'eux de même. En un mot, fidelle à la religion qu'elle avoit embraſſée, elle en admettoit ſincérement toute

[redacted]

la profession de foi; mais quand on venoit à la discussion de chaque article, il se trouvoit qu'elle croyoit tout autrement que l'Eglise, toujours en s'y soumettant. Elle avoit là-dessus une simplicité de cœur, une franchise plus éloquente que des ergoteries, & qui souvent embarrassoit jusqu'à son confesseur; car elle ne lui déguisoit rien. Je suis bonne catholique, lui disoit-elle, je veux toujours l'être; j'adopte de toutes les puissances de mon ame les décisions de Sainte Mere Eglise. Je ne suis pas maîtresse de ma foi, mais je le suis de ma volonté. Je la soumets sans réserve, & je veux tout croire. Que me demandez-vous de plus?

Quand il n'y auroit point eu de morale chrétienne, je crois qu'elle l'auroit suivie, tant elle s'adaptoit bien à son caractere. Elle faisoit tout ce qui étoit ordonné, mais elle l'eût fait de même quand il n'auroit pas été ordonné. Dans les choses indifférentes elle aimoit à obéir, & s'il ne lui eût pas été permis, prescrit même de faire gras, elle auroit fait maigre entre Dieu & elle, sans que la prudence eût eu besoin d'y entrer pour rien. Mais

toute cette morale étoit subordonnée aux principes de M. de *Tavel*, ou plutôt elle prétendoit n'y rien voir de contraire. Elle eût couché tous les jours avec vingt hommes en repos de conscience, & sans même en avoir plus de scrupule que de desir. Je sais que force dévotes ne sont pas sur ce point plus scrupuleuses, mais la différence est qu'elles sont séduites par leurs passions, & qu'elle ne l'étoit que par ses sophismes. Dans les conversations les plus touchantes & j'ose dire les plus édifiantes elle fût tombée sur ce point sans changer ni d'air ni de ton, sans se croire en contradiction avec elle-même. Elle l'eût même interrompue au besoin pour le fait, & puis l'eût reprise avec la même sérénité qu'auparavant : tant elle étoit intimement persuadée que tout cela n'étoit qu'une maxime de police sociale, dont toute personne sensée pouvoit faire l'interprétation, l'application, l'exception selon l'esprit de la chose, sans le moindre risque d'offenser Dieu. Quoique sur ce point je ne fusse assurément pas de son avis, j'avoue que je n'osois le combattre, honteux du rôle peu galant qu'il m'eût fallu

[redacted]

faire pour cela. J'aurois bien cherché d'établir la regle pour les autres en tâchant de m'en excepter ; mais outre que son tempérament prévenoit assez l'abus de ses principes, je sais qu'elle n'étoit pas femme à prendre le change, & que réclamer l'exception pour moi c'étoit la lui laisser pour tous ceux qu'il lui plairoit. Au reste, je compte ici par occasion cette inconséquence avec les autres, quoiqu'elle ait eu toujours peu d'effet dans sa conduite & qu'alors elle n'en eût point du tout ; mais j'ai promis d'exposer fidellement ses principes, & je veux tenir cet engagement : je reviens à moi.

Trouvant en elle toutes les maximes dont j'avois besoin pour garantir mon ame des terreurs de la mort & de ses suites, je puisois avec sécurité dans cette source de confiance. Je m'attachois à elle plus que je n'avois jamais fait ; j'aurois voulu transporter toute en elle ma vie que je sentois prête à m'abandonner. De ce redoublement d'attachement pour elle, de la persuasion qu'il me restoit peu de tems à vivre, de ma profonde sécurité sur mon sort à venir, résultoit un état habituel très-

calme, & ſenſuel même, en ce qu'amortiſſant toutes les paſſions qui portent au loin nos craintes & nos eſpérances, il me laiſſoit jouir ſans inquiétude & ſans trouble du peu de jours qui m'étoient laiſſés. Une choſe contribuoit à les rendre plus agréables; c'étoit le ſoin de nourrir ſon goût pour la campagne par tous les amuſemens que j'y pouvois raſſembler. En lui faiſant aimer ſon jardin, ſa baſſe-cour, ſes pigeons, ſes vaches, je m'affectionnois moi-même à tout cela, & ces petites occupations qui rempliſſoient ma journée ſans troubler ma tranquillité, me valurent mieux que le lait & tous les remedes pour conſerver ma pauvre machine, & la rétablir même autant que cela ſe pouvoit.

Les vendanges, la récolte des fruits nous amuſerent le reſte de cette année, & nous attacherent de plus en plus à la vie ruſtique au milieu des bonnes gens dont nous étions entourés. Nous vîmes arriver l'hiver avec grand regret, & nous retournâmes à la ville comme nous ſerions allés en exil. Moi ſur-tout qui doutant de revoir le printems croyois dire

[redacted]

adieu pour toujours aux Charmettes. Je ne les quittai pas ſans baiſer la terre & les arbres, & ſans me retourner pluſieurs fois en m'en éloignant. Ayant quitté depuis long-tems mes écolieres, ayant perdu le goût des amuſemens & des ſociétés de la ville, je ne ſortois plus, je ne voyois plus perſonne, excepté Maman, & M. *Salomon* devenu depuis peu ſon médecin & le mien, honnête homme, homme d'eſprit, grand Cartéſien, qui parloit aſſez bien du ſyſtême du monde, & dont les entretiens agréables & inſtructifs me valurent mieux que toutes ſes ordonnances. Je n'ai jamais pu ſupporter ce ſot & niais rempliſſage des converſations ordinaires; mais des converſations utiles & ſolides m'ont toujours fait grand plaiſir, & je ne m'y ſuis jamais refuſé. Je pris beaucoup de goût à celles de M. *Salomon*; il me ſembloit que j'anticipois avec lui ſur ces hautes connoiſſances que mon ame alloit acquérir quand elle auroit perdu ſes entraves. Ce goût que j'avois pour lui s'étendit aux ſujets qu'il traitoit, & je commençai de rechercher les livres qui pouvoient m'aider à le mieux entendre.

cœur, l'attente de la mort loin de ralentir mon goût pour l'étude sembloit l'animer, & je me pressois d'amasser un peu d'acquis pour l'autre monde, comme si j'avois cru n'y avoir que celui que j'aurois emporté. Je pris en affection la boutique d'un libraire appellé *Bouchard* où se rendoient quelques gens de lettres, & le printems que j'avois cru ne pas revoir étant proche, je m'assortis de quelques livres pour les Charmettes, en cas que j'eusse le bonheur d'y retourner.

J'eus ce bonheur, & j'en profitai de mon mieux. La joie avec laquelle je vis les premiers bourgeons est inexprimable. Revoir le printems étoit pour moi ressusciter en paradis. A peine les neiges commençoient à fondre que nous quittâmes notre cachot, & nous fûmes assez-tôt aux Charmettes pour y avoir les prémices du rossignol. Dès-lors je ne crus plus mourir; & réellement il est singulier que je n'ai jamais fait de grandes maladies à la campagne. J'y ai beaucoup souffert, mais je n'y ai jamais été alité. Souvent j'ai dit, me sentant plus mal qu'à l'ordinaire : quand vous me verrez prêt

[redacted]

à mourir, portez-moi à l'ombre d'un chêne; je vous promets que j'en reviendrai.

Quoique foible je repris mes fonctions champêtres, mais d'une maniere proportionnée à mes forces. J'eus un vrai chagrin de ne pouvoir faire le jardin tout ſeul; mais quand j'avois donné ſix coups de bêche, j'étois hors d'haleine, la ſueur me ruiſſeloit, je n'en pouvois plus. Quand j'étois baiſſé, mes battemens redoubloient, & le ſang me montoit à la tête avec tant de force, qu'il falloit bien vîte me redreſſer. Contraint de me borner à des ſoins moins fatigans, je pris entr'autres celui du colombier, & je m'y affectionnai ſi fort que j'y paſſois ſouvent pluſieurs heures de ſuite ſans m'ennuyer un moment. Le pigeon eſt fort timide, & difficile à apprivoiſer. Cependant je vins à bout d'inſpirer aux miens tant de confiance, qu'ils me ſuivoient par-tout & ſe laiſſoient prendre quand je voulois. Je ne pouvois paroître au jardin ni dans la cour ſans en avoir à l'inſtant deux ou trois ſur les bras, ſur la tête, & enfin malgré le plaiſir que j'y prenois, ce cortege me devint ſi incommode, que je fus obligé de leur ôter

cette familiarité. J'ai toujours pris un ſingulier plaiſir à apprivoiſer les animaux, ſur-tout ceux qui ſont craintifs & ſauvages. Il me paroiſſoit charmant de leur inſpirer une confiance que je n'ai jamais trompée. Je voulois qu'ils m'aimaſſent en liberté.

J'ai dit que j'avois apporté des livres, j'en fis uſage; mais d'une maniere moins propre à m'inſtruire qu'à m'accabler. La fauſſe idée que j'avois des choſes, me perſuadoit que pour lire un livre avec fruit il falloit avoir toutes les connoiſſances qu'il ſuppoſoit, bien éloigné de penſer que ſouvent l'auteur ne les avoit pas lui-même, & qu'il les puiſoit dans d'autres livres à meſure qu'il en avoit beſoin. Avec cette folle idée j'étois arrêté à chaque inſtant, forcé de courir inceſſamment d'un livre à l'autre, & quelquefois avant d'être à la dixieme page de celui que je voulois étudier, il m'eût fallu épuiſer des bibliotheques. Cependant je m'obſtinai ſi bien à cette extravagante méthode, que j'y perdis un tems infini, & faillis à me brouiller la tête au point de ne pouvoir plus ni rien voir ni rien ſavoir. Heureu-

[redacted]

ſement je m'apperçus que j'enfilois une fauſſe route qui m'égaroit dans un labyrinthe immenſe, & j'en ſortis avant d'y être tout-à-fait perdu.

Pour peu qu'on ait un vrai goût pour les ſciences, la premiere choſe qu'on ſent en s'y livrant c'eſt leur liaiſon qui fait qu'elles s'attirent, s'aident, s'éclairent mutuellement, & que l'une ne peut ſe paſſer de l'autre. Quoique l'eſprit humain ne puiſſe ſuffire à toutes, & qu'il en faille toujours préférer une comme la principale, ſi l'on n'a quelque notion des autres, dans la ſienne même on ſe trouve ſouvent dans l'obſcurité. Je ſentis que ce que j'avois entrepris étoit bon & utile en lui-même, qu'il n'y avoit que la méthode à changer. Prenant d'abord l'encyclopédie j'allois la diviſant dans ſes branches; je vis qu'il falloit faire tout le contraire; les prendre chacune ſéparément, & les pourſuivre chacune à part juſqu'au point où elles ſe réuniſſent. Ainſi je revins à la ſyntheſe ordinaire; mais j'y revins en homme qui ſait ce qu'il fait. La méditation me tenoit en cela lieu de connoiſſance, & une réflexion très-naturelle ai-

doit à me bien guider. Soit que je vécusse ou que je mourusse, je n'avois point de tems à perdre. Ne rien savoir à près de vingt-cinq ans & vouloir tout apprendre, c'est s'engager à bien mettre le tems à profit. Ne sachant à quel point le sort ou la mort pouvoient arrêter mon zele, je voulois à tout événement acquérir des idées de toutes choses, tant pour sonder mes dispositions naturelles que pour juger par moi-même de ce qui méritoit le mieux d'être cultivé.

Je trouvai dans l'exécution de ce plan un autre avantage auquel je n'avois pas pensé ; celui de mettre beaucoup de tems à profit. Il faut que je ne sois pas né pour l'étude ; car une longue application me fatigue à tel point qu'il m'est impossible de m'occuper demi-heure de suite avec force du même sujet, sur-tout en suivant les idées d'autrui ; car il m'est arrivé quelquefois de me livrer plus long-tems aux miennes & même avec assez de succès. Quand j'ai suivi durant quelques pages un auteur qu'il faut lire avec application, mon esprit l'abandonne & se perd dans les nuages. Si je m'obstine, je m'épuise inutilement ;

[redacted]

lement; les éblouissemens me prennent, je ne vois plus rien. Mais que des sujets différens se succedent, même sans interruption, l'un me délasse de l'autre; & sans avoir besoin de relâche, je les suis plus aisément. Je mis à profit cette observation dans mon plan d'études, & je les entremêlai tellement que je m'occupois tout le jour & ne me fatiguois jamais. Il est vrai que les soins champêtres & domestiques faisoient des diversions utiles; mais dans ma ferveur croissante, je trouvai bientôt le moyen d'en ménager encore le tems pour l'étude, & de m'occuper à la fois de deux choses, sans songer que chacune en alloit moins bien.

Dans tant de menus détails qui me charment & dont j'excede souvent mon lecteur, je mets pourtant une discrétion dont il ne se douteroit gueres si je n'avois soin de l'en avertir. Ici par exemple je me rappelle avec délices tous les différens essais que je fis pour distribuer mon tems de façon que j'y trouvasse à la fois autant d'agrément & d'utilité qu'il étoit possible, & je puis dire que ce tems où je vivois dans la retraite & toujours malade, fut celui

de ma vie où je fus le moins oisif & le moins ennuyé. Deux ou trois mois se passerent ainsi à tâter la pente de mon esprit & à jouir dans la plus belle saison de l'année, & dans un lieu qu'elle rendoit enchanté, du charme de la vie dont je sentois si bien le prix, de celui d'une société aussi libre que douce, si l'on peut donner le nom de société à une aussi parfaite union, & de celui des belles connoissances que je me proposois d'acquérir; car c'étoit pour moi comme si je les avois déjà possédées; ou plutôt c'étoit mieux encore, puisque le plaisir d'apprendre entroit pour beaucoup dans mon bonheur.

Il faut passer sur ces essais qui tous étoient pour moi des jouissances, mais trop simples pour pouvoir être expliquées. Encore un coup, le vrai bonheur ne se décrit pas, il se sent, & se sent d'autant mieux qu'il peut le moins se décrire, parce qu'il ne résulte pas d'un recueil de faits, mais qu'il est un état permanent. Je me répete souvent, mais je me répéterois bien davantage, si je disois la même chose autant de fois qu'elle me vient dans l'esprit. Quand enfin mon train de vie souvent

[redacted]

changé eût pris un cours uniforme, voici à-peu-près quelle en fut la distribution.

Je me levois tous les matins avant le soleil. Je montois par un verger voisin dans un très-joli chemin qui étoit au-dessus de la vigne & suivoit la côte jusqu'à Chambery. Là, tout en me promenant je faisois ma priere, qui ne consistoit pas en un vain balbutiement de levres, mais dans une sincere élévation de cœur à l'Auteur de cette aimable nature dont les beautés étoient sous mes yeux. Je n'ai jamais aimé à prier dans la chambre : il me semble que les murs & tous ces petits ouvrages des hommes s'interposent entre Dieu & moi. J'aime à le contempler dans ses œuvres, tandis que mon cœur s'éleve à lui. Mes prieres étoient pures, je puis le dire, & dignes par-là d'être exaucées. Je ne demandois pour moi & pour celle dont mes vœux ne me séparoient jamais, qu'une vie innocente & tranquille ; exempte du vice, de la douleur, des pénibles besoins, la mort des justes & leur sort dans l'avenir. Du reste cet acte se passoit plus en admiration & en contemplation qu'en demandes, & je savois qu'auprès du Dispensateur des vrais

biens, le meilleur moyen d'obtenir ceux qui nous ſont néceſſaires eſt moins de les demander que de les mériter. Je revenois en me promenant, par un aſſez grand tour, occupé à conſidérer avec intérêt & volupté les objets champêtres dont j'étois environné, les ſeuls dont l'œil & le cœur ne ſe laſſent jamais. Je regardois de loin s'il étoit jour chez Maman ; quand je voyois ſon contrevent ouvert, je treſſaillois de joie & j'accourois. S'il étoit fermé j'entrois au jardin en attendant qu'elle fût réveillée, m'amuſant à repaſſer ce que j'avois appris la veille ou à jardiner. Le contrevent s'ouvroit, j'allois l'embraſſer dans ſon lit ſouvent encore à moitié endormie, & cet embraſſement auſſi pur que tendre tiroit de ſon innocence même un charme qui n'eſt jamais joint à la volupté des ſens.

Nous déjeûnions ordinairement avec du café au lait. C'étoit le tems de la journée où nous étions le plus tranquilles, où nous cauſions le plus à notre aiſe. Ces ſéances, pour l'ordinaire aſſez longues, m'ont laiſſé un goût vif pour les déjeûnés, & je préfere infiniment l'uſage d'Angleterre & de Suiſſe où le déjeûné eſt un

[redacted]

vrai repas qui rassemble tout le monde, à celui de France où chacun déjeûne seul dans sa chambre, où le plus souvent ne déjeûne point du tout. Après une heure ou deux de causerie, j'allois à mes livres jusqu'au dîné. Je commençois par quelque livre de philosophie, comme la logique de Port-Royal, l'Essai de Locke, Mallebranche, Leibnitz, Descartes, &c. Je m'apperçus bientôt que tous ces Auteurs étoient entr'eux en contradiction presque perpétuelle, & je formai le chimérique projet de les accorder, qui me fatigua beaucoup & me fit perdre bien du tems. Je me brouillois la tête, & je n'avançois point. Enfin renonçant encore à cette méthode j'en pris une infiniment meilleure, & à laquelle j'attribue tout le progrès que je puis avoir fait, malgré mon défaut de capacité; car il est certain que j'en eus toujours fort peu pour l'étude. En lisant chaque Auteur, je me fis une loi d'adopter & suivre toutes ses idées sans y mêler les miennes ni celles d'un autre, & sans jamais disputer avec lui. Je me dis, commençons par me faire un magasin d'idées, vraies ou fausses, mais nettes, en atten-

dant que ma tête en soit assez fournie pour pouvoir les comparer & choisir. Cette méthode n'est pas sans inconvéniens, je le sais, mais elle m'a réussi dans l'objet de m'instruire. Au bout de quelques années passées à ne penser exactement que d'après autrui, sans réfléchir, pour ainsi dire, & presque sans raisonner, je me suis trouvé un assez grand fonds d'acquis pour me suffire à moi-même & penser sans le secours d'autrui. Alors, quand les voyages & les affaires m'ont ôté les moyens de consulter les livres, je me suis amusé à repasser & comparer ce que j'avois lu, à peser chaque chose à la balance de la raison, & à juger quelquefois mes maîtres. Pour avoir commencé tard à mettre en exercice ma faculté judiciaire, je n'ai pas trouvé qu'elle eût perdu sa vigueur, & quand j'ai publié mes propres idées, on ne m'a pas accusé d'être un disciple servile, & de jurer *in verba magistri.*

Je passois de-là à la géométrie élémentaire; car je n'ai jamais été plus loin, m'obstinant à vouloir vaincre mon peu de mémoire à force de revenir cent & cent fois sur mes pas, & de recommencer

[redacted]

inceſſamment la même marche. Je ne goûtai pas celle d'*Euclide* qui cherche plutôt la chaîne des démonſtrations que la liaiſon des idées ; je préférai la géométrie du Pere *Lami* qui dès-lors devint un de mes auteurs favoris, & dont je relis encore avec plaiſir les ouvrages. L'algebre ſuivoit, & ce fut toujours le P. *Lami* que je pris pour guide ; quand je fus plus avancé, je pris la ſcience du calcul du P. *Reynaud*, puis ſon analyſe démontrée que je n'ai fait qu'effleurer. Je n'ai jamais été aſſez loin pour bien ſentir l'application de l'algebre à la géométrie. Je n'aimois point cette maniere d'opérer ſans voir ce qu'on fait ; & il me ſembloit que réſoudre un problême de géométrie par les équations, c'étoit jouer un air en tournant une manivelle. La premiere fois que je trouvai par le calcul que le quarré d'un binome étoit composé du quarré de chacune de ſes parties & du double produit de l'une par l'autre, malgré la juſteſſe de ma multiplication, je n'en voulus rien croire juſqu'à ce que j'euſſe fait la figure. Ce n'étoit pas que je n'euſſe un grand goût pour l'algebre en n'y conſidérant que la quantité abſtraite ; mais appliquée à l'éten-

car je voulois voir l'opération sur les lignes, autrement je n'y comprenois plus rien.

Ensuite vint le latin. Ce fut mon étude la plus pénible, & dans laquelle je n'ai jamais fait de grands progrès. Je me mis d'abord à la méthode latine de Port-Royal, mais sans fruit. Ces vers ostrogots me faisoient mal au cœur & ne pouvoient entrer dans mes oreilles. Je me perdois dans ces foules de regles, & en apprenant la derniere, j'oubliois tout ce qui avoit précédé. Une étude de mots n'est pas ce qu'il faut à un homme sans mémoire, & c'étoit précisément pour forcer ma mémoire à prendre de la capacité, que je m'obstinois à cette étude. Il fallut l'abandonner à la fin. J'entendois assez la construction pour pouvoir lire un auteur facile, à l'aide d'un dictionnaire. Je suivis cette route, & je m'en trouvai bien. Je m'appliquai à la traduction, non par écrit, mais mentale, & je m'en tins là. A force de tems & d'exercice, je suis parvenu à lire assez couramment les Auteurs latins, mais jamais à pouvoir ni parler ni écrire dans cette langue; ce qui m'a souvent mis dans

[redacted]

l'embarras quand je me suis trouvé, je ne sais comment, enrôlé parmi les gens de lettres. Un autre inconvénient conséquent à cette maniere d'apprendre, est que je n'ai jamais su la prosodie, encore moins les régles de la versification. Desirant pourtant de sentir l'harmonie de la langue en vers & en prose, j'ai fait bien des efforts pour y parvenir; mais je suis convaincu que sans maître cela est presque impossible. Ayant appris la composition du plus facile de tous les vers qui est l'hexamêtre, j'eus la patience de scander presque tout Virgile, & d'y marquer les pieds & la quantité; puis quand j'étois en doute si une syllabe étoit longue ou breve, c'étoit mon Virgile que j'allois consulter. On sent que cela me faisoit faire bien des fautes, à cause des altérations permises par les régles de la versification. Mais s'il y a de l'avantage à étudier seul, il y a aussi de grands inconvéniens, & sur-tout une peine incroyable. Je sais cela mieux que qui que ce soit.

Avant midi je quittois mes livres, & si le dîné n'étoit pas prêt, j'allois faire visite à mes amis les pigeons, ou travailler au jardin en attendant l'heure. Quand

je m'entendois appeller, j'accourois fort content, & muni d'un grand appétit; car c'est encore une chose à noter, que quelque malade que je puisse être, l'appétit ne me manque jamais. Nous dînions très-agréablement, en causant de nos affaires, en attendant que Maman pût manger. Deux ou trois fois la semaine, quand il faisoit beau, nous allions derriere la maison prendre le café dans un cabinet frais & touffu que j'avois garni de houblon, & qui nous faisoit grand plaisir durant la chaleur; nous passions là une petite heure à visiter nos légumes, nos fleurs, à des entretiens relatifs à notre maniere de vivre, & qui nous en faisoient mieux goûter la douceur. J'avois une autre petite famille au bout du jardin : c'étoient des abeilles. Je ne manquois gueres, & souvent Maman avec moi d'aller leur rendre visite; je m'intéressois beaucoup à leur ouvrage, je m'amusois infiniment à les voir revenir de la picorée, leurs petites cuisses quelquefois si chargées qu'elles avoient peine à marcher. Les premiers jours la curiosité me rendit indiscret, & elles me piquerent deux ou trois fois; mais ensuite nous fîmes si

bien connoiſſance, que quelque près que je vinſſe elles me laiſſoient faire, & quelques pleines que fuſſent les ruches, prêtes à jetter leur eſſaim, j'en étois quelquefois entouré, j'en avois ſur les mains, ſur le viſage, ſans qu'aucune me piquât jamais. Tous les animaux ſe défient de l'homme & n'ont pas tort; mais ſont-ils ſurs une fois qu'il ne leur veut pas nuire, leur confiance devient ſi grande, qu'il faut être plus que barbare pour en abuſer.

Je retournois à mes livres: mais mes occupations de l'après-midi devoient moins porter le nom de travail & d'étude, que de récréations & d'amuſement. Je n'ai jamais pu ſupporter l'application du cabinet après mon dîné, & en général toute peine me coûte durant la chaleur du jour. Je m'occupois pourtant; mais ſans gêne & preſque ſans régle, à lire ſans étudier. La choſe que je ſuivois le plus exactement étoit l'hiſtoire & la géographie, & comme cela ne demandoit point de contention d'eſprit, j'y fis autant de progrès que le permettoit mon peu de mémoire. Je voulus étudier le P. *Pétau*, & je m'enfonçai dans les ténebres de la chronologie; mais

je me dégoûtai de la partie critique qui n'a ni fond ni rive, & je m'affectionnai par préférence à l'exacte mesure des tems & à la marche des corps célestes. J'aurois même pris du goût pour l'astronomie si j'avois eu des instrumens ; mais il fallut me contenter de quelques élémens pris dans des livres, & de quelques observations grossieres faites avec une lunette d'approche, seulement pour connoître la situation générale du Ciel : car ma vue courte ne me permet pas de distinguer *à yeux nuds* assez nettement les astres. Je me rappelle à ce sujet une aventure dont le souvenir m'a souvent fait rire. J'avois acheté un planisphere céleste pour étudier les constellations. J'avois attaché ce planisphere sur un chassis, & les nuits où le Ciel étoit serein, j'allois dans le jardin poser mon chassis sur quatre piquets de ma hauteur, le planisphere tourné en-dessous, & pour l'éclairer sans que le vent soufflât ma chandelle, je la mis dans un seau à terre entre les quatre piquets ; puis regardant alternativement le planisphere avec mes yeux, & les astres avec ma lunette, je m'exerçois à connoître les étoiles &

[redacted]

à diſcerner les conſtellations. Je crois avoir dit que le jardin de M. *Noiret* étoit en terraſſe ; on voyoit du chemin tout ce qui s'y faiſoit. Un ſoir des payſans paſſant aſſez tard, me virent dans un groteſque équipage, occupé à mon opération. La lueur qui donnoit ſur mon planiſphere & dont ils ne voyoient pas la cauſe, parce que la lumiere étoit cachée à leurs yeux par les bords du ſeau, ces quatre piquets, ce grand papier barbouillé de figures, ce cadre & le jeu de ma lunette qu'ils voyoient aller & venir, donnoit à cet objet un air de grimoire qui les effraya. Ma parure n'étoit pas propre à les raſſurer : un chapeau clabaud par deſſus mon bonnet, & un pet-en-l'air ouetté de Maman qu'elle m'avoit obligé de mettre, offroient à leurs yeux l'image d'un vrai ſorcier, & comme il étoit près de minuit ils ne douterent point que ce ne fût le commencement du ſabat. Peu curieux d'en voir davantage ils ſe ſauverent très-alarmés, éveillerent leurs voiſins pour leur conter leur viſion, & l'hiſtoire courut ſi bien que dès le lendemain chacun ſut dans le voiſinage que le ſabat ſe tenoit chez M. *Noiret*. Je ne ſais

dure théologie m'épouvantoit quelquefois. La terreur de l'enfer, que jusques-là j'avois très-peu craint troubloit peu-à-peu ma sécurité, & si Maman ne m'eût tranquillisé l'ame, cette effrayante doctrine m'eût enfin tout-à-fait bouleversé. Mon confesseur, qui étoit aussi le sien, contribuoit pour sa part à me maintenir dans une bonne assiette. C'étoit le Pere *Hemet*, Jésuite, bon & sage vieillard dont la mémoire me sera toujours en vénération. Quoique Jésuite, il avoit la simplicité d'un enfant, & sa morale moins relâchée que douce étoit précisément ce qu'il me falloit pour balancer les tristes impressions du Jansénisme. Ce bon homme & son compagnon le pere *Coppier*, venoient souvent nous voir aux Charmettes, quoique le chemin fût fort rude, & assez long pour des gens de leur âge. Leurs visites me faisoient grand bien : que Dieu veuille le rendre à leurs ames; car ils étoient trop vieux alors pour que je les présume en vie encore aujourd'hui. J'allois aussi les voir à Chambery, je me familiarisois peu-à-peu avec leur maison; leur bibliothéque étoit à mon service; le souvenir de cet heureux



heureux tems ſe lie avec celui des Jéſuites, au point de me faire aimer l'un par l'autre, & quoique leur doctrine m'ait toujours paru dangereuſe, je n'ai jamais pu trouver en moi le pouvoir de les haïr ſincérement.

Je voudrois ſavoir s'il paſſe quelquefois dans les cœurs des autres hommes des puérilités pareilles à celles qui paſſent quelquefois dans le mien. Au milieu de mes études & d'une vie innocente autant qu'on la puiſſe mener, & malgré tout ce qu'on m'avoit pu dire, la peur de l'enfer m'agitoit encore ſouvent. Je me demandois : en quel état ſuis-je ? Si je mourois à l'inſtant-même, ſerois-je damné ? Selon mes Janſéniſtes la choſe étoit indubitable; mais ſelon ma conſcience il me paroiſſoit que non. Toujours craintif, & flottant dans cette cruelle incertitude j'avois recours pour en ſortir aux expédiens les plus riſibles, & pour leſquels je ferois volontiers enfermer un homme ſi je lui en voyois faire autant. Un jour rêvant à ce triſte ſujet je m'exerçois machinalement à lancer des pierres contre les troncs des arbres, & cela avec mon adreſſe ordi-

naire, c'eſt-à-dire, ſans preſque en toucher aucun. Tout au milieu de ce bel exercice, je m'aviſai de m'en faire une eſpece de pronoſtic pour calmer mon inquiétude. Je me dis: je m'en vais jetter cette pierre contre l'arbre qui eſt vis-à-vis de moi. Si je le touche, ſigne de ſalut; ſi je le manque, ſigne de damnation. Tout en diſant ainſi je jette ma pierre d'une main tremblante & avec un horrible battement de cœur, mais ſi heureuſement qu'elle va frapper au beau milieu de l'arbre; ce qui véritablement n'étoit pas difficile; car j'avois eu ſoin de le choiſir fort gros & fort près. Depuis lors je n'ai plus douté de mon ſalut. Je ne ſais en me rappellant ce trait ſi je dois rire ou gémir ſur moi-même. Vous autres grands hommes qui riez ſurement, félicitez-vous, mais n'inſultez pas à ma miſere; car je vous jure que je la ſens bien.

Au reſte ces troubles, ces alarmes inſéparables peut être de la dévotion, n'étoient pas un état permanent. Communément j'étois aſſez tranquille, & l'impreſſion que l'idée d'une mort prochaine faiſoit ſur mon ame, étoit moins de la triſteſſe

[redacted]

qu'une langueur paisible, & qui même avoit ses douceurs. Je viens de retrouver parmi de vieux papiers une espece d'exhortation que je me faisois à moi-même, & où je me félicitois de mourir à l'âge où l'on trouve assez de courage en soi pour envisager la mort, & sans avoir éprouvé de grands maux ni de corps ni d'esprit durant ma vie. Que j'avois bien raison! Un pressentiment me faisoit craindre de vivre pour souffrir. Il sembloit que je prévoyois le sort qui m'attendoit sur mes vieux jours. Je n'ai jamais été si près de la sagesse que durant cette heureuse époque. Sans grands remords sur le passé; délivré des soucis de l'avenir, le sentiment qui dominoit constamment dans mon ame étoit de jouir du présent. Les dévots ont pour l'ordinaire une petite sensualité très-vive qui leur fait savourer avec délices les plaisirs innocens qui leur sont permis. Les mondains leur en font un crime je ne sais pourquoi, ou plutôt je le sais bien. C'est qu'ils envient aux autres la jouissance des plaisirs simples dont eux-mêmes ont perdu le goût. Je l'avois ce goût, & je trouvois charmant de le satis-

faire en ſureté de conſcience. Mon cœur neuf encore ſe livroit à tout avec un plaiſir d'enfant, ou plutôt ſi je l'oſe dire, avec une volupté d'ange : car en vérité ces tranquilles jouiſſances ont la ſérénité de celles du paradis. Des dînés faits ſur l'herbe à Montagnole, des ſoupés ſous le berceau, la récolte des fruits, les vendanges, les veillées à teiller avec nos gens, tout cela faiſoit pour nous autant de fêtes auxquelles Maman prenoit le même plaiſir que moi. Des promenades plus ſolitaires avoient un charme plus grand encore, parce que le cœur s'épanchoit plus en liberté. Nous en fîmes une entr'autres qui fait époque dans ma mémoire, un jour de St. Louis dont Maman portoit le nom. Nous partîmes enſemble & ſeuls de bon matin après la meſſe qu'un Carme étoit venu nous dire à la pointe du jour dans une chapelle attenante à la maiſon. J'avois propoſé d'aller parcourir la côte oppoſée à celle où nous étions, & que nous n'avions point viſitée encore. Nous avions envoyé nos proviſions d'avance, car la courſe devoit durer tout le jour. Maman, quoiqu'un peu ronde & graſſe ne marchoit pas mal ;

[redacted]

nous allions de colline en colline & de bois en bois, quelquefois au ſoleil & ſouvent à l'ombre ; nous repoſant de tems en tems, & nous oubliant des heures entieres ; cauſant de nous, de notre union, de la douceur de notre ſort, & faiſant pour ſa durée des vœux qui ne furent pas exaucés. Tout ſembloit conſpirer au bonheur de cette journée. Il avoit plu depuis peu ; point de pouſſiere, & des ruiſſeaux bien courans. Un petit vent frais agitoit les feuilles, l'air étoit pur, l'horizon ſans nuages ; la ſérénité régnoit au Ciel comme dans nos cœurs. Notre dîné fut fait chez un payſan & partagé avec ſa famille qui nous béniſſoit de bon cœur. Ces pauvres Savoyards ſont ſi bonnes gens ! Après le dîné nous gagnâmes l'ombre ſous de grands arbres, où tandis que j'amaſſois des brins de bois ſec pour faire notre café, Maman s'amuſoit à herboriſer parmi les brouſſailles, & avec les fleurs du bouquet que chemin faiſant je lui avois ramaſſé, elle me fit remarquer dans leur ſtructure mille choſes curieuſes qui m'amuſerent beaucoup & qui devoient me donner du goût pour la botanique, mais le moment n'é-

toit pas venu ; j'étois distrait par d'autres études. Une idée qui vint me per fit diversion aux fleurs & aux pl La situation d'ame où je me trouvois ce que nous avions dit & fait ce jou tous les objets qui m'avoient frapp rappellerent l'espece de rêve que éveillé j'avois fait à Annecy sept o ans auparavant & dont j'ai rendu c en son lieu. Les rapports en étoi frappans, qu'en y pensant j'en fus jusqu'aux larmes. Dans un transpor tendrissement j'embrassai cette chere Maman, Maman, lui dis-je avec pa ce jour m'a été promis depuis long- & je ne vois rien au-delà. Mon bo grace à vous est à son comble, pui ne pas decliner désormais ! Puisse-t-il aussi long-tems que j'en conserv goût ! il ne finira qu'avec moi.

Ainsi coulerent mes jours heureu d'autant plus heureux que n'apperc rien qui les dût troubler, je n'envis en effet leur fin qu'avec la mienn n'étoit pas que la source de mes sou absolument tarie ; mais je lui voyois dre un autre cours que je dirigeois d

[redacted]

mieux sur des objets utiles, afin qu'elle portât son remede avec elle. Maman aimoit naturellement la campagne, & ce goût ne s'attiédissoit pas avec moi. Peu-à-peu elle prit celui des soins champêtres; elle aimoit à faire valoir les terres, & elle avoit sur cela des connoissances dont elle faisoit usage avec plaisir. Non contente de ce qui dépendoit de la maison qu'elle avoit prise, elle louoit tantôt un champ, tantôt un pré. Enfin portant son humeur entreprenante sur des objets d'agriculture, au lieu de rester oisive dans sa maison, elle prenoit le train de devenir bientôt une grosse fermiere. Je n'aimois pas trop à la voir ainsi s'étendre, & je m'y opposois tant que je pouvois; bien sûr qu'elle seroit toujours trompée, & que son humeur libérale & prodigue porteroit toujours la dépense au-delà du produit. Toutefois je me consolois en pensant que ce produit du moins ne seroit pas nul & lui aideroit à vivre. De toutes les entreprises qu'elle pouvoit former, celle-là me paroissoit la moins ruineuse, & sans y envisager comme elle un objet de profit, j'y envisageois une occupation continuelle qui la garantit

roit des mauvaiſes affaires & des eſcrocs. Dans cette idée je deſirois ardemment de recouvrer autant de force & de ſanté qu'il m'en falloit pour veiller à ſes affaires, pour être piqueur de ſes ouvriers ou ſon premier ouvrier, & naturellement l'exercice que cela me faiſoit faire, m'arrachant ſouvent à mes livres, & me diſtraiſant ſur mon état, devoit le rendre meilleur.

L'hiver ſuivant *Barillot* revenant d'Italie m'apporta quelques livres, entr'autres le Bontempi & la Cartella per muſica du P. *Banchieri* qui me donnerent du goût pour l'hiſtoire de la muſique & pour les recherches théoriques de ce bel art. *Barillot* reſta quelque tems avec nous, & comme j'étois majeur depuis pluſieurs mois, il fut convenu que j'irois le printems ſuivant à Geneve redemander le bien de ma mere ou du moins la part qui m'en revenoit, en attendant qu'on ſût ce que mon frere étoit devenu. Cela s'exécuta comme il avoit été réſolu. J'allai à Geneve, mon pere y vint de ſon côté. Depuis long-tems il y revenoit ſans qu'on lui cherchât querelle, quoiqu'il n'eût jamais purgé ſon décret : mais comme on

[redacted]

avoit de l'eſtime pour ſon courage & du reſpect pour ſa probité, on feignoit d'avoir oublié ſon affaire, & les Magiſtrats occupés du grand projet qui éclata peu après, ne vouloient pas effaroucher avant le tems la Bourgeoiſie, en lui rappellant mal-à-propos leur ancienne partialité.

Je craignois qu'on ne me fît des difficultés ſur mon changement de religion; l'on n'en fit aucune. Les loix de Geneve ſont à cet égard moins dures que celles de Berne, où quiconque change de religion, perd non-ſeulement ſon état mais ſon bien. Le mien ne me fut donc pas diſputé, mais ſe trouva je ne ſais comment, réduit à fort peu de choſe. Quoiqu'on fût à-peu-près ſûr que mon frere étoit mort, on n'en avoit point de preuve juridique. Je manquois de titres ſuffiſans pour réclamer ſa part, & je la laiſſai ſans regret pour aider à vivre à mon pere qui en a joui tant qu'il a vécu. Si-tôt que les formalités de juſtice furent faites, & que j'eus reçu mon argent, j'en mis quelque partie en livres, & je volai porter le reſte aux pieds de Maman. Le

cœur me battoit de joie durant la route; & le moment où je déposai cet argent dans ses mains, me fut mille fois plus doux que celui où il entra dans les miennes. Elle le reçut avec cette simplicité des belles ames qui faisant ces choses-là sans effort, les voyent sans admiration. Cet argent fut employé presque tout entier à mon usage, & cela avec une égale simplicité. L'emploi en eût exactement été le même, s'il lui fût venu d'autre part.

Cependant ma santé ne se rétablissoit point. Je dépérissois au contraire à vue d'œil. J'étois pâle comme un mort, & maigre comme un squelette. Mes battemens d'arteres étoient terribles, mes palpitations plus fréquentes, j'étois continuellement oppressé, & ma foiblesse enfin devint telle que j'avois peine à me mouvoir; je ne pouvois presser le pas sans étouffer, je ne pouvois me baisser sans avoir des vertiges, je ne pouvois soulever le plus léger fardeau; j'étois réduit à l'inaction la plus tourmentante pour un homme aussi remuant que moi. Il est certain qu'il se mêloit à tout cela beau-

coup de vapeurs. Les vapeurs ſont les maladies des gens heureux ; c'étoit la mienne : les pleurs que je verſois ſouvent ſans raiſon de pleurer, les frayeurs vives au bruit d'une feuille ou d'un oiſeau ; l'inégalité d'humeur dans le calme de la plus douce vie, tout cela marquoit cet ennui du bien-être qui fait pour ainſi dire extravaguer la ſenſibilité. Nous ſommes ſi peu faits pour être heureux ici-bas qu'il faut néceſſairement que l'ame ou le corps ſouffre quand ils ne ſouffrent pas tous les deux, & que le bon état de l'un fait preſque toujours tort à l'autre. Quand j'aurois pu jouir délicieuſement de la vie, ma machine en décadence m'en empêchoit, ſans qu'on pût dire où la cauſe du mal avoit ſon vrai ſiége. Dans la ſuite malgré le déclin des ans & des maux très-réels & très-graves , mon corps ſemble avoir repris des forces pour mieux ſentir mes malheurs, & maintenant que j'écris ceci, infirme & preſque ſexagénaire; accablé de douleurs de toute eſpece, je me ſens pour ſouffrir plus de vigueur & de vie que je n'en eus pour jouir à la fleur de mon âge & dans le ſein du plus vrai bonheur.

Pour m'achever, ayant fait entrer un peu de physiologie dans mes lectures, je m'étois mis à étudier l'anatomie, & passant en revue la multitude & le jeu des pieces qui composoient ma machine, je m'attendois à sentir détraquer tout cela vingt fois le jour : loin d'être étonné de me trouver mourant, je l'étois que je pusse encore vivre, & je ne lisois pas la description d'une maladie que je ne crusse être la mienne. Je suis sûr que si je n'avois pas été malade je le serois devenu par cette fatale étude. Trouvant dans chaque maladie des symptômes de la mienne je croyois les avoir toutes, & j'en gagnai par-dessus une plus cruelle encore dont je m'étois cru délivré ; la fantaisie de guérir ; c'en est une difficile à éviter quand on se met à lire des livres de médecine. A force de chercher, de réfléchir, de comparer, j'allai m'imaginer que la base de mon mal étoit un polype au cœur, & *Salomon* lui-même parut frappé de cette idée. Raisonnablement je devois partir de cette opinion pour me confirmer dans ma résolution précédente. Je ne fis point ainsi. Je ten-

dis tous les reſſorts de mon eſprit pour chercher comment on pouvoit guérir d'un polype au cœur, réſolu d'entreprendre cette merveilleuſe cure. Dans un voyage qu'*Anet* avoit fait à Montpellier pour aller voir le jardin des plantes & le démonſtrateur M. *Sauvages*, on lui avoit dit que M. *Fizes* avoit guéri un pareil polype. Maman s'en ſouvint & m'en parla. Il n'en fallut pas davantage pour m'inſpirer le deſir d'aller conſulter M. *Fizes*. L'eſpoir de guérir me fait retrouver du courage & des forces pour entreprendre ce voyage. L'argent venu de Geneve en fournit le moyen. Maman loin de m'en détourner m'y exhorte; & me voilà parti pour Montpellier.

Je n'eus pas beſoin d'aller ſi loin pour trouver le médecin qu'il me falloit. Le cheval me fatigant trop, j'avois pris une chaiſe à Grenoble. A Moirans cinq ou ſix autres chaiſes arriverent à la file après la mienne. Pour le coup c'étoit vraiment l'aventure des brancards. La plupart de ces chaiſes étoient le cortege d'une nouvelle mariée appellée Madame de ***. Avec elle étoit une autre femme appellée

Madame *N****, moins jeune & moins belle que Madame de ***, mais non moins aimable, & qui de Romans où s'arrêtoit celle-ci devoit poursuivre sa route jusqu'au ***, près le Pont du St. Esprit. Avec la timidité qu'on me connoît, on s'attend que la connoissance ne fut pas si-tôt faite avec ces femmes brillantes & la suite qui les entouroit : mais enfin suivant la même route, logeant dans les mêmes auberges, & sous peine de passer pour un loup-garou, forcé de me présenter à la même table, il falloit bien que cette connoissance se fit ; elle se fit donc, & même plutôt que je n'aurois voulu ; car tout ce fracas ne convenoit gueres à un malade & sur-tout à un malade de mon humeur. Mais la curiosité rend ces coquines de femmes si insinuantes, que pour parvenir à connoitre un homme, elles commencent par lui faire tourner la tête. Ainsi arriva de moi. Madame de ***. trop entourée de ses jeunes roquets, n'avoit gueres le tems de m'agacer, & d'ailleurs ce n'en étoit pas la peine, puisque nous allions nous quitter ; mais Madame *N****, moins obsédée, avoit des provisions à

[redacted]

faire pour ſa route : voilà Madame *N****. qui m'entreprend, & adieu le pauvre *Jean-Jaques*, ou plutôt adieu la fievre, les vapeurs, le polype, tout part auprès d'elle, hors certaines palpitations qui me reſterent & dont elle ne vouloit pas me guérir. Le mauvais état de ma ſanté fut le premier texte de notre connoiſſance. On voyoit que j'étois malade, on ſavoit que j'allois à Montpellier, & il faut que mon air & mes manieres n'annonçaſſent pas un débauché ; car il fut clair dans la ſuite qu'on ne m'avoit pas ſoupçonné d'aller y faire un tour de caſſerolle. Quoique l'état de maladie ne ſoit pas pour un homme une grande recommandation près des Dames, il me rendit toutefois intéreſſant pour celles-ci. Le matin elles envoyoient ſavoir de mes nouvelles, & m'inviter à prendre le chocolat avec elles ; elles s'informoient comment j'avois paſſé la nuit. Une fois, ſelon ma louable coutume de parler ſans penſer, je répondis que je ne ſavois pas. Cette réponſe leur fit croire que j'étois fou ; elles m'examinerent davantage, & cet examen ne me nuiſit pas. J'entendis une fois Madame de ***, dire

à son amie : il manque de monde, mais il eſt aimable. Ce mot me raſſura beaucoup, & fit que je le devins en effet.

En ſe familiariſant il falloit parler de ſoi, dire d'où l'on venoit, qui l'on étoit. Cela m'embarraſſoit ; car je ſentois très-bien que parmi la bonne compagnie, & avec des femmes galantes ce mot de nouveau converti m'alloit tuer. Je ne ſais par quelle bizarrerie je m'aviſai de paſſer pour Anglois. Je me donnai pour Jacobite, on me prit pour tel ; je m'appellai *Dudding*, & l'on m'appella M. *Dudding*. Un maudit Marquis de ***. qui étoit là, malade ainſi que moi, vieux au par-deſſus, & d'aſſez mauvaiſe humeur, s'aviſa de lier converſation avec M. *Dudding*. Il me parla du roi Jaques, du Prétendant, de l'ancienne Cour de St. Germain. J'étois ſur les épines. Je ne ſavois de tout cela que le peu que j'en avois lu dans le Comte Hamilton & dans les gazettes ; cependant je fis de ce peu ſi bon uſage que je me tirai d'affaire : heureux qu'on ne ſe fût pas aviſé de me queſtionner ſur la langue angloiſe dont je ne ſavois pas un ſeul mot.

Toute

Toute la compagnie ſe convenoit & voyoit à regret le moment de ſe quitter. Nous faiſions des journées de limaçon. Nous nous trouvâmes un dimanche à St. Marcellin ; Madame *N****. voulut aller à la meſſe, j'y fus avec elle ; cela faillit à gâter mes affaires. Je me comportai comme j'ai toujours fait. Sur ma contenance modeſte & recueillie, elle me crut dévot & prit de moi la plus mauvaiſe opinion du monde, comme elle me l'avoua deux jours après. Il me fallut enſuite beaucoup de galanterie pour effacer cette mauvaiſe impreſſion, ou plutôt Madame *N****. en femme d'expérience & qui ne ſe rebutoit pas aiſément, voulut bien courir les riſques de ſes avances pour voir comment je m'en tirerois. Elle m'en fit beaucoup, & de telles, que bien éloigné de préſumer de ma figure, je crus qu'elle ſe moquoit de moi. Sur cette folie il n'y eut ſorte de bêtiſes que je ne fiſſe ; c'étoit pis que le Marquis du *Legs*. Madame *N****. tint bon, me fit tant d'agaceries & me dit des choſes ſi tendres, qu'un homme beaucoup moins ſot eût eu bien de la peine à prendre tout cela ſérieuſement.

Plus elle en faisoit, plus elle me confirmoit dans mon idée, & ce qui me tourmentoit davantage étoit qu'à bon compte je me prenois d'amour tout de bon. Je me disois & je lui disois en soupirant : ah ! que tout cela n'est-il vrai ! je serois le plus heureux des hommes. Je crois que ma simplicité de novice ne fit qu'irriter sa fantaisie ; elle n'en voulut pas avoir le démenti.

Nous avions laissé à Romans Madame de ***. & sa suite. Nous continuions notre route le plus lentement & le plus agréablement du monde, Madame *N****, le Marquis de ***, & moi. Le Marquis quoique malade & grondeur, étoit un assez bon homme, mais qui n'aimoit pas trop à manger son pain à la fumée du rôti. Madame *N****. cachoit si peu le goût qu'elle avoit pour moi, qu'il s'en apperçut plutôt que moi-même, & ses sarcasmes malins auroient dû me donner au moins la confiance que je n'osois prendre aux bontés de la Dame, si par un travers d'esprit dont moi seul étois capable, je ne m'étois imaginé qu'ils s'entendoient pour me persifler. Cette sotte idée



acheva de me renverſer la tête, & me fit faire le plus plat perſonnage, dans une ſituation où, mon cœur étant réellement pris m'en pouvoit dicter un aſſez brillant. Je ne conçois pas comment Madame *N****. ne ſe rebuta pas de ma mauſſaderie, & ne me congédia pas avec le dernier mépris. Mais c'étoit une femme d'eſprit qui ſavoit diſcerner ſon monde, & qui voyoit bien qu'il y avoit plus de bêtiſe que de tiédeur dans mes procédés.

Elle parvint enfin à ſe faire entendre, & ce ne fut pas ſans peine. A Valence nous étions arrivés pour dîner, & ſelon notre louable coutume nous y paſſâmes le reſte du jour. Nous étions logés hors de la ville à St. Jaques, je me ſouviendrai toujours de cette auberge ainſi que de la chambre que Madame *N****. y occupoit. Après le dîné elle voulut ſe promener; elle ſavoit que le Marquis n'étoit pas allant: c'étoit le moyen de ſe ménager un tête-à-tête dont elle avoit bien réſolu de tirer parti; car il n'y avoit plus de tems à perdre pour en avoir à mettre à profit. Nous nous promenions autour de la ville, le long des foſſés. Là

[redacted]

tenir ni que dire, je me taisois; j'avois l'air boudeur; enfin je faisois tout ce qu'il falloit pour m'attirer le traitement que j'avois redouté. Heureusement Madame *N****. prit un parti plus humain. Elle interrompit brusquement ce silence en passant un bras autour de mon cou, & dans l'instant sa bouche parla trop clairement sur la mienne pour me laisser mon erreur. La crise ne pouvoit se faire plus à propos. Je devins aimable. Il en étoit tems. Elle m'avoit donné cette confiance dont le défaut m'a presque toujours empêché d'être moi. Je le fus alors. Jamais mes yeux, mes sens, mon cœur & ma bouche n'ont si bien parlé; jamais je n'ai si pleinement réparé mes torts, & si cette petite conquête avoit coûté des soins à Madame *N****, j'eus lieu de croire qu'elle n'y avoit pas regret.

Quand je vivrois cent ans, je ne me rappellerois jamais sans plaisir le souvenir de cette charmante femme. Je dis charmante, quoiqu'elle ne fût ni belle ni jeune; mais n'étant non plus ni laide ni vieille, elle n'avoit rien dans sa figure qui empêchât son esprit & ses graces de faire tout

leur effet. Tout au contraire des autres ſemmes, ce qu'elle avoit de moins frais étoit le viſage, & je crois que le rouge le lui avoit gâté. Elle avoit ſes raiſons pour être facile : c'étoit le moyen de valoir tout ſon prix. On pouvoit la voir ſans l'aimer, mais non pas la poſſéder ſans l'adorer, & cela prouve, ce me ſemble, qu'elle n'étoit pas toujours auſſi prodigue de ſes bontés qu'elle le fut avec moi. Elle s'étoit priſe d'un goût trop prompt & trop vif pour être excuſable, mais où le cœur entroit du moins autant que les ſens ; & durant le tems court & délicieux que je paſſai auprès d'elle, j'eus lieu de croire aux ménagemens forcés qu'elle m'impoſoit, que quoique ſenſuelle & voluptueuſe elle aimoit encore mieux ma ſanté que ſes plaiſirs.

Notre intelligence n'échappa pas au Marquis. Il n'en tiroit pas moins ſur moi : au contraire, il me traitoit plus que jamais en pauvre amoureux tranſi, martyr des rigueurs de ſa Dame. Il ne lui échappa jamais un mot, un ſourire, un regard qui pût me faire ſoupçonner qu'il nous eût devinés, & je l'aurois cru notre dupe, ſi

Madame *N****. qui voyoit mieux que moi ne m'eût dit qu'il ne l'étoit pas, mais qu'il étoit galant homme; & en effet on ne sauroit avoir des attentions plus honnêtes, ni se comporter plus poliment qu'il fit toujours, même envers moi, sauf ses plaisanteries, sur-tout depuis mon succès : il m'en attribuoit l'honneur peut-être, & me supposoit moins sot que je ne l'avois paru; il se trompoit, comme on a vu, mais n'importe; je profitois de son erreur, & il est vrai qu'alors les rieurs étant pour moi je prêtois le flanc de bon cœur & d'assez bonne grace à ses épigrammes, & j'y ripostois quelquefois même assez heureusement, tout fier de me faire honneur auprès de Madame *N****. de l'esprit qu'elle m'avoit donné. Je n'étois plus le même homme.

Nous étions dans un pays & dans une saison de bonne chere. Nous la faisions par-tout excellente, grace aux bons soins du Marquis. Je me serois pourtant passé qu'il les étendît jusqu'à nos chambres; mais il envoyoit devant son laquais pour les retenir, & le coquin, soit de son chef, soit par l'ordre de son maître, le logeoit

toujours à côté de Madame *N****. & me fourroit à l'autre bout de la maison; mais cela ne m'embarrassoit gueres, & nos rendez-vous n'en étoient que plus piquans. Cette vie délicieuse dura quatre ou cinq jours pendant lesquels je m'enivrai des plus douces voluptés. Je les goûtai pures, vives, sans aucun mélange de peines, ce sont les premieres & les seules que j'aye ainsi goûtées, & je puis dire que je dois à Madame *N****. de ne pas mourir sans avoir connu le plaisir.

Si ce que je sentois pour elle n'étoit pas précisément de l'amour, c'étoit du moins un retour si tendre pour celui qu'elle me témoignoit; c'étoit une sensualité si brûlante dans le plaisir & une intimité si douce dans les entretiens, qu'elle avoit tout le charme de la passion sans en avoir le délire qui tourne la tête & fait qu'on ne sait pas jouir. Je n'ai senti l'amour vrai qu'une seule fois en ma vie, & ce ne fut pas auprès d'elle. Je ne l'aimois pas non plus comme j'avois aimé & comme j'aimois Madame de *Warens*; mais c'étoit pour cela même que je la possédois cent fois mieux. Près de Maman, mon plaisir étoit toujours troublé par un sentiment de tristesse, par

[redacted]

un secret serrement de cœur que je ne surmontois pas sans peine; au lieu de me féliciter de la posséder, je me reprochois de l'avilir. Près de Madame *N****. au contraire, fier d'être homme & d'être heureux, je me livrois à mes sens avec joie, avec confiance; je partageois l'impression que je faisois sur les siens; j'étois assez à moi pour contempler avec autant de vanité que de volupté mon triomphe, & pour tirer de-là de quoi le redoubler.

Je ne me souviens pas de l'endroit où nous quitta le Marquis qui étoit du pays; mais nous nous trouvâmes seuls avant d'arriver à Montelimar, & dès-lors Madame *N****. établit sa femme-de-chambre dans ma chaise, & je passai dans la sienne avec elle. Je puis assurer que la route ne nous ennuyoit pas de cette maniere, & j'aurois eu bien de la peine à dire comment le pays que nous parcourions étoit fait. A Montelimar elle eut des affaires qui l'y retinrent trois jours, durant lesquels elle ne me quitta pourtant qu'un quart-d'heure pour une visite qui lui attira des importunités désolantes & des invitations qu'elle n'eut garde d'accepter. Elle prétexta

[redacted]

me parla beaucoup & férieufement du foin de ma fanté ; m'exhorta de confulter d'habiles gens, d'être très-attentif à tout ce qu'ils me prefcriroient, & fe chargea, quelque févere que pût être leur ordonnance, de me la faire exécuter tandis que je ferois auprès d'elle. Je crois qu'elle parloit fincérement, car elle m'aimoit : elle m'en donna mille preuves plus fures que des faveurs. Elle jugea par mon équipage, que je ne nageois pas dans l'opulence ; quoiqu'elle ne fût pas riche elle-même, elle voulut à notre féparation me forcer de partager fa bourfe qu'elle apportoit de Grenoble affez bien garnie, & j'eus beaucoup de peine à m'en défendre. Enfin je la quittai le cœur tout plein d'elle, & lui laiffant, ce me femble, un véritable attachement pour moi.

J'achevois ma route en la recommençant dans mes fouvenirs, & pour le coup très-content d'être dans une bonne chaife pour y rêver plus à mon aife aux plaifirs que j'avois goûtés, & à ceux qui m'étoient promis. Je ne penfois qu'au ***. & à la charmante vie qui m'y attendoit. Je ne voyois que Madame *N****. & fes

entours. Tout le reste de l'univers n'étoit rien pour moi, Maman même étoit oubliée. Je m'occupois à combiner dans ma tête tous les détails dans lesquels Madame *N****. étoit entrée pour me faire d'avance une idée de sa demeure, de son voisinage, de ses sociétés, de toute sa maniere de vivre. Elle avoit une fille dont elle m'avoit parlé très-souvent en mere idolâtre. Cette fille avoit quinze ans passés; elle étoit vive, charmante, & d'un caractere aimable. On m'avoit promis que j'en serois caressé, je n'avois pas oublié cette promesse, & j'étois fort curieux d'imaginer comment Mademoiselle *N****. traiteroit le bon ami de sa Maman. Tels furent les sujets de mes rêveries depuis le Pont St. Esprit jusqu'à Remoulin. On m'avoit dit d'aller voir le Pont-du-Gard; je n'y manquai pas. Après un déjeûné d'excellentes figues, je pris un guide & j'allai voir le Pont-du-Gard. C'étoit le premier ouvrage des Romains que j'eusse vu. Je m'attendois à voir un monument digne des mains qui l'avoient construit. Pour le coup l'objet passa mon attente, & ce fut la seule fois en m



Il n'appartenoit qu'aux Romains de produire cet effet. L'aſpect de ce ſimple & noble ouvrage me frappa d'autant plus qu'il eſt au milieu d'un déſert où le ſilence & la ſolitude rendent l'objet plus frappant & l'admiration plus vive ; car ce prétendu pont n'étoit qu'un aqueduc. On ſe demande quelle force a tranſporté ces pierres énormes ſi loin de toute carriere, & a réuni les bras de tant de milliers d'hommes dans un lieu où il n'en habite aucun? Je parcourus les trois étages de ce ſuperbe édifice que le reſpect m'empêchoit preſque d'oſer fouler ſous mes pieds. Le retentiſſement de mes pas ſous ces immenſes voûtes me faiſoit croire entendre la forte voix de ceux qui les avoient bâties. Je me perdois comme un inſecte dans cette immenſité. Je ſentois tout en me faiſant petit, je ne ſais quoi qui m'élevoit l'ame, & je me diſois en ſoupirant : que ne ſuis-je né Romain! Je reſtai là pluſieurs heures dans une contemplation raviſſante. Je m'en revins diſ-
rêveur, & cette rêverie ne fut
à l Elle avoit
ontre les

filles de Montpellier, mais non pas contre le Pont-du-Gard. On ne s'avise jamais de tout.

A Nîmes j'allai voir les Arênes ; c'est un ouvrage beaucoup plus magnifique que le Pont-du-Gard, & qui me fit beaucoup moins d'impression, soit que mon admiration se fût épuisée sur le premier objet, soit que la situation de l'autre au milieu d'une ville fût moins propre à l'exciter. Ce vaste & superbe Cirque est entouré de vilaines petites maisons, & d'autres maisons plus petites & plus vilaines encore en remplissent l'arêne, de sorte que le tout ne produit qu'un effet disparate & confus, où le regret & l'indignation étouffent le plaisir & la surprise. J'ai vu depuis le Cirque de Vérone infiniment plus petit & moins beau que celui de Nîmes, mais entretenu & conservé avec toute la décence & la propreté possibles, & qui par cela même me fit une impression plus forte & plus agréable. Les François n'ont soin de rien & ne respectent aucun monument. Ils sont tout feu pour entreprendre & ne savent rien finir ni rien entretenir.

[redacted]

J'étois changé à tel point & ma senſualité miſe en exercice s'étoit ſi bien éveillée que je m'arrêtai un jour au Pont-de-Lunel pour y faire bonne chere, avec de la compagnie qui s'y trouva. Ce cabaret le plus eſtimé de l'Europe, méritoit alors de l'être. Ceux qui le tenoient avoient ſu tirer parti de ſon heureuſe ſituation pour le tenir abondamment approviſionné & avec choix. C'étoit réellement une choſe curieuſe de trouver dans une maiſon ſeule & iſolée au milieu de la campagne, une table fournie en poiſſon de mer & d'eau douce, en gibier excellent, en vins fins, ſervie avec ces attentions & ces ſoins qu'on ne trouve que chez les grands & les riches, & tout cela pour vos trente-cinq ſous. Mais le Pont-de-Lunel ne reſta pas long-tems ſur ce pied, & à force d'uſer ſa réputation, il la perdit enfin tout-à-fait.

J'avois oublié durant ma route que j'étois malade; je m'en ſouvins en arrivant à Montpellier. Mes vapeurs étoient bien guéries, mais tous mes autres maux me reſtoient, & quoique l'habitude m'y rendît moins ſenſible, c'en étoit aſſez

pour se croire mort à qui s'en trouveroit attaqué tout d'un coup. En effet ils étoient moins douloureux qu'effrayans, & faisoient plus souffrir l'esprit que le corps dont ils sembloient annoncer la destruction. Cela faisoit que distrait par des passions vives je ne songeois plus à mon état; mais comme il n'étoit pas imaginaire, je le sentois si-tôt que j'étois de sang-froid. Je songeai donc sérieusement aux conseils de Madame *N****. & au but de mon voyage. J'allai consulter les praticiens les plus illustres, sur-tout M. *Fizes*, & pour surabondance de précaution je me mis en pension chez un médecin. C'étoit un Irlandois appellé *Fitz-Moris*, qui tenoit une table assez nombreuse d'étudians en médecine, & il y avoit cela de commode pour un malade à s'y mettre, que M. *Fitz-Moris* se contentoit d'une pension honnête pour la nourriture & ne prenoit rien de ses pensionnaires pour ses soins, comme médecin. Il se chargea de l'exécution des ordonnances de M. *Fizes*, & de veiller sur ma santé. Il s'acquitta fort bien de cet emploi quant au régime; on ne gagnoit pas d'indigestions

à

à cette pension-là, & quoique je ne sois pas fort sensible aux privations de cette espece, les objets de comparaison étoient si proches que je ne pouvois m'empêcher de trouver quelquefois en moi-même, que *M****. étoit un meilleur pourvoyeur que M. *Fitz-Moris*. Cependant comme on ne mouroit pas de faim, non plus, & que toute cette jeunesse étoit fort gaie; cette maniere de vivre me fit du bien réellement, & m'empêcha de retomber dans mes langueurs. Je passois la matinée à prendre des drogues, sur-tout, je ne sais quelles eaux, je crois les eaux de Vals, & à écrire à Madame *N****. car la correspondance alloit son train, & *Rousseau* se chargeoit de retirer les lettres de son ami *Dudding*. A midi j'allois faire un tour à la Canourgue avec quelqu'un de nos jeunes commençaux, qui tous étoient de très-bons enfans; on se rassembloit, on alloit dîner. Après dîné, une importante affaire occupoit la plupart d'entre nous jusqu'au soir : c'étoit d'aller hors de la ville jouer le goûté en deux ou trois parties de mail. Je ne jouois pas; je n'en avois ni la force ni l'adresse, mais je pa-

riois, & ſuivant avec l'intérêt du pari; nos joueurs & leurs boules à travers des chemins raboteux & pleins de pierres, je faiſois un exercice agréable & ſalutaire qui me convenoit tout-à-fait. On goûtoit dans un cabaret hors la ville. Je n'ai pas beſoin de dire que ces goûtés étoient gais, mais j'ajouterai qu'ils étoient aſſez décens, quoique les filles du cabaret fuſſent jolies. M. *Fitz-Moris* grand joueur de mail, étoit notre préſident, & je puis dire malgré la mauvaiſe réputation des étudians, que je trouvai plus de mœurs & d'honnêteté parmi toute cette jeuneſſe, qu'il ne ſeroit aiſé d'en trouver dans le même nombre d'hommes faits. Ils étoient plus bruyans que crapuleux, plus gais que libertins, & je me monte ſi aiſément à un train de vie quand il eſt volontaire, que je n'aurois pas mieux demandé que de voir durer celui-là toujours. Il y avoit parmi ces étudians pluſieurs Irlandois avec leſquels je tâchois d'apprendre quelques mots d'Anglois par précaution pour le * * *. car le tems approchoit de m'y rendre. Madame *N* * * *. m'en preſſoit chaque ordinaire, & je me préparois à lui obéir.

Il étoit clair que mes médecins, qui n'avoient rien compris à mon mal, me regardoient comme un malade imaginaire & me traitoient fur ce pied, avec leur fquine, leurs eaux & leur petit-lait. Tout au contraire des théologiens, les médecins & les philofophes n'admettent pour vrai que ce qu'ils peuvent expliquer, & font de leur intelligence la mefure des poffibles. Ces Meffieurs ne connoiffoient rien à mon mal; donc je n'étois pas malade: car comment fuppofer que des Docteurs ne fuffent pas tout? Je vis qu'ils ne cherchoient qu'à m'amufer & me faire manger mon argent, & jugeant que leur fubftitut du ***. feroit cela tout auffi bien qu'eux, mais plus agréablement, je réfolus de lui donner la préférence, & je quittai Montpellier dans cette fage intention.

Je partis vers la fin de Novembre après fix femaines ou deux mois de féjour dans cette ville, où je laiffai une douzaine de louis fans aucun profit pour ma fanté ni pour mon inftruction, fi ce n'eft un cours d'anatomie commencé fous M. *Fitz-Moris*, & que je fus obligé d'abandonner par

l'horrible puanteur des cadavres qu'on disséquoit, & qu'il me fut impossible de supporter.

Mal à mon aise au-dedans de moi sur la résolution que j'avois prise, j'y réfléchissois en m'avançant toujours vers le Pont St. Esprit, qui étoit également la route du ***. & de Chambery. Les souvenirs de Maman & ses lettres, quoique moins fréquentes que celles de Madame N***. réveilloient dans mon cœur des remords que j'avois étouffés durant ma premiere route. Ils devinrent si vifs au retour que, balançant l'amour du plaisir, ils me mirent en état d'écouter la raison seule. D'abord dans le rôle d'aventurier que j'allois recommencer je pouvois être moins heureux que la premiere fois; il ne falloit dans tout le ***. qu'une seule personne qui eût été en Angleterre, qui connût les Anglois, ou qui sût leur langue, pour me démasquer. La famille de Madame N***. pouvoit se prendre de mauvaise humeur contre moi, & me traiter peu honnêtement. Sa fille à laquelle malgré moi je pensois plus qu'il n'eût fallu, m'inquiétoit encore. Je tremblois



d'en devenir amoureux, & cette peur faisoit déjà la moitié de l'ouvrage. Allois-je donc pour prix des bontés de la mere, chercher à corrompre sa fille, à lier le plus détestable commerce, à mettre la dissention, le déshonneur, le scandale & l'enfer dans sa maison? Cette idée me fit horreur, je pris bien la ferme résolution de me combattre & de me vaincre si ce malheureux penchant venoit à se déclarer. Mais pourquoi m'exposer à ce combat? Quel misérable état de vivre avec la mere dont je serois rassasié, & de brûler pour la fille sans oser lui montrer mon cœur? Quelle nécessité d'aller chercher cet état, & m'exposer aux malheurs, aux affronts, aux remords, pour des plaisirs dont j'avois d'avance épuisé le plus grand charme: car il est certain que ma fantaisie avoit perdu sa premiere vivacité. Le goût du plaisir y étoit encore, mais la passion n'y étoit plus. A cela se mêloient des réflexions relatives à ma situation, à mes devoirs, à cette Maman si bonne, si généreuse, qui déjà chargée de dettes, l'étoit encore de mes folles dépenses, qui s'épuisoit pour moi, & que je trompois

ſi indignement. Ce reproche devint ſi vif qu'il l'emporta à la fin. En approchant du St. Eſprit, je pris la réſolution de brûler l'étape du ***. & de paſſer tout droit. Je l'exécutai courageuſement, avec quelques ſoupirs, je l'avoue; mais auſſi avec cette ſatisfaction intérieure que je goûtois pour la premiere fois de ma vie de me dire, je mérite ma propre eſtime: je ſais préférer mon devoir à mon plaiſir. Voilà la premiere obligation véritable que j'aye à l'étude. C'étoit elle qui m'avoit appris à réfléchir, à comparer. Après les principes ſi purs que j'avois adoptés il y avoit peu de tems; après les regles de ſageſſe & de vertu que je m'étois faites & que je m'étois ſenti ſi fier de ſuivre; la honte d'être ſi peu conſéquent à moi-même, de démentir ſi-tôt & ſi haut mes propres maximes, l'emporta ſur la volupté: l'orgueil eut peut-être autant de part à ma réſolution que la vertu; mais ſi cet orgueil n'eſt pas la vertu même, il a des effets ſi ſemblables qu'il eſt pardonnable de s'y tromper.

L'un des avantages des bonnes actions eſt d'élever l'ame & de la diſpoſer à en

[redacted]

faire de meilleures : car telle eſt la foibleſſe humaine qu'on doit mettre au nombre des bonnes actions, l'abſtinence du mal qu'on eſt tenté de commettre. Si-tôt que j'eus pris ma réſolution je devins un autre homme, ou plutôt je redevins celui que j'étois auparavant, & que ce moment d'ivreſſe avoit fait diſparoître. Plein de bons ſentimens & de bonnes réſolutions, je continuai ma route dans la bonne intention d'expier ma faute ; ne penſant qu'à régler déſormais ma conduite ſur les loix de la vertu, à me conſacrer ſans réſerve au ſervice de la meilleure des meres, à lui vouer autant de fidélité que j'avois d'attachement pour elle, & à n'écouter plus d'autre amour que celui de mes devoirs. Hélas ! La ſincérité de mon retour au bien ſembloit me promettre une autre deſtinée ; mais la mienne étoit écrite & déjà commencée, & quand mon cœur plein d'amour pour les choſes bonnes & honnêtes, ne voyoit plus qu'innocence & bonheur dans la vie, je touchois au moment funeſte qui devoit traîner à ſa ſuite la longue chaîne de mes malheurs.

L'empreſſement d'arriver me fit faire

plus de diligence que je n'avois compté, je lui avois annoncé de Valence le jour & l'heure de mon arrivée. Ayant gagné une demi-journée sur mon calcul, je restai autant de tems à Chaparillan, afin d'arriver juste au moment que j'avois marqué. Je voulois goûter dans tout son charme le plaisir de la revoir. J'aimois mieux le différer un peu pour y joindre celui d'être attendu. Cette précaution m'avoit toujours réussi. J'avois vu toujours marquer mon arrivée par une espece de petite fête : je n'en attendois pas moins cette fois, & ces empressemens qui m'étoient si sensibles, valoient bien la peine d'être ménagés.

J'arrivai donc exactement à l'heure. De tout loin je regardois si je ne la verrois point sur le chemin; le cœur me battoit de plus en plus à mesure que j'approchois. J'arrive essoufflé ; car j'avois quitté ma voiture en ville : je ne vois personne dans la cour, sur la porte, à la fenêtre ; je commence à me troubler ; je redoute quelque accident. J'entre ; tout est tranquille ; des ouvriers goûtoient dans la cuisine ; du reste aucun apprêt. La servante parut surprise de me voir ; elle igno-

[redacted]

roit que je duſſe arriver. Je monte, je la vois enfin, cette chere Maman ſi tendrement, ſi vivement, ſi purement aimée; j'accours, je m'élance à ſes pieds. Ah! te voilà, petit! me dit-elle en m'embraſſant : as-tu fait bon voyage? Comment te portes-tu? Cet accueil m'interdit un peu. Je lui demandai ſi elle n'avoit pas reçu ma lettre? Elle me dit qu'oui. J'aurois cru que non, lui dis-je; & l'éclairciſſement finit là. Un jeune homme étoit avec elle. Je le connoiſſois pour l'avoir vu déjà dans la maiſon avant mon départ: mais cette fois il y paroiſſoit établi, il l'étoit. Bref, je trouvai ma place priſe.

Ce jeune homme étoit du Pays-de-Vaud, ſon pere appellé *Vintzenried*, étoit concierge, ou ſoi-diſant capitaine du château de Chillon. Le fils de Monſieur le capitaine étoit garçon perruquier, & couroit le monde en cette qualité quand il vint ſe préſenter à Madame de *Warens*, qui le reçut bien, comme elle faiſoit tous les paſſans, & ſur-tout ceux de ſon pays. C'étoit un grand fade blondin, aſſez bien fait, le viſage plat, l'eſprit de même, par-

lant comme le beau *Liandre*; mêlant tous les tons, tous les goûts de son état avec la longue histoire de ses bonnes fortunes ; ne nommant que la moitié des Marquises avec lesquelles il avoit couché, & prétendant n'avoir point coiffé de jolies femmes, dont il n'eût aussi coiffé les maris. Vain, sot, ignorant, insolent ; au demeurant le meilleur fils du monde. Tel fut le substitut qui me fut donné durant mon absence, & l'associé qui me fut offert après mon retour.

O ! si les ames dégagées de leurs terrestres entraves, voyent encore du sein de l'éternelle lumiere ce qui se passe chez les mortels, pardonnez, ombre chere & respectable, si je ne fais pas plus de grace à vos fautes qu'aux miennes, si je dévoile également les unes & les autres aux yeux des lecteurs ! Je dois, je veux être vrai pour vous comme pour moi-même ; vous y perdrez toujours beaucoup moins que moi. Eh ! Combien votre aimable & doux caractere, votre inépuisable bonté de cœur, votre franchise & toutes vos excellentes vertus ne rachetent-elles pas de foiblesses, si l'on peut appeller ainsi les torts

[redacted]

de votre ſeule raiſon ? Vous eûtes des erreurs & non pas des vices ; votre conduite fut répréhenſible, mais votre cœur fut toujours pur.

Le nouveau venu s'étoit montré zélé, diligent, exact pour toutes ſes petites commiſſions qui étoient toujours en grand nombre ; il s'étoit fait le piqueur de ſes ouvriers. Auſſi bruyant que je l'étois peu, il ſe faiſoit voir & ſur-tout entendre à la fois à la charrue, aux foins, au bois, à l'écurie, à la baſſe-cour. Il n'y avoit que le jardin qu'il négligeoit, parce que c'étoit un travail trop paiſible & qui ne faiſoit point de bruit. Son grand plaiſir étoit de charger & charrier, de ſcier ou fendre du bois, on le voyoit toujours la hache ou la pioche à la main ; on l'entendoit courir, coigner, crier à pleine tête. Je ne ſais de combien d'hommes il faiſoit le travail, mais il faiſoit toujours le bruit de dix ou douze. Tout ce tintamarre en impoſa à ma pauvre Maman ; elle crut ce jeune homme un tréſor pour ſes affaires. Voulant ſe l'attacher, elle employa pour cela tous les moyens qu'elle y crut propres, & n'oublia pas celui ſur lequel elle comptoit le plus.

ni finir qu'avec elle. Elle me fit entendre en un mot, que tous mes droits demeuroient les mêmes, & qu'en les partageant avec un autre, je n'en étois pas privé pour cela.

Jamais la pureté, la vérité, la force de mes sentimens pour elle; jamais la sincérité, l'honnêteté de mon ame ne se firent mieux sentir à moi que dans ce moment. Je me précipitai à ses pieds, j'embrassai ses genoux en versant des torrens de larmes. Non, Maman, lui dis-je avec transport; je vous aime trop pour vous avilir; votre possession m'est trop chere pour la partager : les regrets qui l'accompagnerent quand je l'acquis se sont accrus avec mon amour; non, je ne la puis conserver au même prix. Vous aurez toujours mes adorations; soyez-en toujours digne : il m'est plus nécessaire encore de vous honorer que de vous posséder. C'est à vous, ô Maman, que je vous céde; c'est à l'union de nos cœurs que je sacrifie tous mes plaisirs. Puissai-je périr mille fois, avant d'en goûter qui dégradent ce que j'aime.!

Je tins cette résolution avec une constance digne, j'ose le dire, du sentiment

qui me l'avoit fait former. Dès ce moment je ne vis plus cette Maman ſi chérie que des yeux d'un véritable fils ; & il eſt à noter que, bien que ma réſolution n'eût point ſon approbation ſecrete, comme je m'en ſuis trop apperçu, elle n'employa jamais pour m'y faire renoncer, ni propos inſinuans, ni careſſes, ni aucune de ces adroites agaceries dont les femmes ſavent uſer ſans ſe commettre, & qui manquent rarement de leur réuſſir. Réduit à me chercher un ſort indépendant d'elle, & n'en pouvant même imaginer, je paſſai bientôt à l'autre extrémité & le cherchai tout en elle. Je l'y cherchai ſi parfaitement, que je parvins preſque à m'oublier moi-même. L'ardent deſir de la voir heureuſe à quelque prix que ce fût, abſorboit toutes mes affections : elle avoit beau ſéparer ſon bonheur du mien, je le voyois mien, en dépit d'elle.

Ainſi commencerent à germer avec mes malheurs les vertus dont la ſemence étoit au fond de mon ame, que l'étude avoit cultivées & qui n'attendoient pour éclore que le ferment de l'adverſité. Le premier fruit de cette diſpoſition ſi déſintéreſſée fut

d'écarter de mon cœur tout sentiment de haine & d'envie contre celui qui m'avoit supplanté. Je voulus, au contraire, & je voulus sincérement m'attacher à ce jeune homme, le former, travailler à son éducation, lui faire sentir son bonheur, l'en rendre digne, s'il étoit possible, & faire, en un mot, pour lui tout ce qu'*Anet* avoit fait pour moi dans une occasion pareille. Mais la parité manquoit entre les personnes. Avec plus de douceur & de lumieres, je n'avois pas le sang-froid & la fermeté d'*Anet*, ni cette force de caractere qui en imposoit, & dont j'aurois eu besoin pour réussir. Je trouvai encore moins dans le jeune homme les qualités qu'*Anet* avoit trouvées en moi; la docilité, l'attachement, la reconnoissance; surtout le sentiment du besoin que j'avois de ses soins & l'ardent desir de les rendre utiles. Tout cela manquoit ici. Celui que je voulois former ne voyoit en moi qu'un pédant importun qui n'avoit que du babil. Au contraire, il s'admiroit lui-même comme un homme important dans la maison; & mesurant les services qu'il y croyoit rendre sur le bruit qu'il y faisoit, il regar-
doit

doit ſes haches & ſes pioches comme infiniment plus utiles que tous mes bouquins. A quelque égard il n'avoit pas tort; mais il partoit de-là pour ſe donner des airs à faire mourir de rire. Il tranchoit avec les payſans du gentilhomme campagnard, bientôt il en fit autant avec moi, & enfin avec Maman elle-même. Son nom de *Vintzenried* ne lui paroiſſant pas aſſez noble, il le quitta pour celui de Monſieur de *Courtilles*, & c'eſt ſous ce dernier nom qu'il a été connu depuis à Chambéry, & en Maurienne où il s'eſt marié.

Enfin, tant fit l'illuſtre perſonnage qu'il fut tout dans la maiſon & moi rien. Comme lorſque j'avois le malheur de lui déplaire, c'étoit Maman & non pas moi qu'il grondoit, la crainte de l'expoſer à ſes brutalités me rendoit docile à tout ce qu'il deſiroit; & chaque fois qu'il fendoit du bois, emploi qu'il rempliſſoit avec une fierté ſans égale, il falloit que je fuſſe là ſpectateur oiſif & tranquille admirateur de ſa proueſſe. Ce garçon n'étoit pourtant pas abſolument d'un mauvais naturel; il aimoit Maman parce qu'il étoit impoſſible de ne la pas aimer : il n'avoit même pas pour



ſulte pour elles-mêmes, que par l'indifférence qu'elles y voyent pour leur poſſeſſion. Prenez la femme la plus ſenſée, la plus philoſophe, la moins attachée à ſes ſens, le crime le plus irrémiſſible que l'homme, dont au reſte elle ſe ſoucie le moins, puiſſe commettre envers elle, eſt d'en pouvoir jouir & de n'en rien faire. Il faut bien que ceci ſoit ſans exception, puiſqu'une ſympathie ſi naturelle & ſi forte fut altérée en elle par une abſtinence qui n'avoit que des motifs de vertu, d'attachement & d'eſtime. Dès-lors je ceſſai de trouver en elle cette intimité des cœurs qui fit toujours la plus douce jouiſſance du mien. Elle ne s'épanchoit plus avec moi que quand elle avoit à ſe plaindre du nouveau venu; quand ils étoient bien enſemble, j'entrois peu dans ſes confidences. Enfin elle prenoit peu-à-peu une maniere d'être dont je ne faiſois plus partie. Ma préſence lui faiſoit plaiſir encore, mais elle ne lui faiſoit plus beſoin, & j'aurois paſſé des jours entiers ſans la voir, qu'elle ne s'en feroit pas apperçue.

Inſenſiblement je me ſentis iſolé & ſeul dans cette même maiſon dont auparavant

j'étois l'ame & où je vivois pour ainsi dire à double. Je m'accoutumai peu-à-peu à me séparer de tout ce qui s'y faisoit, de ceux mêmes qui l'habitoient; & pour m'épargner de continuels déchiremens, je m'enfermai avec mes livres, ou bien j'allois soupirer & pleurer à mon aise au milieu des bois. Cette vie me devint bientôt tout-à-fait insupportable. Je sentis que la présence personnelle & l'éloignement de cœur d'une femme qui m'étoit si chere irritoient ma douleur, & qu'en cessant de la voir je m'en sentirois moins cruellement séparé. Je formai le projet de quitter sa maison; je le lui dis, & loin de s'y opposer elle le favorisa. Elle avoit à Grenoble une amie appellée Madame *Deybens* dont le mari étoit ami de M. de *Mably* Grand-Prévôt à Lyon. M. *Deybens* me proposa l'éducation des enfans de M. de *Mably*: j'acceptai, & je partis pour Lyon sans laisser ni presque sentir le moindre regret d'une séparation dont auparavant la seule idée nous eût donné les angoisses de la mort.

J'avois à-peu-près les connoissances nécessaires pour un Précepteur & j'en croyois

[redacted]

avoir le talent. Durant un an que je passai chez M. de *Mably*, j'eus le tems de me désabuser. La douceur de mon naturel m'eût rendu propre à ce métier, si l'emportement n'y eût mêlé ses orages. Tant que tout alloit bien & que je voyois réussir mes soins & mes peines qu'alors je n'épargnois point, j'étois un ange. J'étois un diable quand les choses alloient de travers. Quand mes éleves ne m'entendoient pas j'extravaguois, & quand ils marquoient de la méchanceté je les aurois tués : ce n'étoit pas le moyen de les rendre savans & sages. J'en avois deux ; ils étoient d'humeurs très-différentes. L'un de huit à neuf ans appellé *Ste. Marie*, étoit d'une jolie figure, l'esprit assez ouvert, assez vif, étourdi, badin, malin, mais d'une malignité gaie. Le cadet appellé *Condillac* paroissoit presque stupide, musard, têtu comme une mule, & ne pouvant rien apprendre. On peut juger qu'entre ces deux sujets je n'avois pas besogne faite. Avec de la patience & du sang-froid peut-être aurois-je pu réussir ; mais faute de l'une & de l'autre, je ne fis rien qui vaille, & mes éleves tournoient très-mal.

Je ne manquois pas d'assiduité, mais je manquois d'égalité, sur-tout de prudence. Je ne savois employer auprès d'eux que trois instrumens toujours inutiles & souvent pernicieux auprès des enfans; le sentiment, le raisonnement, la colere. Tantôt je m'attendrissois avec *Ste. Marie* jusqu'à pleurer; je voulois l'attendrir lui-même comme si l'enfant étoit susceptible d'une véritable émotion de cœur : tantôt je m'épuisois à lui parler raison comme s'il avoit pu m'entendre; & comme il me faisoit quelquefois des argumens très-subtils, je le prenois tout de bon pour raisonnable, parce qu'il étoit raisonneur. Le petit *Condillac* étoit encore plus embarrassant, parce que n'entendant rien, ne répondant rien, ne s'émouvant de rien, & d'une opiniâtreté à toute épreuve, il ne triomphoit jamais mieux de moi que quand il m'avoit mis en fureur; alors c'étoit lui qui étoit le sage & c'étoit moi qui étoit l'enfant. Je voyois toutes mes fautes, je les sentois; j'étudiois l'esprit de mes éleves, je les pénétrois très-bien, & je ne crois pas que jamais une seule fois j'aye été la dupe de leurs ruses : mais que me ser-

voit de voir le mal, ſans ſavoir appliquer le remede ? En pénétrant tout je n'empêchois rien, je ne réuſſiſſois à rien, & tout ce que je faiſois étoit préciſément ce qu'il ne falloit pas faire.

Je ne réuſſiſſois gueres mieux pour moi que pour mes éleves. J'avois été recommandé par Madame *Deybens* à Madame de *Mably*. Elle l'avoit priée de former mes manieres & de me donner le ton du monde; elle y prit quelques ſoins & voulut que j'appriſſe à faire les honneurs de ſa maiſon; mais je m'y pris ſi gauchement, j'étois ſi honteux, ſi ſot qu'elle ſe rebuta & me planta là. Cela ne m'empêcha pas de devenir ſelon ma coutume amoureux d'elle. J'en fis aſſez pour qu'elle s'en apperçût, mais je n'oſai jamais me déclarer; elle ne ſe trouva pas d'humeur à faire les avances, & j'en fus pour mes lorgneries & mes ſoupirs, dont même je m'ennuyai bientôt voyant qu'ils n'aboutiſſoient à rien.

J'avois tout-à-fait perdu chez Maman le goût des petites friponneries, parce que tout étant à moi, je n'avois rien à voler. D'ailleurs, les principes élevés que je m'étois faits devoient me rendre déſormais

bien ſupérieur à de telles baſſeſſes, & il eſt certain que depuis lors je l'ai d'ordinaire été. Mais c'eſt moins pour avoir appris à vaincre mes penchans que pour en avoir coupé la racine. Je n'aurois grand'peur de voler comme dans mon enfance, ſi j'étois ſujet aux mêmes deſirs. J'eus la preuve de cela chez M. de *Mably*. Environné de petites choſes volables que je ne regardois même pas, je m'aviſai de convoiter un certain petit vin blanc d'Arbois très-joli, dont quelques verres que par-ci par-là je buvois à table m'avoient fort affriandé. Il étoit un peu louche; je croyois ſavoir bien coller le vin, je m'en vantai; on me confia celui-là; je le collai & le gâtai, mais aux yeux ſeulement. Il reſta toujours agréable à boire, & l'occaſion fit que je m'en accommodai de tems en tems de quelques bouteilles pour boire à mon aiſe en mon petit particulier. Malheureuſement je n'ai jamais pu boire ſans manger. Comment faire pour avoir du pain? Il m'étoit impoſſible d'en mettre en réſerve. En faire acheter par les laquais, c'étoit me déceler & preſque inſulter le maître de la maiſon. En acheter moi-même, je n'oſai jamais. Un

[redacted]

beau Monſieur l'épée au côté, aller chez un boulanger acheter un morceau de pain, cela ſe pouvoit-il ? Enfin je me rappellai le pis-aller d'une grande Princeſſe à qui l'on diſoit que les payſans n'avoient pas de pain, & qui répondit : qu'ils mangent de la brioche. Encore, que de façons pour en venir là ! Sorti ſeul à ce deſſein, je parcourois quelquefois toute la ville & paſſois devant trente pâtiſſiers avant d'entrer chez aucun. Il falloit qu'il n'y eût qu'une ſeule perſonne dans la boutique, & que ſa phyſionomie m'attirât beaucoup pour que j'oſaſſe franchir le pas. Mais auſſi quand j'avois une fois ma chere petite brioche, & que bien enfermé dans ma chambre j'allois trouver ma bouteille au fond d'une armoire, quelles bonnes petites buvettes je faiſois là tout ſeul en liſant quelques pages de roman. Car lire en mangeant fut toujours ma fantaiſie au défaut d'un tête-à-tête. C'eſt le ſupplément de la ſociété qui me manque. Je dévore alternativement une page & un morceau : c'eſt comme ſi mon livre dînoit avec moi.

Je n'ai jamais été diſſolu ni crapuleux ; & ne me ſuis enivré de ma vie. Ainſi mes

petits vols n'étoient pas fort indiſcrets: cependant, ils ſe découvrirent; les bouteilles me décelerent. On ne m'en fit pas ſemblant, mais je n'eus plus la direction de la cave. En tout cela M. de *Mably* ſe conduiſit honnêtement & prudemment. C'étoit un très-galant homme qui, ſous un air auſſi dur que ſon emploi, avoit une véritable douceur de caractere & une rare bonté de cœur. Il étoit judicieux, équitable, &, ce qu'on n'attendroit pas d'un officier de Maréchauſſée, même très-humain. En ſentant ſon indulgence, je lui en devins plus attaché, & cela me fit prolonger mon ſéjour dans ſa maiſon plus que je n'aurois fait ſans cela. Mais enfin dégoûté d'un métier auquel je n'étois pas propre, & d'une ſituation très-gênante qui n'avoit rien d'agréable pour moi, après un an d'eſſai durant lequel je n'épargnai point mes ſoins, je me déterminai à quitter mes diſciples, bien convaincu que je ne parviendrois jamais à les bien élever. M. de *Mably* lui-même voyoit cela tout auſſi bien que moi. Cependant je crois qu'il n'eût jamais pris ſur lui de me renvoyer ſi je ne lui en euſſe épargné la peine, &

[redacted]

cet excès de condeſcendance en pareil cas n'eſt aſſurément pas ce que j'approuve.

Ce qui me rendoit mon état plus inſupportable, étoit la comparaiſon continuelle que j'en faiſois avec celui que j'avois quitté ; c'étoit le ſouvenir de mes cheres Charmettes, de mon jardin, de mes arbres, de ma fontaine, de mon verger, & ſurtout de celle pour qui j'étois né qui donnoit de l'ame à tout cela. En repenſant à elle, à nos plaiſirs, à notre innocente vie, il me prenoit des ſerremens de cœur, des étouffemens qui m'ôtoient le courage de rien faire. Cent fois j'ai été violemment tenté de partir à l'inſtant & à pied pour retourner auprès d'elle ; pourvu que je la reviſſe encore une fois, j'aurois été content de mourir à l'inſtant même. Enfin je ne pus réſiſter à ces ſouvenirs ſi tendres qui me rappelloient auprès d'elle à quelque prix que ce fût. Je me diſois que je n'avois pas été aſſez patient, aſſez complaiſant, aſſez careſſant, que je pouvois encore vivre heureux dans une amitié très-douce, en y mettant du mien plus que je n'avois fait. Je forme les plus beaux projets du monde, je brûle de les exécu-

[illegible]. Je quitte tout, je renonce à tout, je pars, je vole, j'arrive dans tous les mêmes transports de ma premiere jeunesse, & je me retrouve à ses pieds. Ah! j'y serois mort de joie, si j'avois retrouvé dans son accueil, dans ses caresses, dans son cœur enfin, le quart de ce que j'y retrouvois autrefois, & que j'y reportois encore.

Affreuse illusion des choses humaines! Elle me reçut toujours avec son excellent cœur qui ne pouvoit mourir qu'avec elle: mais je venois rechercher le passé qui n'étoit plus & qui ne pouvoit renaître. A peine eus-je resté demi-heure avec elle, que je sentis mon ancien bonheur mort pour toujours. Je me retrouvai dans la même situation désolante que j'avois été forcé de fuir, & cela, sans que je pusse dire qu'il y eût de la faute de personne; car au fond *Courtilles* n'étoit pas mauvais, & parut me revoir avec plus de plaisir que de chagrin. Mais comment me souffrir surnuméraire près de celle pour qui j'avois été tout, & qui ne pouvoit cesser d'être tout pour moi? Comment vivre étranger dans la maison dont j'étois l'enfant? L'as-

pect des objets témoins de mon bonheur passé me rendoit la comparaison plus cruelle. J'aurois moins souffert dans une autre habitation. Mais me voir rappeller incessamment tant de doux souvenirs, c'étoit irriter le sentiment de mes pertes. Consumé de vains regrets, livré à la plus noire mélancolie, je repris le train de rester seul hors les heures des repas. Enfermé avec mes livres, j'y cherchois des distractions utiles, & sentant le péril imminent que j'avois tant craint autrefois, je me tourmentois derechef à chercher en moi-même les moyens d'y pourvoir quand Maman n'auroit plus de ressource. J'avois mis les choses dans sa maison sur le pied d'aller sans empirer; mais depuis moi tout étoit changé. Son économe étoit un dissipateur. Il vouloit briller : bon cheval, bon équipage, il aimoit à s'étaler noblement aux yeux des voisins; il faisoit des entreprises continuelles en choses où il n'entendoit rien. La pension se mangeoit d'avance, les quartiers en étoient engagés, les loyers étoient arriérés & les dettes alloient leur train. Je prévoyois que cette pension ne tarderoit pas d'être saisie &

[illegible]. Enfin je n'envisageois [illegible] & [illegible], & le moment m'en [illegible] que j'en sentois d'avance [illegible].

[illegible] étoit ma seule distrac-[illegible] d'y chercher des remedes [illegible] de mon ame, je m'avisai [illegible] les maux que je [illegible]. & [illegible] à mes anciennes [illegible] de nouveaux châ-[illegible], pour tirer cette pauvre [illegible] cruelles où je la [illegible] tomber. Je ne me sentois pas [illegible] & ne me croyois pas assez [illegible] dans la republique des [illegible] une fortune par cette voie. [illegible] qui se présenta, m'inf-[illegible] que la médiocrité de mes [illegible] me donner. Je n'avois [illegible] la musique en cessant de [illegible]. Au contraire, j'en avois assez [illegible] pour pouvoir me regar-der [illegible] comme savant en cette partie. En réfléchissant à la peine que j'avois eue d'apprendre à dechiffrer la note, & à celle que j'avois encore à chanter à livre ouvert, je vins à penser que cette difficulté pou-

[redacted]

voit bien venir de la chose autant que de moi, sachant sur-tout qu'en général apprendre la musique n'étoit pour personne une chose aisée. En examinant la constitution des signes, je les trouvois souvent fort mal inventés. Il y avoit long-tems que j'avois pensé à noter l'échelle par chiffres pour éviter d'avoir toujours à tracer des lignes & portées, lorsqu'il falloit noter le moindre petit air. J'avois été arrêté par les difficultés des octaves, & par celles de la mesure & des valeurs. Cette ancienne idée me revint dans l'esprit, & je vis en y repensant que ces difficultés n'étoient pas insurmontables. J'y rêvai avec succès, & je parvins à noter quelque musique que ce fût par mes chiffres avec la plus grande exactitude, & je puis dire avec la plus grande simplicité. Dès ce moment je crus ma fortune faite, & dans l'ardeur de la partager avec celle à qui je devois tout, je ne songeai qu'à partir pour Paris, ne doutant pas qu'en présentant mon projet à l'Académie je ne fisse une révolution. J'avois rapporté de Lyon quelque argent; je vendis mes livres. En quinze jours ma résolution fut prise &

[redacted]

LES

RÊVERIES

DU

PROMENEUR

SOLITAIRE.

LES RÊVERIES DU PROMENEUR SOLITAIRE.

PREMIERE PROMENADE.

ME voici donc ſeul ſur la terre, n'ayant plus de frere, de prochain, d'ami, de ſociété que moi-même. Le plus ſociable & le plus aimant des humains en a été proſcrit par un accord unanime. Ils ont cherché dans les rafinemens de leur haine quel tourment pouvoit être le plus cruel à mon ame ſenſible, & ils ont briſé violemment tous les liens qui m'attachoient à eux. J'aurois aimé les hommes en dépit d'eux-mêmes. Ils n'ont pu qu'en ceſſant de l'être ſe dérober à mon affection. Les voilà donc étrangers, inconnus, nuls enfin pour moi puiſqu'ils l'ont voulu. Mais moi, détaché

d'eux & de tout, que ſuis-je moi-même? Voilà ce qui me reſte à chercher. Malheureuſement, cette recherche doit être précédée d'un coup-d'œil ſur ma poſition. C'eſt une idée par laquelle il faut néceſſairement que je paſſe, pour arriver d'eux à moi.

Depuis quinze ans & plus que je ſuis dans cette étrange poſition, elle me paroît encore un rêve. Je m'imagine toujours qu'une indigeſtion me tourmente, que je dors d'un mauvais ſommeil, & que je vais me réveiller bien ſoulagé de ma peine en me retrouvant avec mes amis. Oui, ſans doute, il faut que j'aye fait, ſans que je m'en apperçuſſe, un ſaut de la veille au ſommeil, ou plutôt de la vie à la mort. Tiré je ne ſais comment de l'ordre des choſes, je me ſuis vu précipité dans un cahos incompréhenſible où je n'apperçois rien du tout; & plus je penſe à ma ſituation préſente, & moins je puis comprendre où je ſuis.

Eh! comment aurois-je pu prévoir le deſtin qui m'attendoit? Comment le puis-je concevoir encore aujourd'hui que j'y ſuis livré? Pouvois-je dans mon bon ſens

ſuppoſer qu'un jour, moi le même homme que j'étois, le même que je ſuis encore, je paſſerois, je ſerois tenu ſans le moindre doute pour un monſtre, un empoiſonneur, un aſſaſſin ; que je deviendrois l'horreur de la race humaine, le jouet de la canaille ; que toute la ſalutation que me feroient les paſſans ſeroit de cracher ſur moi ; qu'une génération toute entiere s'amuſeroit d'un accord unanime à m'enterrer tout vivant ? Quand cette étrange révolution ſe fit, pris au dépourvu, j'en fus d'abord bouleverſé. Mes agitations, mon indignation me plongerent dans un délire qui n'a pas eu trop de dix ans pour ſe calmer ; & dans cet intervalle, tombé d'erreur en erreur, de faute en faute, de ſottiſe en ſottiſe, j'ai fourni par mes imprudences aux directeurs de ma deſtinée autant d'inſtrumens qu'ils ont habilement mis en œuvre pour la fixer ſans retour.

Je me ſuis débattu long-tems auſſi violemment que vainement. Sans adreſſe, ſans art, ſans diſſimulation, ſans prudence, franc, ouvert, impatient, emporté, je n'ai fait en me débattant que m'enlacer davantage, & leur donner inceſſamment de nou-

velles prises qu'ils n'ont eu garde de négliger. Sentant enfin tous mes efforts inutiles & me tourmentant à pure perte, j'ai pris le seul parti qui me restoit à prendre, celui de me soumettre à ma destinée sans plus regimber contre la nécessité. J'ai trouvé dans cette résignation le dédommagement de tous mes maux par la tranquillité qu'elle me procure, & qui ne pouvoit s'allier avec le travail continuel d'une résistance aussi pénible qu'infructueuse.

Une autre chose a contribué à cette tranquillité. Dans tous les rafinemens de leur haine, mes persécuteurs en ont omis un que leur animosité leur a fait oublier; c'étoit d'en graduer si bien les effets, qu'ils pussent entretenir & renouveller mes douleurs sans cesse, en me portant toujours quelque nouvelle atteinte. S'ils avoient eu l'adresse de me laisser quelque lueur d'espérance, ils me tiendroient encore par-là. Ils pourroient faire encore de moi leur jouet par quelque faux leurre, & me navrer ensuite d'un tourment toujours nouveau par mon attente déçue. Mais ils ont d'avance épuisé toutes leurs ressources; en ne me laissant rien ils se sont tout ôté

à eux-mêmes. La diffamation, la dépreſſion, la dériſion, l'opprobre dont ils m'ont couvert ne ſont pas plus ſuſceptibles d'augmentation que d'adouciſſement; nous ſommes également hors d'état, eux de les aggraver, & moi de m'y ſouſtraire. Ils ſe ſont tellement preſſés de porter à ſon comble la meſure de ma miſere, que toute la puiſſance humaine, aidée de toutes les ruſes de l'enfer, n'y ſauroit plus rien ajouter. La douleur phyſique elle-même au lieu d'augmenter mes peines y feroit diverſion. En m'arrachant des cris, peut-être, elle m'épargneroit des gémiſſemens, & les déchiremens de mon corps ſuſpendroient ceux de mon cœur.

Qu'ai-je encore à craindre d'eux puiſque tout eſt fait? Ne pouvant plus empirer mon état, ils ne ſauroient plus m'inſpirer d'alarmes. L'inquiétude & l'effroi ſont des maux dont ils m'ont pour jamais délivré: c'eſt toujours un ſoulagement. Les maux réels ont ſur moi peu de priſe; je prends aiſément mon parti ſur ceux que j'éprouve, mais non pas ſur ceux que je crains. Mon magination effarouchée les combine, les retourne, les étend & les augmente. Leur

attente me tourmente cent fois plus que leur présence, & la menace m'est plus terrible que le coup. Si-tôt qu'ils arrivent, l'événement leur ôtant tout ce qu'ils avoient d'imaginaire, les réduit à leur juste valeur. Je les trouve alors beaucoup moindres que je ne me les étois figurés, & même au milieu de ma souffrance, je ne laisse pas de me sentir soulagé. Dans cet état, affranchi de toute nouvelle crainte & délivré de l'inquiétude, de l'espérance, la seule habitude suffira pour me rendre de jour en jour plus supportable une situation que rien ne peut empirer, & à mesure que le sentiment s'en émousse par la durée, ils n'ont plus de moyens pour le ranimer. Voilà le bien que m'ont fait mes persécuteurs en épuisant sans mesure tous les traits de leur animosité. Ils se sont ôté sur moi tout empire, & je puis désormais me moquer d'eux.

Il n'y a pas deux mois encore qu'un plein calme est rétabli dans mon cœur. Depuis long-tems jè ne craignois plus rien; mais j'espérois encore, & cet espoir tantôt bercé, tantôt frustré, étoit une prise par laquelle mille passions diverses

ne ceſſoient de m'agiter. Un événement auſſi triſte qu'imprévu vient enfin d'effacer de mon cœur ce foible rayon d'eſpérance, & m'a fait voir ma deſtinée fixée à jamais ſans retour ici-bas. Dès-lors je me ſuis réſigné ſans réſerve, & j'ai retrouvé la paix.

Si-tôt que j'ai commencé d'entrevoir la trame dans toute ſon étendue, j'ai perdu pour jamais l'idée de ramener de mon vivant le public ſur mon compte, & même ce retour ne pouvant plus être réciproque me ſeroit déſormais bien inutile. Les hommes auroient beau revenir à moi, ils ne me retrouveroient plus. Avec le dédain qu'ils m'ont inſpiré leur commerce me ſeroit inſipide & même à charge, & je ſuis cent fois plus heureux dans ma ſolitude, que je ne pourrois l'être en vivant avec eux. Ils ont arraché de mon cœur toutes les douceurs de la ſociété. Elles n'y pourroient plus germer derechef à mon âge; il eſt trop tard. Qu'ils me faſſent déſormais du bien ou du mal, tout m'eſt indifférent de leur part, & quoi qu'ils faſſent, mes contemporains ne ſeront jamais rien pour moi.

ranimer l'animosité sans cesse, ne s'appaisera pas plus qu'eux.

Tout est fini pour moi sur la terre. On ne peut plus m'y faire ni bien ni mal. Il ne me reste plus rien à espérer ni à craindre en ce monde, & m'y voilà tranquille au fond de l'abyme, pauvre mortel infortuné, mais impassible comme Dieu même.

Tout ce qui m'est extérieur, m'est étranger désormais. Je n'ai plus en ce monde ni prochain, ni semblables, ni freres. Je suis sur la terre comme dans une planete étrangere où je serois tombé de celle que j'habitois. Si je reconnois autour de moi quelque chose, ce ne sont que des objets affligeans & déchirans pour mon cœur, & je ne peux jetter les yeux sur ce qui me touche & m'entoure sans y trouver toujours quelque sujet de dédain qui m'indigne, ou de douleur qui m'afflige. Ecartons donc de mon esprit tous les pénibles objets dont je m'occuperois aussi douloureusement qu'inutilement. Seul pour le reste de ma vie, puisque je ne trouve qu'en moi la consolation, l'espérance & la paix, je ne dois ni ne veux plus m'oc-

[redacted]

cuper que de moi. C'eſt dans cet état que je reprends la ſuite de l'examen ſévere & ſincere que j'appellai jadis mes Confeſſions. Je conſacre mes derniers jours à m'étudier moi-même & à préparer d'avance le compte que je ne tarderai pas à rendre de moi. Livrons-nous tout entier à la douceur de converſer avec mon ame puiſqu'elle eſt la ſeule que les hommes ne puiſſent m'ôter. Si à force de réfléchir ſur mes diſpoſitions intérieures je parviens à les mettre en meilleur ordre & à corriger le mal qui peut y reſter, mes méditations ne ſeront pas entiérement inutiles, & quoique je ne ſois plus bon à rien ſur la terre, je n'aurai pas tout-à-fait perdu mes derniers jours. Les loiſirs de mes promenades journalieres ont ſouvent été remplis de contemplations charmantes, dont j'ai regret d'avoir perdu le ſouvenir. Je fixerai par l'écriture celles qui pourront me venir encore; chaque fois que je les relirai m'en rendra la jouiſſance. J'oublierai mes malheurs, mes perſécuteurs, mes opprobres, en ſongeant au prix qu'avoit mérité mon cœur.

Ces feuilles ne ſeront proprement qu'un

informe journal de mes rêveries. Il y sera beaucoup question de moi, parce qu'un solitaire qui réfléchit s'occupe nécessairement beaucoup de lui-même. Du reste, toutes les idées étrangeres qui me passent par la tête en me promenant, y trouveront également leur place. Je dirai ce que j'ai pensé tout comme il m'est venu, & avec aussi peu de liaison que les idées de la veille en ont d'ordinaire avec celles du lendemain. Mais il en résultera toujours une nouvelle connoissance de mon naturel & de mon humeur par celle des sentimens & des pensées, dont mon esprit fait sa pâture journaliere dans l'étrange étât où je suis. Ces feuilles peuvent donc être regardées comme un appendice de mes confessions, mais je ne leur en donne plus le titre, ne sentant plus rien à dire qui puisse le mériter. Mon cœur s'est purifié à la coupelle de l'adversité, & j'y trouve à peine en le sondant avec soin, quelque reste de penchant répréhensible. Qu'aurois-je encore à confesser quand toutes les affections terrestres en sont arrachées? Je n'ai pas plus à me louer qu'à me blâmer : je suis nul désormais parmi les hommes,

[redacted]

& c'eſt tout ce que je puis être n'ayant plus avec eux de relation réelle, de véritable ſociété. Ne pouvant plus faire aucun bien qui ne tourne à mal, ne pouvant plus agir ſans nuire à autrui, ou à moi-même, m'abſtenir eſt devenu mon unique devoir, & je le remplis autant qu'il eſt en moi. Mais dans ce déſœuvrement du corps mon ame eſt encore active, elle produit encore des ſentimens, des penſées, & ſa vie interne & morale ſemble encore s'être accrue par la mort de tout intérêt terreſtre & temporel. Mon corps n'eſt plus pour moi qu'un embarras, qu'un obſtacle, & je m'en dégage d'avance autant que je puis.

Une ſituation ſi ſinguliere mérite aſſurément d'être examinée & décrite, & c'eſt à cet examen que je conſacre mes derniers loiſirs. Pour le faire avec ſuccès il y faudroit procéder avec ordre & méthode : mais je ſuis incapable de ce travail & même il m'écarteroit de mon but qui eſt de me rendre compte des modifications de mon ame & de leurs ſucceſſions. Je ferai ſur moi-même à quelque égard les opérations que font les phyſiciens ſur l'air pour en connoître l'état journalier. J'ap-

pliquerai le barometre à mon ame, & ces opérations bien dirigées & long-tems répétées me pourroient fournir des résultats aussi surs que les leurs. Mais je n'étends pas jusques-là mon entreprise. Je me contenterai de tenir le régistre des opérations, sans chercher à les réduire en systême. Je fais la même entreprise que Montagne, mais avec un but tout contraire au sien : car il n'écrivoit ses Essais que pour les autres, & je n'écris mes Rêveries que pour moi. Si dans mes plus vieux jours aux approches du départ, je reste, comme je l'espere, dans la même disposition où je suis, leur lecture me rappellera la douceur que je goûte à les écrire, & faisant renaître ainsi pour moi le tems passé doublera pour ainsi dire mon existence. En dépit des hommes, je saurai goûter encore le charme de la société & je vivrai décrépit avec moi dans un autre âge, comme je vivrois avec un moins vieux ami.

J'écrivois mes premieres Confessions & mes Dialogues dans un souci continuel sur les moyens de les dérober aux mains rapaces de mes persécuteurs, pour les

transmettre,

[redacted]

transmettre, s'il étoit possible, à d'autres générations. La même inquiétude ne me tourmente plus pour cet écrit, je sais qu'elle seroit inutile; & le desir d'être mieux connu des hommes s'étant éteint dans mon cœur, n'y laisse qu'une indifférence profonde sur le sort & de mes vrais écrits & des monumens de mon innocence, qui déjà peut-être ont été tous pour jamais anéantis. Qu'on épie ce que je fais, qu'on s'inquiete de ces feuilles, qu'on s'en empare, qu'on les supprime, qu'on les falsifie, tout cela m'est égal désormais. Je ne les cache ni ne les montre. Si on me les enleve de mon vivant, on ne m'enlevera ni le plaisir de les avoir écrites, ni le souvenir de leur contenu, ni les méditations solitaires dont elles sont le fruit & dont la source ne peut s'éteindre qu'avec mon ame. Si dès mes premieres calamités j'avois su ne point regimber contre ma destinée, & prendre le parti que je prends aujourd'hui, tous les efforts des hommes, toutes leurs épouvantables machines eussent été sur moi sans effet, & ils n'auroient pas plus troublé mon repos par toutes leurs trames, qu'ils ne peu-

vent le troubler déſormais par tous leurs ſuccès ; qu'ils jouiſſent à leur gré de mon opprobre, ils ne m'empêcheront pas de jouir de mon innocence, & d'achever mes jours en paix malgré eux.





DEUXIEME PROMENADE.

AYANT donc formé le projet de décrire l'état habituel de mon ame dans la plus étrange poſition où ſe puiſſe jamais trouver un mortel, je n'ai vu nulle maniere plus ſimple & plus ſure d'exécuter cette entrepriſe, que de tenir un régiſtre fidelle de mes promenades ſolitaires & des rêveries qui les rempliſſent, quand je laiſſe ma tête entiérement libre, & mes idées ſuivre leur pente ſans réſiſtance & ſans gêne. Ces heures de ſolitude & de méditation ſont les ſeules de la journée où je ſois pleinement moi, & à moi ſans diverſion, ſans obſtacle, & où je puiſſe véritablement dire être ce que la nature a voulu.

J'ai bientôt ſenti que j'avois trop tardé d'exécuter ce projet. Mon imagination déjà moins vive, ne s'enflamme plus comme autrefois à la contemplation de l'objet qui l'anime, je m'enivre moins du délire de la rêverie ; il y a plus de réminiſcence que de création dans ce qu'elle produit déſormais ; un tiéde allanguiſſement énerve toutes mes facultés ; l'eſprit de vie s'éteint en

moi par degrés; mon ame ne s'élance plus qu'avec peine hors de sa caduque enveloppe, & sans l'espérance de l'état auquel j'aspire parce que je m'y sens avoir droit, je n'existerois plus que par des souvenirs. Ainsi pour me contempler moi-même avant mon déclin, il faut que je remonte au moins de quelques années au tems où perdant tout espoir ici-bas & ne trouvant plus d'aliment pour mon cœur sur la terre, je m'accoutumois peu-à-peu à le nourrir de sa propre substance, & à chercher toute sa pâture au-dedans de moi.

Cette ressource, dont je m'avisai trop tard devint si féconde qu'elle suffit bientôt pour me dédommager de tout. L'habitude de rentrer en moi-même me fit perdre enfin le sentiment & presque le souvenir de mes maux, j'appris ainsi par ma propre expérience que la source du vrai bonheur est en nous, & qu'il ne dépend pas des hommes de rendre vraiment misérable celui qui sait vouloir être heureux. Depuis quatre ou cinq ans je goûtois habituellement ces délices internes que trouvent dans la contemplation les ames aimantes & douces. Ces ravis-

ſemens ; ces extaſes que j'éprouvois quelquefois en me promenant ainſi ſeul, étoient des jouiſſances que je devois à mes perſécuteurs : ſans eux, je n'aurois jamais trouvé ni connu les tréſors que je portois en moi-même. Au milieu de tant de richeſſes, comment en tenir un régiſtre fidelle ? En voulant me rappeller tant de douces rêveries, au lieu de les décrire j'y retombois. C'eſt un état que ſon ſouvenir ramene, & qu'on ceſſeroit bientôt de connoître, en ceſſant tout-à-fait de le ſentir.

J'éprouvai bien cet effet dans les promenades qui ſuivirent le projet d'écrire la ſuite de mes Confeſſions, ſur-tout dans celle dont je vais parler, & dans laquelle un accident imprévu vint rompre le fil de mes idées, & leur donner pour quelque tems un autre cours.

Le jeudi 24 Octobre 1776, je ſuivis après dîné les boulevards juſqu'à la rue du chemin verd par laquelle je gagnois les hauteurs de Ménil-montant, & de-là, prenant les ſentiers à travers les vignes & les prairies, je traverſai juſqu'à Charonne le riant payſage qui ſépare ces deux villages ; puis je fis un détour pour re-

venir par les mêmes prairies en prenant un autre chemin. Je m'amusois à les parcourir avec ce plaisir & cet intérêt que m'ont toujours donné les sites agréables, & m'arrêtant quelquefois à fixer des plantes dans la verdure. J'en apperçus deux que je voyois assez rarement autour de Paris, & que je trouvai très-abondantes dans ce canton-là. L'une est le *Picris hieracioïdes* de la famille des composées, & l'autre le *Bupleurum falcatum* de celles des ombelliferes. Cette découverte me réjouit & m'amusa très-long-tems, & finit par celle d'une plante encore plus rare sur-tout dans un pays élevé, savoir le *Cerastium aquaticum* que, malgré l'accident qui m'arriva le même jour, j'ai retrouvé dans un livre que j'avois sur moi, & placé dans mon herbier.

Enfin après avoir parcouru en détail plusieurs autres plantes que je voyois encore en fleurs, & dont l'aspect & l'énumération qui m'étoit familiere me donnoit néanmoins toujours du plaisir, je quittai peu-à-peu ces menues observations pour me livrer à l'impression, non moins agréable, mais plus touchante que

faisoit sur moi l'ensemble de tout cela. Depuis quelques jours on avoit achevé la vendange ; les promeneurs de la ville s'étoient déjà retirés ; les paysans aussi quittoient les champs jusques aux travaux d'hiver. La campagne encore verte & riante, mais défeuillée en partie & déjà presque déserte, offroit par-tout l'image de la solitude & des approches de l'hiver. Il résultoit de son aspect un mélange d'impression douce & triste, trop analogue à mon âge & à mon sort, pour que je ne m'en fisse pas l'application. Je me voyois au déclin d'une vie innocente & infortunée, l'ame encore pleine de sentimens vivaces & l'esprit encore orné de quelques fleurs, mais déjà flétries par la tristesse & desséchées par les ennuis. Seul & délaissé je sentois venir le froid des premieres glaces, & mon imagination tarissante ne peuploit plus ma solitude d'êtres formés selon mon cœur. Je me disois en soupirant : qu'ai-je fait ici-bas ? J'étois fait pour vivre, & je meurs sans avoir vécu. Au moins ce n'a pas été ma faute, & je porterai à l'Auteur de mon être, sinon l'offrande des bonnes œuvres qu'on

ne m'a pas laissé faire, du moins un tribut de bonnes intentions frustrées, de sentimens sains mais rendus sans effet, & d'une patience à l'épreuve des mépris des hommes. Je m'attendrissois sur ces réflexions, je récapitulois les mouvemens de mon ame dès ma jeunesse, & pendant mon âge mûr, & depuis qu'on m'a séquestré de la société des hommes, & durant la longue retraite dans laquelle je dois achever mes jours. Je revenois avec complaisance sur toutes les affections de mon cœur, sur ses attachemens si tendres mais si aveugles, sur les idées moins tristes que consolantes dont mon esprit s'étoit nourri depuis quelques années, & je me préparois à les rappeller assez pour les décrire avec un plaisir presque égal à celui que j'avois pris à m'y livrer. Mon après-midi se passa dans ces paisibles méditations, & je m'en revenois très-content de ma journée, quand au fort de ma rêverie, j'en fus tiré par l'évènement qui me reste à raconter.

J'étois sur les six heures à la descente de Ménil-montant presque vis-à-vis du Galant Jardinier, quand des personnes

[redacted]

qui marchoient devant moi, s'étant tout-à-coup bruſquement écartées, je vis fondre ſur moi un gros chien danois qui, s'élançant à toutes jambes devant un carroſſe, n'eut pas même le tems de retenir ſa courſe ou de ſe détourner quand il m'apperçut. Je jugeai que le ſeul moyen que j'avois d'éviter d'être jetté par terre, étoit de faire un grand ſaut ſi juſte, que le chien paſſât ſous moi tandis que je ſerois en l'air. Cette idée plus prompte que l'éclair, & que je n'eus le tems ni de raiſonner ni d'exécuter, fut la derniere avant mon accident. Je ne ſentis ni le coup, ni la chûte, ni rien de ce qui s'enſuivit juſqu'au moment où je revins à moi.

Il étoit preſque nuit quand je repris connoiſſance. Je me trouvai entre les bras de trois ou quatre jeunes gens qui me raconterent ce qui venoit de m'arriver. Le chien danois n'ayant pu retenir ſon élan s'étoit précipité ſur mes deux jambes, & me choquant de ſa maſſe & de ſa vîteſſe, m'avoit fait tomber la tête en avant: la mâchoire ſupérieure portant tout le poids de mon corps, avoit frappé ſur un pavé très-raboteux, & la chûte avoit été d'au-

[redacted]

ler un ruiſſeau, ſans ſonger ſeulement que ce ſang m'appartînt en aucune ſorte. Je ſentois dans tout mon être un calme raviſſant auquel chaque fois que je me le rappelle je ne trouve rien de comparable dans toute l'activité des plaiſirs connus.

On me demanda où je demeurois; il me fut impoſſible de le dire. Je demandai où j'étois; on me dit, *à la haute borne*; c'étoit comme ſi l'on m'eût dit, *au mont Atlas*. Il fallut demander ſucceſſivement le pays, la ville & le quartier où je me trouvois. Encore cela ne put-il ſuffire pour me reconnoître; il me fallut tout le trajet de-là juſqu'au boulevard pour me rappeller ma demeure & mon nom. Un Monſieur que je ne connoiſſois pas & qui eut la charité de m'accompagner quelque tems, apprenant que je demeurois ſi loin, me conſeilla de prendre au Temple un fiacre pour me reconduire chez moi. Je marchois très-bien, très-légérement, ſans ſentir ni douleur ni bleſſure, quoique je crachaſſe toujours beaucoup de ſang. Mais j'avois un friſſon glacial qui faiſoit claquer d'une façon très-incommode mes dents fracaſſées. Arrivé

au Temple, je pensai que puisque je marchois sans peine il valoit mieux continuer ainsi ma route à pied, que de m'exposer à périr de froid dans un fiacre. Je fis ainsi la demi-lieue qu'il y a du Temple à la rue Plâtriere, marchant sans peine, évitant les embarras, les voitures, choisissant & suivant mon chemin tout aussi bien que j'aurois pu faire en pleine santé. J'arrive, j'ouvre le secret qu'on a fait mettre à la porte de la rue, je monte l'escalier dans l'obscurité, & j'entre enfin chez moi sans autre accident que ma chûte & ses suites dont je ne m'appercevois pas même encore alors.

Les cris de ma femme en me voyant, me firent comprendre que j'étois plus maltraité que je ne pensois. Je passai la nuit sans connoître encore & sentir mon mal. Voici ce que je sentis & trouvai le lendemain. J'avois la levre supérieure fendue en dedans jusqu'au nez, en dehors la peau l'avoit mieux garantie & empêchoit la totale séparation, quatre dents enfoncées à la mâchoire supérieure, toute la partie du visage qui la couvre extrêmement enflée & meurtrie, le pouce droit foulé &

très-gros, le pouce gauche griévement bleſſé, le bras gauche foulé, le genou gauche auſſi très-enflé & qu'une contuſion forte & douloureuſe empêchoit totalement de plier. Mais avec tout ce fracas, rien de briſé, pas même une dent, bonheur qui tient du prodige dans une chûte comme celle-là.

Voilà très-fidellement l'hiſtoire de mon accident. En peu de jours cette hiſtoire ſe répandit dans Paris tellement changée & défigurée qu'il étoit impoſſible d'y rien reconnoître. J'aurois dû compter d'avance ſur cette métamorphoſe; mais il s'y joignit tant de circonſtances bizarres; tant de propos obſcurs & de réticences l'accompagnerent, on m'en parloit d'un air ſi riſiblement diſcret que tous ces myſteres m'inquiéterent. J'ai toujours haï les ténebres, elles m'inſpirent naturellement une horreur que celles dont on m'environne depuis tant d'années n'ont pas dû diminuer. Parmi toutes les ſingularités de cette époque je n'en remarquerai qu'une, mais ſuffiſante pour faire juger des autres.

M. ***. avec lequel je n'avois eu jamais aucune relation, envoya ſon ſecré-

taire s'informer de mes nouvelles, & me faire d'instantes offres de service qui ne me parurent pas dans la circonstance, d'une grande utilité pour mon soulagement. Son secrétaire ne laissa pas de me presser très-vivement de me prévaloir de ces offres, jusqu'à me dire que si je ne me fiois pas à lui, je pouvois écrire directement à M. ***. Ce grand empressement & l'air de confidence qu'il y joignit me firent comprendre qu'il y avoit sous tout cela quelque mystere que je cherchois vainement à pénétrer. Il n'en falloit pas tant pour m'effaroucher, sur-tout dans l'état d'agitation où mon accident & la fievre qui s'y étoit jointe avoit mis ma tête. Je me livrois à mille conjectures inquiétantes & tristes, & je faisois sur tout ce qui se passoit autour de moi des commentaires qui marquoient plutôt le délire de la fievre, que le sang-froid d'un homme qui ne prend plus d'intérêt à rien.

Un autre événement vint achever de troubler ma tranquillité. Madame ***. m'avoit recherché depuis quelques années, sans que je pusse deviner pourquoi. De petits cadeaux affectés, de fréquentes vi-

[redacted]

ſites ſans objet & ſans plaiſir me marquoient aſſez un but ſecret à tout cela, mais ne me le montroient pas. Elle m'avoit parlé d'un roman qu'elle vouloit faire pour le préſenter à la Reine. Je lui avois dit ce que je penſois des femmes auteurs. Elle m'avoit fait entendre que ce projet avoit pour but le rétabliſſement de ſa fortune pour lequel elle avoit beſoin de protection; je n'avois rien à répondre à cela. Elle me dit depuis que n'ayant pu avoir accès auprès de la Reine, elle étoit déterminée à donner ſon livre au public. Ce n'étoit plus le cas de lui donner des conſeils qu'elle ne me demandoit pas, & qu'elle n'auroit pas ſuivis. Elle m'avoit parlé de me montrer auparavant le manuſcrit. Je la priai de n'en rien faire, & elle n'en fit rien.

Un beau jour durant ma convaleſcence, je reçus de ſa part ce livre tout imprimé & même relié, & je vis dans la préface de ſi groſſes louanges de moi, ſi mauſſadement plaquées & avec tant d'affectation que j'en fus déſagréablement affecté. La rude flagornerie qui s'y faiſoit ſentir ne s'allia jamais avec la bienveil-

lance ; mon cœur ne sauroit se tromper là-dessus.

Quelques jours après Madame ***. me vint voir avec sa fille. Elle m'apprit que son livre faisoit le plus grand bruit à cause d'une note qui le lui attiroit ; j'avois à peine remarqué cette note en parcourant rapidement ce roman. Je la relus après le départ de Madame *** ; j'en examinai la tournure, j'y crus trouver le motif de ses visites, de ses cajoleries, des grosses louanges de sa préface, & je jugeai que tout cela n'avoit d'autre but que de disposer le public à m'attribuer la note, & par conséquent le blâme qu'elle pouvoit attirer à son auteur dans la circonstance où elle étoit publiée.

Je n'avois aucun moyen de détruire ce bruit & l'impression qu'il pouvoit faire, & tout ce qui dépendoit de moi étoit de ne pas l'entretenir en souffrant la continuation des vaines & ostensives visites de Madame ***. & de sa fille. Voici pour cet effet, le billet que j'écrivis à la mere.

« *Rousseau* ne recevant chez lui aucun » auteur, remercie Madame ***. de ses » bontés,

» bontés, & la prie de ne plus l'honorer
» de ſes viſites. »

Elle me répondit par une lettre honnête dans la forme, mais tournée comme toutes celles que l'on m'écrit en pareil cas. J'avois barbarement porté le poignard dans ſon cœur ſenſible, & je devois croire au ton de ſa lettre qu'ayant pour moi des ſentimens ſi vifs & ſi vrais, elle ne ſupporteroit point ſans mourir cette rupture. C'eſt ainſi que la droiture & la franchiſe en toute choſe ſont des crimes affreux dans le monde, & je paroîtrois à mes contemporains méchant & féroce, quand je n'aurois à leurs yeux d'autre crime que de n'être pas faux & perfide comme eux.

J'étois déjà ſorti pluſieurs fois & je me promenois même aſſez ſouvent aux Thuilleries, quand je vis à l'étonnement de pluſieurs de ceux qui me rencontroient qu'il y avoit encore à mon égard quelqu'autre nouvelle que j'ignorois. J'appris enfin que le bruit public étoit, que j'étois mort de ma chûte, & ce bruit ſe répandit ſi rapidement & ſi opiniâtrément que plus de quinze jours après que j'en fus inſtruit, l'on en parla à la Cour comme

d'une chose sûre. Le Courrier d'Avignon, à ce qu'on eut soin de m'écrire, annonçant cette heureuse nouvelle, ne manqua pas d'anticiper à cette occasion sur le tribut d'outrages & d'indignités qu'on prépare à ma mémoire après ma mort en forme d'oraison funebre.

Cette nouvelle fut accompagnée d'une circonstance encore plus singuliere que je n'appris que par hasard & dont je n'ai pu savoir aucun détail. C'est qu'on avoit ouvert en même tems une souscription pour l'impression des manuscrits que l'on trouveroit chez moi. Je compris par-là qu'on tenoit prêt un recueil d'écrits fabriqués tout exprès pour me les attribuer d'abord après ma mort : car de penser qu'on imprimât fidellement aucun de ceux qu'on pourroit trouver en effet, c'étoit une bêtise qui ne pouvoit entrer dans l'esprit d'un homme sensé, & dont quinze ans d'expérience ne m'ont que trop garanti.

Ces remarques, faites coup sur coup & suivies de beaucoup d'autres qui n'étoient gueres moins étonnantes, effaroucherent derechef mon imagination que je croyois amortie ; & ces noires ténebres

qu'on renforçoit ſans relâche autour de moi, ranimerent toute l'horreur qu'elles m'inſpirent naturellement. Je me fatiguai à faire ſur tout cela mille commentaires, & à tâcher de comprendre des myſteres qu'on a rendus inexplicables pour moi. Le ſeul réſultat conſtant de tant d'énigmes fut la confirmation de toutes mes concluſions précédentes; ſavoir, que la deſtinée de ma perſonne, & celle de ma réputation ayant été fixées de concert par toute la génération préſente, nul effort de ma part ne pouvoit m'y ſouſtraire, puiſqu'il m'eſt de toute impoſſibilité de tranſmettre aucun dépôt à d'autres âges ſans le faire paſſer dans celui-ci par des mains intéreſſées à le ſupprimer.

Mais cette fois j'allai plus loin. L'amas de tant de circonſtances fortuites, l'élévation de tous mes plus cruels ennemis affectée pour ainſi dire par la fortune, tous ceux qui gouvernent l'Etat, tous ceux qui dirigent l'opinion publique, tous les gens en place, tous les hommes en crédit triés comme ſur le volet parmi ceux qui ont contre moi quelque animoſité ſecrete, pour concourir au commun com-

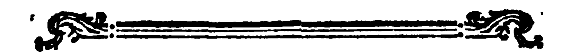
plot, cet accord universel est trop extraordinaire pour être purement fortuit. Un seul homme qui eût refusé d'en être complice, un seul événement qui lui eût été contraire, une seule circonstance imprévue, qui lui eût fait obstacle suffisoit pour le faire échouer. Mais toutes les volontés, toutes les fatalités, la fortune, & toutes les révolutions ont affermi l'œuvre des hommes, & un concours si frappant qui tient du prodige, ne peut me laisser douter que son plein succès ne soit écrit dans les decrets éternels. Des foules d'observations particulieres, soit dans le passé, soit dans le présent, me confirment tellement dans cette opinion que je ne puis m'empêcher de regarder désormais comme un de ces secrets du Ciel impénétrables à la raison humaine, la même œuvre que je n'envisageois jusqu'ici que comme un fruit de la méchanceté des hommes.

Cette idée, loin de m'être cruelle & déchirante, me console, me tranquillise, & m'aide à me résigner. Je ne vais pas si loin que St. Augustin qui se fût consolé d'être damné si telle eût été la volonté de Dieu. Ma résignation vient d'une source moins

déſintéreſſée, il eſt vrai, mais non moins pure & plus digne à mon gré de l'Etre parfait que j'adore.

Dieu eſt juſte ; il veut que je ſouffre ; & il ſait que je ſuis innocent. Voilà le motif de ma confiance, mon cœur & ma raiſon me crient qu'elle ne me trompera pas. Laiſſons donc faire les hommes & la deſtinée ; apprenons à ſouffrir ſans murmure ; tout doit à la fin rentrer dans l'ordre, & mon tour viendra tôt ou tard.





TROISIEME PROMENADE.

Je deviens vieux en apprenant toujours.

SOLON répétoit ſouvent ce vers dans ſa vieilleſſe. Il a un ſens dans lequel je pourrois le dire auſſi dans la mienne; mais c'eſt une bien triſte ſcience que celle que depuis vingt ans l'expérience m'a fait acquérir : l'ignorance eſt encore préférable. L'adverſité ſans doute eſt un grand maître; mais ce maître fait payer cher ſes leçons, & ſouvent le profit qu'on en retire ne vaut pas le prix qu'elles ont coûté. D'ailleurs, avant qu'on ait obtenu tout cet acquis par des leçons ſi tardives, l'à-propos d'en uſer ſe paſſe. La jeuneſſe eſt le tems d'étudier la ſageſſe; la vieilleſſe eſt le tems de la pratiquer. L'expérience inſtruit toujours, je l'avoue; mais elle ne profite que pour l'eſpace qu'on a devant ſoi. Eſt-il tems au moment qu'il faut mourir d'apprendre comment on auroit dû vivre?

Eh, que me ſervent des lumieres ſi tard & ſi douloureuſement acquiſes ſur ma deſtinée & ſur les paſſions d'autrui dont elle eſt l'œuvre! Je n'ai appris à mieux connoître

[redacted]

les hommes que pour mieux ſentir la miſere où ils m'ont plongé, ſans que cette connoiſſance, en me découvrant tous leurs piéges, m'en ait pu faire éviter aucun. Que ne ſuis-je reſté toujours dans cette imbécille mais douce confiance qui me rendit durant tant d'années la proie & le jouet de mes bruyans amis, ſans qu'enveloppé de toutes leurs trames j'en euſſe même le moindre ſoupçon! J'étois leur dupe & leur victime, il eſt vrai, mais je me croyois aimé d'eux, & mon cœur jouiſſoit de l'amitié qu'ils m'avoient inſpirée en leur en attribuant autant pour moi. Ces douces illuſions ſont détruites. La triſte vérité que le tems & la raiſon m'ont dévoilée, en me faiſant ſentir mon malheur, m'a fait voir qu'il étoit ſans remede & qu'il ne me reſtoit qu'à m'y réſigner. Ainſi toutes les expériences de mon âge ſont pour moi dans mon état ſans utilité préſente, & ſans profit pour l'avenir.

Nous entrons en lice à notre naiſſance, nous en ſortons à la mort. Que ſert d'apprendre à mieux conduire ſon char quand on eſt au bout de la carriere? Il ne reſte plus à penſer alors que comment on en

ſortira. L'étude d'un vieillard, s'il lui en reſte encore à faire, eſt uniquement d'apprendre à mourir, & c'eſt préciſément celle qu'on fait le moins à mon âge; on y penſe à tout, hormis à cela. Tous les vieillards tiennent plus à la vie que les enfans, & en ſortent de plus mauvaiſe grace que les jeunes gens. C'eſt que tous leurs travaux ayant été pour cette vie, ils voyent à ſa fin qu'ils ont perdu leurs peines. Tous leurs ſoins, tous leurs biens, tous les fruits de leurs laborieuſes veilles, ils quittent tout quand ils s'en vont. Ils n'ont ſongé à rien acquérir durant leur vie qu'ils puſſent emporter à leur mort.

Je me ſuis dit tout cela quand il étoit tems de me le dire, & ſi je n'ai pas mieux ſu tirer parti de mes réflexions, ce n'eſt pas faute de les avoir faites à tems & de les avoir bien digérées. Jetté dès mon enfance dans le tourbillon du monde, j'appris de bonne heure par l'expérience que je n'étois pas fait pour y vivre, & que je n'y parviendrois jamais à l'état dont mon cœur ſentoit le beſoin. Ceſſant donc de chercher parmi les hommes le bonheur que je ſentois n'y pouvoir trouver, mon

ardente imagination ſautoit déjà par-deſſus l'eſpace de ma vie à peine commencée, comme ſur un terrain qui m'étoit étranger, pour ſe repoſer ſur une aſſiette tranquille où je puſſe me fixer.

Ce ſentiment, nourri par l'éducation dès mon enfance & renforcé durant toute ma vie par ce long tiſſu de miſeres & d'infortunes qui l'a remplie, m'a fait chercher dans tous les tems à connoître la nature & la deſtination de mon être avec plus d'intérêt & de ſoin que je n'en ai trouvé dans aucun autre homme. J'en ai beaucoup vu qui philoſophoient bien plus doctement que moi, mais leur philoſophie leur étoit pour ainſi dire étrangere. Voulant être plus ſavans que d'autres, ils étudioient l'univers pour ſavoir comment il étoit arrangé, comme ils auroient étudié quelque machine qu'ils auroient apperçue, par pure curioſité. Ils étudioient la nature humaine pour en pouvoir parler ſavamment, mais non pas pour ſe connoître; ils travailloient pour inſtruire les autres, mais non pas pour s'éclairer en-dedans. Pluſieurs d'entr'eux ne vouloient que faire un livre, n'importoit quel, pourvu qu'il

fût accueilli. Quand le leur étoit fait & publié, son contenu ne les intéressoit plus en aucune sorte, si ce n'est pour le faire adopter aux autres & pour le défendre au cas qu'il fût attaqué, mais du reste sans en rien tirer pour leur propre usage, sans s'embarrasser même que ce contenu fût faux ou vrai, pourvu qu'il ne fût pas réfuté. Pour moi, quand j'ai desiré d'apprendre, c'étoit pour savoir moi-même & non pas pour enseigner; j'ai toujours cru qu'avant d'instruire les autres il falloit commencer par savoir assez pour soi; & de toutes les études que j'ai tâché de faire en ma vie au milieu des hommes, il n'y en a gueres que je n'eusse faite également seul dans une isle déserte où j'aurois été confiné pour le reste de mes jours. Ce qu'on doit faire dépend beaucoup de ce qu'on doit croire; & dans tout ce qui ne tient pas aux premiers besoins de la nature, nos opinions sont la régle de nos actions. Dans ce principe qui fut toujours le mien, j'ai cherché souvent & long-tems pour diriger l'emploi de ma vie, à connoître sa véritable fin, & je me suis bientôt consolé de mon peu d'aptitude à me conduire

[redacted]

habilement dans ce monde, en ſentant qu'il n'y falloit pas chercher cette fin.

Né dans une famille où régnoient les mœurs & la piété; élevé enſuite avec douceur chez un miniſtre plein de ſageſſe & de religion, j'avois reçu dès ma plus tendre enfance des principes, des maximes, d'autres diroient des préjugés, qui ne m'ont jamais tout-à-fait abandonné. Enfant encore, & livré à moi-même, alléché par des careſſes, ſéduit par la vanité, leurré par l'eſpérance, forcé par la néceſſité, je me fis catholique; mais je demeurai toujours chrétien, & bientôt gagné par l'habitude mon cœur s'attacha ſincérement à ma nouvelle religion. Les inſtructions, les exemples de Madame de *Warens* m'affermirent dans cet attachement. La ſolitude champêtre où j'ai paſſé la fleur de ma jeuneſſe, l'étude des bons livres à laquelle je me livrai tout entier, renforcerent auprès d'elle mes diſpoſitions naturelles aux ſentimens affectueux, & me rendirent dévot preſque à la maniere de *Fénelon*. La méditation dans la retraite, l'étude de la nature, la contemplation de l'univers forcent un ſolitaire à s'élancer inceſſamment vers l'Au-

[redacted]

ſer, mais ſouvent ſans les bien connoître.

Dès ma jeuneſſe j'avois fixé cette époque de quarante ans comme le terme de mes efforts pour parvenir, & celui de mes prétentions en tout genre. Bien réſolu, dès cet âge atteint & dans quelque ſituation que je fuſſe, de ne plus me débattre pour en ſortir & de paſſer le reſte de mes jours à vivre au jour la journée ſans plus m'occuper de l'avenir. Le moment venu, j'exécutai ce projet ſans peine ; & quoiqu'alors ma fortune ſemblât vouloir prendre une aſſiette plus fixe, j'y renonçai non-ſeulement ſans regret mais avec un plaiſir véritable. En me délivrant de tous ces leurres, de toutes ces vaines eſpérances, je me livrai pleinement à l'incurie & au repos d'eſprit qui fit toujours mon goût le plus dominant & mon penchant le plus durable. Je quittai le monde & ſes pompes, je renonçai à toutes parures, plus d'épée, plus de montre, plus de bas blancs, de dorure, de coiffure, une perruque toute ſimple, un bon gros habit de drap, & mieux que tout cela, je déracinai de mon cœur les cupidités & les convoitiſes qui donnent du prix à tout ce que je quittois,

Je renonçai à la place que j'occupois alors; pour laquelle je n'étois nullement propre, & je me mis à copier de la musique à tant la page, occupation pour laquelle j'avois eu toujours un goût décidé.

Je ne bornai pas ma réforme aux choses extérieures. Je sentis que celle-là même en exigeoit une autre plus pénible sans doute, mais plus nécessaire dans les opinions; & résolu de n'en pas faire à deux fois, j'entrepris de soumettre mon intérieur à un examen sévere qui le réglât pour le reste de ma vie tel que je voulois le trouver à ma mort.

Une grande révolution qui venoit de se faire en moi, un autre monde moral qui se dévoiloit à mes regards, les insensés jugemens des hommes, dont sans prévoir encore combien j'en serois la victime, je commençois à sentir l'absurdité, le besoin toujours croissant d'un autre bien que la gloriole littéraire dont à peine la vapeur m'avoit atteint que j'en étois déjà dégoûté, le desir enfin de tracer pour le reste de ma carriere une route moins incertaine que celle dans laquelle j'en venois de passer la plus belle moitié, tout m'obligeoit à

[redacted]

cette grande revue dont je sentois depuis long-tems le besoin. Je l'entrepris donc, & je ne négligeai rien de ce qui dépendoit de moi pour bien exécuter cette entreprise.

C'est de cette époque que je puis dater mon entier renoncement au monde, & ce goût vif pour la solitude, qui ne m'a plus quitté depuis ce tems-là. L'ouvrage que j'entreprenois ne pouvoit s'exécuter que dans une retraite absolue; il demandoit de longues & paisibles méditations que le tumulte de la société ne souffre pas. Cela me força de prendre pour un tems une autre maniere de vivre dont ensuite je me trouvai si bien, que ne l'ayant interrompue depuis lors que par force & pour peu d'instans, je l'ai reprise de tout mon cœur & m'y suis borné sans peine, aussi-tôt que je l'ai pu, & quand ensuite les hommes m'ont réduit à vivre seul, j'ai trouvé qu'en me séquestrant pour me rendre misérable, ils avoient plus fait pour mon bonheur que je n'avois su faire moi-même.

Je me livrai au travail que j'avois entrepris avec un zele proportionné, & à l'importance de la chose & au besoin que



Je persistai : pour la premiere fois de ma vie j'eus du courage, & je dois à son succès d'avoir pu soutenir l'horrible destinée qui dès-lors commençoit à m'envelopper sans que j'en eusse le moindre soupçon. Après les recherches les plus ardentes & les plus sinceres qui jamais peut-être aient été faites par aucun mortel, je me décidai pour toute ma vie sur tous les sentimens qu'il m'importoit d'avoir ; & si j'ai pu me tromper dans mes résultats, je suis sûr au moins que mon erreur ne peut m'être imputée à crime ; car j'ai fait tous mes efforts pour m'en garantir. Je ne doute point, il est vrai, que les préjugés de l'enfance & les vœux secrets de mon cœur n'aient fait pencher la balance du côté le plus consolant pour moi. On se défend difficilement de croire ce qu'on desire avec tant d'ardeur, & qui peut douter que l'intérêt d'admettre ou rejetter les jugemens de l'autre vie ne détermine la foi de la plupart des hommes sur leur espérance ou leur crainte. Tout cela pouvoit fasciner mon jugement, j'en conviens, mais non pas altérer ma bonne foi : car je craignois de me tromper sur toute chose. Si tout

consistoit dans l'usage de cette vie, il m'importoit de le savoir, pour en tirer du moins le meilleur parti qu'il dépendroit de moi tandis qu'il étoit encore tems & n'être pas tout-à-fait dupe. Mais ce que j'avois le plus à redouter au monde dans la disposition où je me sentois, étoit d'exposer le sort éternel de mon ame pour la jouissance des biens de ce monde, qui ne m'ont jamais paru d'un grand prix.

J'avoue encore que je ne levai pas toujours à ma satisfaction toutes ces difficultés qui m'avoient embarrassé, & dont nos philosophes avoient si souvent rebattu mes oreilles. Mais, résolu de me décider enfin sur des matieres où l'intelligence humaine a si peu de prise, & trouvant de toutes parts des mysteres impénétrables & des objections insolubles, j'adoptai dans chaque question le sentiment qui me parut le mieux établi directement, le plus croyable en lui-même, sans m'arrêter aux objections que je ne pouvois résoudre, mais qui se retorquoient par d'autres objections non moins fortes dans le systême opposé. Le ton dogmatique sur ces matieres ne convient qu'à des charlatans ; mais il im-

porte d'avoir un ſentiment pour ſoi, & de le choiſir avec toute la maturité de jugement qu'on y peut mettre. Si malgré cela nous tombons dans l'erreur, nous n'en ſaurions porter la peine en bonne juſtice, puiſque nous n'en aurons point la coulpe. Voilà le principe inébranlable qui ſert de baſe à ma ſécurité.

Le réſultat de mes pénibles recherches, fut tel à-peu-près que je l'ai conſigné depuis dans la profeſſion de foi du Vicaire Savoyard, ouvrage indignement proſtitué & profané dans la génération préſente, mais qui peut faire un jour révolution parmi les hommes, ſi jamais il y renaît du bon ſens & de la bonne foi.

Depuis lors, reſté tranquille dans les principes que j'avois adoptés après une méditation ſi longue & ſi réfléchie, j'en ai fait la regle immuable de ma conduite & de ma foi, ſans plus m'inquiéter ni des objections que je n'avois pu réſoudre, ni de celles que je n'avois pu prévoir, & qui ſe préſentoient nouvellement de tems à autre à mon eſprit. Elles m'ont inquiété quelquefois, mais elles ne m'ont jamais ébranlé. Je me ſuis toujours dit : tout cela

ſuffit pour me rendre heureux en dépit de la fortune & des hommes.

Cette délibération & la concluſion que j'en tirai ne ſemblent-elles pas avoir été dictées par le Ciel même pour me préparer à la deſtinée qui m'attendoit, & me mettre en état de la ſoutenir ? Que ſerois-je devenu, que deviendrois-je encore, dans les angoiſſes affreuſes qui m'attendoient, & dans l'incroyable ſituation où je ſuis réduit pour le reſte de ma vie, ſi, reſté ſans aſyle où je puſſe échapper à mes implacables perſécuteurs, ſans dédommagement des opprobres qu'ils me font eſſuyer en ce monde, & ſans eſpoir d'obtenir jamais la juſtice qui m'étoit due, je m'étois vu livré tout entier au plus horrible ſort qu'ait éprouvé ſur la terre aucun mortel ? Tandis que, tranquille dans mon innocence je n'imaginois qu'eſtime & bienveillance pour moi parmi les hommes ; tandis que mon cœur ouvert & confiant s'épanchoit avec des amis & des freres, les traîtres m'enlaçoient en ſilence de rets forgés au fond des enfers. Surpris par les plus imprévus de tous les malheurs & les plus terribles pour une ame fiere, traîné dans la

avantageux de les ſavoir ſoutenir. Toutes les plus vives peines perdent leur force pour quiconque en voit le dédommagement grand & ſûr; & la certitude de ce dédommagement étoit le principal fruit que j'avois retiré de mes méditations précédentes.

Il eſt vrai qu'au milieu des outrages ſans nombre & des indignités ſans meſure dont je me ſentois accablé de toutes parts, des intervalles d'inquiétude & de doutes venoient de tems à autre ébranler mon eſpérance & troubler ma tranquillité. Les puiſſantes objections que je n'avois pu réſoudre ſe préſentoient alors à mon eſprit avec plus de force, pour achever de m'abattre préciſément dans les momens, où ſurchargé du poids de ma deſtinée, j'étois prêt à tomber dans le découragement. Souvent des argumens nouveaux que j'entendois faire me revenoient dans l'eſprit à l'appui de ceux qui m'avoient déjà tourmenté. Ah! me diſois-je alors dans des ſerremens de cœur prêts à m'étouffer, qui me garantira du déſeſpoir ſi dans l'horreur de mon ſort je ne vois plus que des chimeres dans les conſolations que me fourniſſoit ma rai-

pour les repouſſer? Je me crois ſage, & je ne ſuis que dupe, victime & martyr d'une vaine erreur.

Combien de fois dans ces momens de doute & d'incertitude je fus prêt à m'abandonner au déſeſpoir. Si jamais j'avois paſſé dans cet état un mois entier, c'étoit fait de ma vie & de moi. Mais ces criſes, quoiqu'autrefois aſſez fréquentes ont toujours été courtes, & maintenant que je n'en ſuis pas délivré tout-à-fait encore, elles ſont ſi rares & ſi rapides, qu'elles n'ont pas même la force de troubler mon repos. Ce ſont de légeres inquiétudes qui n'affectent pas plus mon ame, qu'une plume qui tombe dans la riviere ne peut altérer le cours de l'eau. J'ai ſenti que remettre en délibération les mêmes points ſur leſquels je m'étois ci-devant décidé, étoit me ſuppoſer de nouvelles lumieres ou le jugement plus formé, ou plus de zele pour la vérité que je n'avois lors de mes recherches, qu'aucun de ces cas n'étant ni ne pouvant être le mien, je ne pouvois préférer par aucune raiſon ſolide, des opinions qui dans l'accablement du déſeſpoir ne me tentoient que pour augmenter ma miſere, à des

: l'appesantissement d'es-
jusqu'aux raisonnemens
lois ma croyance & mes
je n'oublierai jamais les
n ai tirées avec l'appro-
science & de ma raison,
léformais. Que tous les
nent ergoter contre : ils
s & leurs peines. Je me
ste de ma vie en toute
ue j'ai pris quand j'étois
en choisir.

ans ces dispositions, j'y
contentement de moi, l'es-
onsolations dont j'ai besoin
tion. Il n'est pas possible
complette, aussi per-
en elle-même, l'a-
sible & toujours ac-
ération présente, les
n'accable sans cesse,
efois dans l'abatte-
nlée, les doutes dé-
t encore de tems à
me & la remplir de
incapable des opéra-
aires pour me rassu-

conduite, & qu'ils ont si habilement pratiquée à mon égard. Cette morale, purement offensive, ne sert point à la défense, & n'est bonne qu'à l'aggression. De quoi me serviroit-elle dans l'etat où ils m'ont réduit? Ma seule innocence me soutient dans les malheurs, & combien me rendrois-je plus malheureux encore, si m'ôtant cette unique mais puissante ressource, j'y substituois la méchanceté? Les atteindrois-je dans l'art de nuire, & quand j'y réussirois, de quel mal me soulageroit celui que je leur pourrois faire? Je perdrois ma propre estime, & je ne gagnerois rien à la place.

C'est ainsi que raisonnant avec moi-même je parvins à ne plus me laisser ébranler dans mes principes par des argumens captieux, par des objections insolubles, & par des difficultés qui passoient ma portée & peut-être celle de l'esprit humain. Le mien, restant dans la plus solide assiette que j'avois pu lui donner, s'accoutuma si bien à s'y reposer à l'abri de ma conscience, qu'aucune doctrine étrangere ancienne ou nouvelle ne peut plus l'émouvoir, ni troubler un instant mon repos. Tombé

dans la langueur & l'appeſantiſſement d'eſprit, j'ai oublié juſqu'aux raiſonnemens ſur leſquels je fondois ma croyance & mes maximes ; mais je n'oublierai jamais les concluſions que j'en ai tirées avec l'approbation de ma conſcience & de ma raiſon, & je m'y tiens déſormais. Que tous les philoſophes viennent ergoter contre : ils perdront leur tems & leurs peines. Je me tiens pour le reſte de ma vie en toute choſe, au parti que j'ai pris quand j'étois plus en état de bien choiſir.

Tranquille dans ces diſpoſitions, j'y trouve avec le contentement de moi, l'eſpérance & les conſolations dont j'ai beſoin dans ma ſituation. Il n'eſt pas poſſible qu'une ſolitude auſſi complette, auſſi permanente, auſſi triſte en elle-même, l'animoſité toujours ſenſible & toujours active de toute la génération préſente, les indignités dont elle m'accable ſans ceſſe, ne me jettent quelquefois dans l'abattement, l'eſpérance ébranlée, les doutes décourageans reviennent encore de tems à autre troubler mon ame & la remplir de triſteſſe. C'eſt alors qu'incapable des opérations de l'eſprit néceſſaires pour me raſſu-

[illegible]

[illegible] dans l'amour [illegible]

[illegible] connoissances [illegible]

[illegible] le bonheur [illegible]

[illegible] chaque jour [illegible]

[illegible] même me garantir de [illegible]

[illegible] de vouloir approfondir [illegible]

[illegible] hors d'état de [illegible]

[illegible] ne reste rien d'acquisitions à espérer [illegible]

[illegible] les lumieres [illegible]

[illegible] importantes à faire [illegible]

[illegible] à mon état [illegible]

[illegible] d'enrichir & d'orner mon ame [illegible]

[illegible] qu'elle put emporter avec elle [illegible]

[illegible]

cette vie à les vouloir acquérir. Mais la patience, la douceur, la résignation, l'intégrité, la justice impartiale, sont un bien qu'on emporte avec soi, & dont on peut s'enrichir sans cesse, sans craindre que la mort même nous en fasse perdre le prix. C'est à cette unique & utile étude que je consacre le reste de ma vieillesse. Heureux si par mes progrès sur moi-même, j'apprends à sortir de la vie, non meilleur, car cela n'est pas possible, mais plus vertueux que je n'y suis entré !



QUATRIEME PROMENADE.

Dans le petit nombre de livres que je lis quelquefois encore, Plutarque est celui qui m'attache & me profite le plus. Ce fut la premiere lecture de mon enfance, ce sera la derniere de ma vieillesse ; c'est presque le seul Auteur que je n'ai jamais lu sans en tirer quelque fruit. Avant-hier je lisois dans ses œuvres morales le traité, *comment on pourra tirer utilité de ses ennemis ?* Le même jour en rangeant quelques brochures qui m'ont été envoyées par les Auteurs, je tombai sur un des journaux de l'Abbé *R****. au titre duquel il avoit mis ces paroles *vitam vero impendenti*, *R****. Trop au fait des tournures de ces Messieurs, pour prendre le change sur celle-là, je compris qu'il avoit cru sous cet air de politesse me dire une cruelle contre-vérité : mais sur quoi fondé ? Pourquoi ce sarcasme ? Quel sujet y pouvois-je avoir donné ? Pour mettre à profit les leçons du bon Plutarque, je résolus d'employer à m'examiner sur le mensonge, la promenade du lendemain, & j'y vins bien confirmé dans l'opinion déjà

[redacted]

prise que, le *connois-toi toi-même* du Temple de Delphes n'étoit pas une maxime si facile à suivre, que je l'avois cru dans mes Confessions.

Le lendemain m'étant mis en marche pour exécuter cette résolution, la premiere idée qui me vint en commençant à me recueillir, fut celle d'un mensonge affreux fait dans ma premiere jeunesse, dont le souvenir m'a troublé toute ma vie & vient jusques dans ma vieillesse contrister encore mon cœur déjà navré de tant d'autres façons. Ce mensonge, qui fut un grand crime en lui-même, en dût être un plus grand encore par ses effets que j'ai toujours ignorés, mais que le remords m'a fait supposer aussi cruels qu'il étoit possible. Cependant à ne consulter que la disposition où j'étois en le faisant, ce mensonge ne fut qu'un fruit de la mauvaise honte, & bien loin qu'il partît d'une intention de nuire à celle qui en fut la victime, je puis jurer à la face du Ciel qu'à l'instant même où cette honte invincible me l'arrachoit, j'aurois donné tout mon sang avec joie pour en détourner l'effet sur moi seul. C'est un délire que je ne puis expliquer, qu'en disant

comme je crois le sentir, qu'en cet instant mon naturel timide subjugua tous les vœux de mon cœur.

Le souvenir de ce malheureux acte & les inextinguibles regrets qu'il m'a laissés m'ont inspiré pour le mensonge une horreur qui a dû garantir mon cœur de ce vice pour le reste de ma vie. Lorsque je pris ma devise je me sentois fait pour la mériter, & je ne doutois pas que je n'en fusse digne quand sur le mot de l'Abbé *R****. je commençai de m'examiner plus sérieusement.

Alors en m'épluchant avec plus de soin, je fus bien surpris du nombre de choses de mon invention que je me rappellois avoir dites comme vraies dans le même tems où, fier en moi-même de mon amour pour la vérité, je lui sacrifiois ma sureté, mes intérêts, ma personne, avec une impartialité dont je ne connois nul autre exemple parmi les humains.

Ce qui me surprit le plus étoit qu'en me rappellant ces choses controuvées, je n'en sentois aucun vrai repentir. Moi dont l'horreur pour la fausseté n'a rien dans mon cœur qui la balance, moi qui braverois les supplices s'il les falloit éviter par un men-

ſonge, par quelle bizarre inconſéquence mentois-je ainſi de gaîté de cœur ſans néceſſité, ſans profit, & par quelle inconcevable contradiction n'en ſentois-je pas le moindre regret, moi que le remords d'un menſonge n'a ceſſé d'affliger pendant cinquante ans? Je ne me ſuis jamais endurci ſur mes fautes; l'inſtinct moral m'a toujours bien conduit, ma conſcience a gardé ſa premiere intégrité, & quand même elle ſe ſeroit altérée en ſe pliant à mes intérêts, comment, gardant toute ſa droiture dans les occaſions où l'homme forcé par ſes paſſions peut au moins s'excuſer ſur ſa foibleſſe, la perd-elle uniquement dans les choſes indifférentes où le vice n'a point d'excuſe? Je vis que de la ſolution de ce problême dépendoit la juſteſſe du jugement que j'avois à porter en ce point ſur moi-même, & après l'avoir bien examiné, voici de quelle maniere je parvins à me l'expliquer.

Je me ſouviens d'avoir lu dans un livre de philoſophie que mentir c'eſt cacher une vérité que l'on doit manifeſter. Il ſuit bien de cette définition que taire une vérité qu'on n'eſt pas obligé de dire

prend à ſe conduire, à être ce qu'il doit être, à faire ce qu'il doit faire, à tendre à ſa véritable fin. La vérité particuliere & individuelle n'eſt pas toujours un bien, elle eſt quelquefois un mal, très-ſouvent une choſe indifférente. Les choſes qu'il importe à un homme de ſavoir & dont la connoiſſance eſt néceſſaire à ſon bonheur, ne ſont peut-être pas en grand nombre, mais en quelque nombre qu'elles ſoient elles ſont un bien qui lui appartient, qu'il a droit de réclamer par-tout où il le trouve, & dont on ne peut le fruſtrer ſans commettre le plus inique de tous les vols, puiſqu'elle eſt de ces biens communs à tous, dont la communication n'en prive point celui qui le donne.

Quant aux vérités qui n'ont aucune ſorte d'utilité, ni pour l'inſtruction ni dans la pratique, comment ſeroient-elles un bien dû, puiſqu'elles ne ſont pas même un bien, & puiſque la propriété n'eſt fondée que ſur l'utilité, où il n'y a point d'utilité poſſible il ne peut y avoir de propriété. On peut réclamer un terrain quoique ſtérile, parce qu'on peut au moins

habiter sur le sol : mais qu'un fait oiseux, indifférent à tous égards, & sans conséquence pour personne soit vrai ou faux, cela n'intéresse qui que ce soit. Dans l'ordre moral rien n'est inutile, non plus que dans l'ordre physique. Rien ne peut être dû de ce qui n'est bon à rien ; pour qu'une chose soit due il faut qu'elle soit, ou puisse être utile. Ainsi la vérité due est celle qui intéresse la justice, & c'est profaner ce nom sacré de vérité que de l'appliquer aux choses vaines dont l'existence est indifférente à tous, & dont la connoissance est inutile à tout. La vérité dépouillée de toute espece d'utilité même possible, ne peut donc pas être une chose due, & par conséquent celui qui la tait ou la déguise, ne ment point.

Mais est-il de ces vérités si parfaitement stériles qu'elles soient de tout point inutiles à tout, c'est un autre article à discuter & auquel je reviendrai tout-à-l'heure. Quant à présent passons à la seconde question.

Ne pas dire ce qui est vrai, & dire ce qui est faux sont deux choses très-différentes ; mais dont peut néanmoins résul-

[redacted]

ter le même effet ; car ce réſultat eſt aſſurément bien le même toutes les fois que cet effet eſt nul. Par-tout où la vérité eſt indifférente, l'erreur contraire eſt indifférente auſſi ; d'où il ſuit qu'en pareil cas celui qui trompe en diſant le contraire de la vérité, n'eſt pas plus injuſte que celui qui trompe en ne la déclarant pas ; car en fait de vérités inutiles. l'erreur n'a rien de pire que l'ignorance. Que je croye le ſable qui eſt au fond de la mer blanc ou rouge, cela ne m'importe pas plus que d'ignorer de quelle couleur il eſt. Comment pourroit-on être injuſte en ne nuiſant à perſonne, puiſque l'injuſtice ne conſiſte que dans le tort fait à autrui ?

Mais ces queſtions ainſi ſommairement décidées ne ſauroient me fournir encore aucune application ſure pour la pratique, ſans beaucoup d'éclairciſſemens préalables néceſſaires pour faire avec juſteſſe cette application dans tous les cas qui peuvent ſe préſenter. Car ſi l'obligation de dire la vérité n'eſt fondée que ſur ſon utilité, comment me conſtituerai-je juge de cette utilité ? Très-ſouvent l'avantage de l'un fait le préjudice de l'autre, l'intérêt par-

ticulier est presque toujours en opposition avec l'intérêt public. Comment se conduire en pareil cas ? Faut-il sacrifier l'utilité de l'absent à celle de la personne à qui l'on parle ? Faut-il taire ou dire la vérité qui profitant à l'un nuit à l'autre ? Faut-il peser tout ce qu'on doit dire à l'unique balance du bien public, ou à celle de la justice distributive, & suis-je assuré de connoitre assez tous les rapports de la chose pour ne dispenser les lumieres dont je dispose que sur les régles de l'equité ? De plus, en examinant ce qu'on doit aux autres, ai-je examiné suffisamment ce qu'on se doit à soi-même, ce qu'on doit à la vérité pour elle seule ? Si je ne fais aucun tort à un autre en le trompant, s'ensuit-il que je ne m'en fasse point à moi-même, & suffit-il de n'être jamais injuste pour être toujours innocent ?

Que d'embarrassantes discussions dont il seroit aisé de se tirer en se disant ; soyons toujours vrai au risque de tout ce qui en peut arriver. La justice elle-même est dans la vérité des choses ; le mensonge est toujours iniquité, l'erreur est toujours imposture, quand on donne ce qui n'est

pas pour la regle de ce qu'on doit faire ou croire. Et quelqu'effet qui réſulte de la vérité on eſt toujours inculpable quand on l'a dite, parce qu'on n'y a rien mis du ſien.

Mais c'eſt-là trancher la queſtion ſans la réſoudre. Il ne s'agiſſoit pas de prononcer s'il ſeroit bon de dire toujours la vérité, mais ſi l'on y étoit toujours également obligé, & ſur la définition que j'examinois ſuppoſant que non, de diſtinguer les cas où la vérité eſt rigoureuſement due, de ceux où l'on peut la taire ſans injuſtice & la déguiſer ſans menſonge : car j'ai trouvé que de tels cas exiſtoient réellement. Ce dont il s'agit eſt donc de chercher une regle ſure pour les connoître & les bien déterminer.

Mais d'où tirer cette regle & la preuve de ſon infaillibilité? . . . . . Dans toutes les queſtions de morale difficiles comme celle-ci, je me ſuis toujours bien trouvé de les réſoudre par le dictamen de ma conſcience, plutôt que par les lumieres de ma raiſon. Jamais l'inſtinct moral ne m'a trompé : il a gardé juſqu'ici ſa pureté dans mon cœur aſſez pour que je

ficile qu'on puiſſe avoir cette certitude ; auſſi eſt-il difficile & rare qu'un menſonge ſoit parfaitement innocent. Mentir pour ſon avantage à ſoi-même eſt impoſture, mentir pour l'avantage d'autrui eſt fraude, mentir pour nuire eſt calomnie ; c'eſt la pire eſpece de menſonge. Mentir ſans profit ni préjudice de ſoi ni d'autrui n'eſt pas mentir : ce n'eſt pas menſonge, c'eſt fiction.

Les fictions qui ont un objet moral s'appellent apologues ou fables, & comme leur objet n'eſt ou ne doit être que d'envelopper des vérités utiles ſous des formes ſenſibles & agréables, en pareil cas on ne s'attache gueres à cacher le menſonge de fait qui n'eſt que l'habit de la vérité, & celui qui ne débite une fable que pour une fable, ne ment en aucune façon.

Il eſt d'autres fictions purement oiſeuſes telles que ſont la plupart des contes & des romans qui, ſans renfermer aucune inſtruction véritable n'ont pour objet que l'amuſement. Celles-là, dépouillées de toute utilité morale ne peuvent s'apprécier que par l'intention de celui qui les invente, &

lorsqu'il les débite avec affirmation comme des vérités réelles, on ne peut gueres disconvenir qu'elles ne soient de vrais mensonges. Cependant, qui jamais s'est fait un grand scrupule de ces mensonges-là, & qui jamais en a fait un reproche grave à ceux qui les font ? S'il y a par exemple quelque objet moral dans le Temple de Gnide, cet objet est bien offusqué & gâté par les détails voluptueux & par les images lascives. Qu'a fait l'Auteur pour couvrir cela d'un vernis de modestie ? Il a feint que son ouvrage étoit la traduction d'un manuscrit Grec, & il a fait l'histoire de la découverte de ce manuscrit de la façon la plus propre à persuader ses lecteurs de la vérité de son récit. Si ce n'est pas là un mensonge bien positif, qu'on me dise donc ce que c'est que mentir ? Cependant qui est-ce qui s'est avisé de faire à l'Auteur un crime de ce mensonge & de le traiter pour cela d'imposteur ?

On dira vainement que ce n'est-là qu'une plaisanterie, que l'Auteur tout en affirmant ne vouloit persuader personne, qu'il n'a persuadé personne en effet, & que le public n'a pas douté un moment qu'il ne

[redacted]

fût lui-même l'Auteur de l'ouvrage prétendu Grec dont il se donnoit pour le traducteur. Je répondrai qu'une pareille plaisanterie sans aucun objet n'eût été qu'un bien sot enfantillage, qu'un menteur ne ment pas moins quand il affirme quoiqu'il ne persuade pas, qu'il faut détacher du public instruit des multitudes de lecteurs simples & crédules, à qui l'histoire du manuscrit narrée par un Auteur grave avec un air de bonne foi en a réellement imposé, & qui ont bu sans crainte dans une coupe de forme antique le poison dont ils se seroient au moins défiés s'il leur eût été présenté dans un vase moderne.

Que ces distinctions se trouvent ou non dans les livres, elles ne s'en font pas moins dans le cœur de tout homme de bonne foi avec lui-même, qui ne veut rien se permettre que sa conscience puisse lui reprocher. Car dire une chose fausse à son avantage, n'est pas moins mentir que si on la disoit au préjudice d'autrui; quoique le mensonge soit moins criminel. Donner l'avantage à qui ne doit pas l'avoir, c'est troubler l'ordre de la justice, attribuer faussement à soi-même ou à autrui un acte d'où

peut résulter louange ou blâme, inculpation ou disculpation, c'est faire une chose injuste ; or tout ce qui, contraire à la vérité, blesse la justice en quelque façon que ce soit, c'est mensonge. Voilà la limite exacte : mais tout ce qui, contraire à la vérité, n'intéresse la justice en aucune sorte n'est que fiction, & j'avoue que quiconque se reproche une pure fiction comme un mensonge a la conscience plus délicate que moi.

Ce qu'on appelle mensonges officieux sont de vrais mensonges, parce qu'en imposer à l'avantage soit d'autrui, soit de soi-même, n'est pas moins injuste, que d'en imposer à son détriment. Quiconque loue ou blâme contre la vérité, ment, dès qu'il s'agit d'une personne réelle. S'il s'agit d'un être imaginaire, il en peut dire tout ce qu'il veut, sans mentir, à moins qu'il ne juge sur la moralité des faits qu'il invente, & qu'il n'en juge faussement : car alors s'il ne ment pas dans le fait, il ment contre la vérité morale, cent fois plus respectable que celle des faits.

J'ai vu de ces gens qu'on appelle vrais dans le monde. Toute leur véracité s'épuise



puiſe dans les converſations oiſeuſes à citer fidellement, les lieux, les tems, les perſonnes, à ne ſe permettre aucune fiction, à ne broder aucune circonſtance, à ne rien exagérer. En tout ce qui ne touche point à leur intérêt, ils ſont dans leurs narrations de la plus inviolable fidélité. Mais s'agit-il de traiter quelque affaire qui les regarde, de narrer quelque fait qui leur touche de près; toutes les couleurs ſont employées pour préſenter les choſes ſous le jour qui leur eſt le plus avantageux, & ſi le menſonge leur eſt utile & qu'ils s'abſtiennent de le dire eux-mêmes, ils le favoriſent avec adreſſe, & font en ſorte qu'on l'adopte ſans le leur pouvoir imputer. Ainſi le veut la prudence : adieu la véracité.

L'homme que j'appelle *vrai* fait tout le contraire. En choſes parfaitement indifférentes, la vérité qu'alors l'autre reſpecte ſi fort, le touche fort peu, & il ne ſe fera gueres de ſcrupule d'amuſer une compagnie par des faits controuvés, dont il ne réſulte aucun jugement injuſte ni pour ni contre qui que ce ſoit vivant ou mort. Mais tout diſcours qui produit pour quelqu'un profit ou dommage, eſtime ou mé-

pris, louange ou blâme contre la justice & la vérité est un mensonge qui jamais n'approchera de son cœur, ni de sa bouche, ni de sa plume. Il est solidement *vrai*, même contre son intérêt, quoiqu'il se pique assez peu de l'être dans les conversations oiseuses. Il est *vrai* en ce qu'il ne cherche à tromper personne, qu'il est aussi fidelle à la vérité qui l'accuse, qu'à celle qui l'honore, & qu'il n'en impose jamais pour son avantage, ni pour nuire à son ennemi. La différence donc qu'il y a entre mon homme *vrai*, & l'autre, est que celui du monde est très-rigoureusement fidelle à toute vérité qui ne lui coûte rien, mais pas au-delà, & que le mien ne la sert jamais si fidellement que quand il faut s'immoler pour elle.

Mais, diroit-on, comment accorder ce relâchement avec cet ardent amour pour la vérité dont je le glorifie ? Cet amour est donc faux puisqu'il souffre tant d'alliage ? Non, il est pur & vrai : mais il n'est qu'une émanation de l'amour de la justice, & ne veut jamais être faux, quoiqu'il soit souvent fabuleux. Justice & vérité sont dans son esprit deux mots synonymes qu'il prend l'un pour l'autre indifféremment.

La ſainte vérité que ſon cœur adore ne conſiſte point en faits indifférens, & en noms inutiles, mais à rendre fidellement à chacun ce qui lui eſt dû en choſes qui ſont véritablement ſiennes, en imputations bonnes ou mauvaiſes, en rétributions d'honneur ou de blâme, de louange & d'improbation. Il n'eſt faux ni contre autrui, parce que ſon équité l'en empêche & qu'il ne veut nuire à perſonne injuſtement, ni pour lui-même, parce que ſa conſcience l'en empêche, & qu'il ne ſauroit s'approprier ce qui n'eſt pas à lui. C'eſt ſur-tout de ſa propre eſtime qu'il eſt jaloux; c'eſt le bien dont il peut le moins ſe paſſer, & il ſentiroit une perte réelle d'acquérir celle des autres aux dépens de ce bien-là. Il mentira donc quelquefois en choſes indifférentes, ſans ſcrupule & ſans croire mentir, jamais pour le dommage ou le profit d'autrui, ni de lui-même. En tout ce qui tient aux vérités hiſtoriques, en tout ce qui a trait à la conduite des hommes, à la juſtice, à la ſociabilité, aux lumieres utiles, il garantira de l'erreur, & lui-même, & les autres autant qu'il dépendra de lui. Tout menſonge hors

de-là, ſelon lui n'en eſt pas un. Si le Temple de Gnide eſt un ouvrage utile, l'hiſtoire du manuſcrit Grec n'eſt qu'une fiction très-innocente; elle eſt un menſonge très-puniſſable, ſi l'ouvrage eſt dangereux.

Telles furent mes regles de conſcience ſur le menſonge & ſur la vérité. Mon cœur ſuivoit machinalement ces regles avant que ma raiſon les eût adoptées, & l'inſtinct moral en fit ſeul l'application. Le criminel menſonge dont la pauvre Marion fut la victime m'a laiſſé d'ineffaçables remords, qui m'ont garanti tout le reſte de ma vie non-ſeulement de tout menſonge de cette eſpece, mais de tous ceux qui de quelque façon que ce pût être pouvoient toucher l'intérêt & la réputation d'autrui. En généraliſant ainſi l'excluſion je me ſuis diſpenſé de peſer exactement l'avantage, & le préjudice, & de marquer les limites préciſes du menſonge nuiſible, & du menſonge officieux; en regardant l'un & l'autre comme coupables, je me les ſuis interdits tous les deux.

En ceci comme en tout le reſte mon tempérament a beaucoup influé ſur mes

maximes, ou plutôt sur mes habitudes; car je n'ai gueres agi par regles ou n'ai gueres suivi d'autres regles en toute chose que les impulsions de mon naturel. Jamais mensonge prémédité n'approcha de ma pensée, jamais je n'ai menti pour mon intérêt; mais souvent j'ai menti par honte, pour me tirer d'embarras en choses indifférentes, ou qui n'intéressoient tout au plus que moi seul, lors qu'ayant à soutenir un entretien, la lenteur de mes idées & l'aridité de ma conversation me forçoient de recourir aux fictions pour avoir quelque chose à dire. Quand il faut nécessairement parler, & que des vérités amusantes ne se présentent pas assez-tôt à mon esprit, je débite des fables pour ne pas demeurer muet; mais dans l'invention de ces fables, j'ai soin, tant que je puis, qu'elles ne soient pas des mensonges, c'est-à-dire qu'elles ne blessent ni la justice ni la vérité due, & qu'elles ne soient que des fictions indifférentes à tout le monde & à moi. Mon desir seroit bien d'y substituer au moins à la vérité des faits une vérité morale; c'est-à-dire d'y bien représenter les affections naturelles au cœur

non pas ceux qui peuvent servir à me tirer d'embarras quand il s'agit de moi seul, ce qui n'est pas moins contre ma conscience & mes principes, que ceux qui peuvent influer sur le sort d'autrui.

J'atteste le Ciel que si je pouvois l'instant d'après retirer le mensonge qui m'excuse, & dire la vérité qui me charge sans me faire un nouvel affront en me rétractant, je le ferois de tout mon cœur; mais la honte de me prendre ainsi moi-même en faute me retient encore, & je me repens très-sincérement de ma faute, sans néanmoins l'oser réparer. Un exemple expliquera mieux ce que je veux dire, & montrera que je ne mens ni par intérêt ni par amour-propre, encore moins par envie ou par malignité : mais uniquement par embarras & mauvaise honte, sachant même très-bien quelquefois que ce mensonge est connu pour tel, & ne peut me servir du tout à rien.

Il y a quelque tems que M. *F****. m'engagea contre mon usage à aller avec ma femme, dîner en maniere de pic-nic avec lui & M. *B****. chez la Dame***. restauratrice, laquelle & ses deux filles dînerent

aussi avec nous. Au milieu du dîné, l'aînée, qui est mariée depuis peu & qui étoit grosse,...... (*) s'avisa de me demander brusquement & en me fixant, si j'avois eu des enfans. Je répondis en rougissant jusqu'aux yeux que je n'avois pas eu ce bonheur. Elle sourit malignement en regardant la compagnie : tout cela n'étoit pas bien obscur, même pour moi.

Il est clair d'abord que cette réponse n'est point celle que j'aurois voulu faire, quand même j'aurois eu l'intention d'en imposer; car dans la disposition où je voyois les convives, j'étois bien sûr que ma réponse ne changeoit rien à leur opinion sur ce point. On s'attendoit à cette négative, on la provoquoit même pour jouir du plaisir de m'avoir fait mentir. Je n'étois pas assez bouché pour ne pas sentir cela. Deux minutes après, la réponse que j'aurois dû faire me vint d'elle-même. *Voilà une question peu discrete de la part d'une jeune femme, à un homme qui a vieilli garçon.* En parlant ainsi, sans men-

(*) Ces points indiquent quelques mots que l'on n'a pu lire dans le manuscrit.

tir, ſans avoir à rougir d'aucun aveu, je mettois les rieurs de mon côté, & je lui faiſois une petite leçon qui naturellement devoit la rendre un peu moins impertinente à me queſtionner. Je ne fis rien de tout cela, je ne dis point ce qu'il falloit dire, je dis ce qu'il ne falloit pas & qui ne pouvoit me ſervir de rien. Il eſt donc certain que ni mon jugement ni ma volonté ne dicterent ma réponſe, & qu'elle fut l'effet machinal de mon embarras. Autrefois je n'avois point cet embarras, & je faiſois l'aveu de mes fautes avec plus de franchiſe que de honte, parce que je ne doutois pas qu'on ne vît ce qui les rachetoit & que je ſentois au-dedans de moi; mais l'œil de la malignité me navre & me déconcerte; en devenant plus malheureux, je ſuis devenu plus timide, & jamais je n'ai menti que par timidité.

Je n'ai jamais mieux ſenti mon averſion naturelle pour le menſonge qu'en écrivant mes Confeſſions: car c'eſt là que les tentations auroient été fréquentes & fortes, pour peu que mon penchant m'eût porté de ce côté. Mais loin d'avoir rien tû, rien diſſimulé qui fût à ma charge, par

un tour d'esprit que j'ai peine à m'expliquer & qui vient peut-être d'éloignement pour toute imitation, je me sentois plutôt porté à mentir dans le sens contraire en m'accusant avec trop de sévérité, qu'en m'excusant avec trop d'indulgence, & ma conscience m'assure qu'un jour je serai jugé moins sévérement que je ne me suis jugé moi-même. Oui je le dis & le sens avec une fiere élévation d'ame, j'ai porté dans cet écrit la bonne foi, la véracité, la franchise, aussi loin, plus loin même, au moins je le crois, que ne fit jamais aucun autre homme; sentant que le bien surpassoit le mal, j'avois mon intérêt à tout dire, & j'ai tout dit.

Je n'ai jamais dit moins, j'ai dit plus quelquefois, non dans les faits, mais dans les circonstances, & cette espece de mensonge fut plutôt l'effet du délire de l'imagination qu'un acte de volonté. J'ai tort même de l'appeller mensonge, car aucune de ces additions n'en fut un. J'écrivois mes Confessions déjà vieux, & dégoûté des vains plaisirs de la vie que j'avois tous effleurés, & dont mon cœur avoit bien senti le vide. Je les écrivois de mémoire;

cette mémoire me manquoit ſouvent ou ne me fourniſſoit que des ſouvenirs imparfaits, & j'en rempliſſois les lacunes par des détails que j'imaginois en ſupplément de ces ſouvenirs, mais qui ne leur étoient jamais contraires. J'aimois à m'étendre ſur les momens heureux de ma vie, & je les embelliſſois quelquefois des ornemens que de tendres regrets venoient me fournir. Je diſois les choſes que j'avois oubliées comme il me ſembloit qu'elles avoient dû être, comme elles avoient été peut-être en effet, jamais au contraire de ce que je me rappellois qu'elles avoient été. Je prêtois quelquefois à la vérité des charmes étrangers, mais jamais je n'ai mis le menſonge à la place pour pallier mes vices, ou pour m'arroger des vertus.

Que ſi quelquefois ſans y ſonger par un mouvement involontaire j'ai caché le côté difforme en me peignant de profil, ces réticences ont bien été compenſées par d'autres réticences plus bizarres qui m'ont ſouvent fait taire le bien plus ſoigneuſement que le mal. Ceci eſt une ſingularité de mon naturel qu'il eſt fort pardonnable aux hommes de ne pas croire, mais qui tout

Cet accident me fut pourtant bien sensible par la circonstance, car c'étoit le tems des exercices où l'on faisoit manœuvrer la Bourgeoisie, & nous avions fait un rang de trois autres enfans de mon âge avec lesquels je devois en uniforme faire l'exercice avec la compagnie de mon quartier. J'eus la douleur d'entendre le tambour de la compagnie passant sous ma fenêtre avec mes trois camarades, tandis que j'étois dans mon lit.

Mon autre histoire est toute semblable, mais d'un âge plus avancé.

Je jouois au mail à Plain-Palais avec un de mes camarades appellé *Plince*. Nous prîmes querelle au jeu, nous nous battîmes, & durant le combat il me donna sur la tête nue un coup de mail si bien appliqué que d'une main plus forte il m'eût fait sauter la cervelle. Je tombe à l'instant. Je ne vis de ma vie une agitation pareille à celle de ce pauvre garçon, voyant mon sang ruisseler dans mes cheveux. Il crut m'avoir tué. Il se précipite sur moi, m'embrasse, me serre étroitement en fondant en larmes & poussant des cris perçans. Je l'embrassois aussi de

toute ma force en pleurant comme lui dans une émotion confuſe, qui n'étoit pas ſans quelque douceur. Enfin il ſe mit en devoir d'étancher mon ſang qui continuoit de couler, & voyant que nos deux mouchoirs n'y pouvoient ſuffire, il m'entraîna chez ſa mere qui avoit un petit jardin près de là. Cette bonne Dame faillit à ſe trouver mal en me voyant dans cet état. Mais elle ſut conſerver des forces pour me panſer, & après avoir bien baſſiné ma plaie elle y appliqua des fleurs de lys macerées dans l'eau-de-vie, vulnéraire excellent & très-uſité dans notre pays. Ses larmes & celles de ſon fils pénétrerent mon cœur au point que longtems je la regardois comme ma mere & ſon fils comme mon frere, juſqu'à-ce qu'ayant perdu l'un & l'autre de vue, je les oubliai peu-à-peu.

Je gardai le même ſecret ſur cet accident que ſur l'autre, & il m'en eſt arrivé cent autres de pareille nature en ma vie, dont je n'ai pas même été tenté de parler dans mes Confeſſions, tant j'y cherchois peu l'art de faire valoir le bien que je ſentois dans mon caractere. Non, quand

j'ai parlé contre la vérité qui m'étoit connue, ce n'a jamais été qu'en choses indifférentes, & plus, ou par l'embarras de parler ou pour le plaisir d'écrire que par aucun motif d'intérêt pour moi, ni d'avantage ou de préjudice d'autrui. Et quiconque lira mes Confessions impartialement, si jamais cela arrive, sentira que les aveux que j'y fais sont plus humi- [illegible] à faire, que ceux d'un [illegible] moins honteux à dire, [illegible] parce que je ne l'ai [illegible]

[illegible] réflexions que la [illegible] me suis faite [illegible] mens de [illegible] des [illegible] pra- [illegible] vrai, [illegible] des [illegible]. En [illegible] moi [illegible]

[redacted]

quement par-là, ce me ſemble, que la vérité eſt une vertu. A tout autre égard elle n'eſt pour nous qu'un être métaphyſique dont il ne réſulte ni bien, ni mal.

Je ne ſens pourtant pas mon cœur aſſez content de ces diſtinctions pour me croire tout-à-fait irrépréhenſible. En peſant avec tant de ſoin ce que je devois aux autres, ai-je aſſez examiné ce que je me devois à moi-même? S'il faut être juſte pour autrui, il faut être vrai pour ſoi, c'eſt un hommage que l'honnête-homme doit rendre à ſa propre dignité. Quand la ſtérilité de ma converſation me forçoit d'y ſuppléer par d'innocentes fictions, j'avois tort, parce qu'il ne faut point pour amuſer autrui s'avilir ſoi-même; & quand, entraîné par le plaiſir d'écrire, j'ajoutois à des choſes réelles des ornemens inventés, j'avois plus de tort encore, parce que orner la vérité par des fables, c'eſt en effet la défigurer.

Mais ce qui me rend plus inexcuſable eſt la deviſe que j'avois choiſie. Cette deviſe m'obligeoit plus que tout autre homme à une profeſſion plus étroite de la

vérité, & il ne suffisoit pas que je lui sacrifiasse par-tout mon intérêt & mes penchans, il falloit lui sacrifier aussi ma foiblesse, & mon naturel timide. Il falloit avoir le courage & la force d'être vrai toujours en toute occasion, & qu'il ne sortît jamais ni fictions ni fables d'une bouche & d'une plume, qui s'étoit particuliérement consacrée à la vérité. Voilà ce que j'aurois dû me dire en prenant cette fiere devise, & me répéter sans cesse tant que j'osai la porter. Jamais la fausseté ne dicta mes mensonges, ils sont tous venus de foiblesse, mais cela m'excuse très-mal. Avec une ame foible on peut tout au plus se garantir du vice, mais c'est être arrogant & téméraire d'oser professer de grandes vertus.

Voilà des réflexions qui probablement ne me seroient jamais venues dans l'esprit si l'Abbé R..... ne me les eût suggérées. Il est bien tard, sans doute, pour en faire usage; mais il n'est pas trop tard au moins pour redresser mon erreur, & remettre ma volonté dans la regle : car c'est désormais tout ce qui dépend de moi. En ceci

donc & en toutes choſes ſemblables, la maxime de Solon eſt applicable à tous les âges, & il n'eſt jamais trop tard pour apprendre même de ſes ennemis à être ſage, vrai, modeſte & à moins préſumer de ſoi.



CINQUIEME PROMENADE.

DE toutes les habitations où j'ai demeuré (& j'en ai eu de charmantes,) aucune ne m'a rendu si véritablement heureux, & ne m'a laissé de si tendres regrets que l'Isle de St. Pierre au milieu du lac de Bienne. Cette petite Isle qu'on appelle à Neufchâtel l'Isle de la Motte, est bien peu connue même en Suisse. Aucun voyageur, que je sache, n'en fait mention. Cependant, elle est très-agréable & singuliérement située pour le bonheur d'un homme qui aime à se circonscrire; car quoique je sois peut-être le seul au monde à qui sa destinée en ait fait une loi, je ne puis croire être le seul qui ait un goût si naturel, quoique je ne l'aye trouvé jusqu'ici chez nul autre.

Les rives du lac de Bienne sont plus sauvages & romantiques que celles du lac de Geneve, parce que les rochers & les bois y bordent l'eau de plus près; mais elles ne sont pas moins riantes. S'il y a moins de culture de champs & de vignes, moins de villes & de maisons, il y a aussi plus de verdure naturelle, plus de prairies,

d'aſyles ombragés de boccages, des contraſtes plus fréquens & des accidens plus rapprochés. Comme il n'y a pas ſur ces heureux bords de grandes routes commodes pour les voitures, le pays eſt peu fréquenté par les voyageurs; mais il eſt intéreſſant pour des contemplatifs ſolitaires qui aiment à s'enivrer à loiſir des charmes de la nature, & à ſe recueillir dans un ſilence que ne trouble aucun autre bruit que le cri des aigles, le ramage entrecoupé de quelques oiſeaux, & le roulement des torrens qui tombent de la montagne. Ce beau baſſin d'une forme preſque ronde enferme dans ſon milieu deux petites Iſles, l'une habitée & cultivée d'environ demi-lieue de tour, l'autre plus petite, déſerte & en friche, & qui ſera détruite à la fin par les tranſports de la terre qu'on en ôte ſans ceſſe pour réparer les dégats que les vagues & les orages font à la grande. C'eſt ainſi que la ſubſtance du foible eſt toujours employée au profit du puiſſant.

Il n'y a dans l'Iſle qu'une ſeule maiſon, mais grande, agréable & commode, qui appartient à l'hôpital de Berne ainſi que l'Iſle, & où loge un Receveur avec ſa fa-

mille & ses domestiques. Il y entretient une nombreuse basse-cour, une voliére & des réservoirs pour le poisson. L'Isle dans sa petitesse est tellement variée dans ses terrains & ses aspects, qu'elle offre toutes sortes de sites, & souffre toutes sortes de cultures. On y trouve des champs, des vignes, des bois, des vergers, des gras pâturages ombragés de bosquets, & bordés d'arbrisseaux de toute espece dont le bord des eaux entretient la fraîcheur; une haute terrasse plantée de deux rangs d'arbres borde l'Isle dans sa longueur, & dans le milieu de cette terrasse on a bâti un joli salon où les habitans des rives voisines se rassemblent, & viennent danser les dimanches durant les vendanges.

C'est dans cette Isle que je me réfugiai après la lapidation de *Motiers*. J'en trouvai le séjour si charmant, j'y menois une vie si convenable à mon humeur que, résolu d'y finir mes jours je n'avois d'autre inquiétude sinon qu'on ne me laissât pas exécuter ce projet, qui ne s'accordoit pas avec celui de m'entraîner en Angleterre dont je sentois déjà les premiers effets. Dans les pressentimens qui m'inquiétoient, j'aurois

voulu qu'on m'eût fait de cet aſyle une priſon perpétuelle, qu'on m'y eût confiné pour toute ma vie, & qu'en m'ôtant toute puiſſance & tout eſpoir d'en ſortir, on m'eût interdit toute eſpece de communication avec la terre ferme, de ſorte qu'ignorant tout ce qui ſe faiſoit dans le monde j'en euſſe oublié l'exiſtence, & qu'on y eût oublié la mienne auſſi.

On ne m'a laiſſé paſſer gueres que deux mois dans cette Iſle, mais j'y aurois paſſé deux ans, deux ſiécles, & toute l'éternité ſans m'y ennuyer un moment, quoique je n'y euſſe avec ma compagne, d'autre ſociété que celle du Receveur, de ſa femme & de ſes domeſtiques, qui tous étoient à la vérité de très-bonnes gens, & rien de plus; mais c'étoit préciſément ce qu'il me falloit. Je compte ces deux mois pour le tems le plus heureux de ma vie, & tellement heureux qu'il m'eût ſuffi durant toute mon exiſtence, ſans laiſſer naître un ſeul inſtant dans mon ame le deſir d'un autre état.

Quel étoit donc ce bonheur & en quoi conſiſtoit ſa jouiſſance? Je le donnerois à deviner à tous hommes de ce ſiécle ſur la

description de la vie que j'y menois. Le précieux *far niente* fut la premiere & la principale de ces jouissances que je voulus savourer dans toute sa douceur, & tout ce que je fis durant mon séjour ne fut en effet que l'occupation délicieuse & nécessaire d'un homme qui s'est dévoué à l'oisiveté.

L'espoir qu'on ne demanderoit pas mieux que de me laisser dans ce séjour isolé où je m'étois enlacé de moi-même, dont il m'étoit impossible de sortir sans assistance & sans être bien apperçu, & où je ne pouvois avoir ni communication ni correspondance que par le concours des gens qui m'entouroient, cet espoir, dis-je, me donnoit celui d'y finir mes jours plus tranquillement que je ne les avois passés, & l'idée que j'aurois le tems de m'y arranger tout à loisir fit que je commençai par n'y faire aucun arrangement. Transporté là brusquement seul & nud, j'y fis venir successivement ma gouvernante, mes livres & mon petit équipage dont j'eus le plaisir de ne rien déballer, laissant mes caisses & mes malles comme elles étoient arrivées & vivant dans l'habitation où je comptois

achever mes jours, comme dans une auberge dont j'aurois dû partir le lendemain. Toutes choſes telles qu'elles étoient alloient ſi bien que vouloir les mieux ranger étoit y gâter quelque choſe. Un de mes plus grands délices étoit ſur-tout de laiſſer toujours mes livres bien encaiſſés & de n'avoir point d'écritoire. Quand de malheureuſes lettres me forçoient de prendre la plume pour y répondre, j'empruntois en murmurant l'écritoire du Receveur, & je me hâtois de la rendre dans la vaine eſpérance de n'avoir plus beſoin de la remprunter. Au lieu de ces triſtes paperaſſes & de toute cette bouquinerie, j'empliſſois ma chambre de fleurs & de foin; car j'étois alors dans ma premiere ferveur de Botanique, pour laquelle le Docteur d'*Ivernois* m'avoit inſpiré un goût qui bientôt devint paſſion. Ne voulant plus d'œuvre de travail il m'en falloit une d'amuſement, qui me plût & qui ne me donnât de peine que celle qu'aime à prendre un pareſſeux. J'entrepris de faire la *Flora petrinſularis* & de décrire toutes les plantes de l'Iſle ſans en omettre une ſeule, avec un détail ſuffiſant pour m'occuper le reſte de mes jours. On

l'Ortie & de la Pariétaire, l'exploſion du fruit de la Balſamine & de la capſule du Buis, mille petits jeux de la fructification que j'obſervois pour la premiere fois me combloient de joie, & j'allois demandant ſi l'on avoit vu les cornes de la Brunelle comme *La Fontaine* demandoit ſi l'on avoit lu Habacuc. Au bout de deux ou trois heures je m'en revenois chargé d'une ample moiſſon, proviſion d'amuſement pour l'après-dinée au logis en cas de pluie. J'employois le reſte de la matinée à aller avec le Receveur, ſa femme & Thérèſe viſiter leurs ouvriers & leur récolte, mettant le plus ſouvent la main à l'œuvre avec eux, & ſouvent des Bernois qui me venoient voir, m'ont trouvé juché ſur de grands arbres ceint d'un ſac que je rempliſſois de fruit, & que je dévallois enſuite à terre avec une corde. L'exercice que j'avois fait dans la matinée & la bonne humeur qui en eſt inſéparable me rendoient le repos du dîné très-agréable; mais quand il ſe prolongeoit trop & que le beau tems m'invitoit, je ne pouvois ſi long-tems attendre, & pendant qu'on étoit encore à table je m'eſquivois & j'allois me jetter

gauche, m'établissant tantôt dans les réduits les plus rians & les plus ſolitaires pour y rêver à mon aiſe, tantôt ſur les terraſſes & les tertres, pour parcourir des yeux le ſuperbe & raviſſant coup-d'œil du lac & de ſes rivages, couronnés d'un côté par des montagnes prochaines, & de l'autre élargis en riches & fertiles plaines dans leſquelles la vue s'étendoit juſqu'aux montagnes bleuâtres plus éloignées qui la bornoient.

Quand le ſoir approchoit je deſcendois des cimes de l'Iſle, & j'allois volontiers m'aſſeoir au bord du lac ſur la greve dans quelque aſyle caché; là le bruit des vagues & l'agitation de l'eau fixant mes ſens, & chaſſant de mon ame toute autre agitation, la plongeoient dans une rêverie délicieuſe où la nuit me ſurprenoit ſouvent ſans que je m'en fuſſe apperçu. Le flux & reflux de cette eau, ſon bruit continu mais renflé par intervalles frappant ſans relâche mon oreille & mes yeux, ſuppléoient aux mouvemens internes que la rêverie éteignoit en moi, & ſuffiſoient pour me faire ſentir avec plaiſir mon exiſtence, ſans prendre la peine de penſer. De tems à autre naiſſoit

quelque foible & courte réflexion ſur l'inſtabilité des choſes de ce monde dont la ſurface des eaux m'offroit l'image : mais bientôt ces impreſſions légeres s'effaçoient dans l'uniformité du mouvement continu qui me berçoit, & qui ſans aucun concours actif de mon ame ne laiſſoit pas de m'attacher au point, qu'appellé par l'heure & par le ſignal convenu, je ne pouvois m'arracher de-là ſans efforts.

Après le ſoupé quand la ſoirée étoit belle, nous allions encore tous enſemble faire quelque tour de promenade ſur la terraſſe pour y reſpirer l'air du lac & la fraîcheur. On ſe repoſoit dans le pavillon, on rioit, on cauſoit, on chantoit quelque vieille chanſon qui valoit bien le tortillage moderne, & enfin l'on s'alloit coucher content de ſa journée & n'en deſirant qu'une ſemblable pour le lendemain.

Telle eſt, laiſſant à part les viſites imprévues & importunes, la maniere dont j'ai paſſé mon tems dans cette Iſle durant le ſéjour que j'y ai fait. Qu'on me diſe à préſent ce qu'il y a là d'aſſez attrayant pour exciter dans mon cœur des regrets ſi vifs, ſi tendres & ſi durables, qu'au bout de

quinze ans, il m'est impossible de songer à cette habitation chérie, sans m'y sentir à chaque fois transporter encore par les élans du desir.

J'ai remarqué dans les vicissitudes d'une longue vie que les époques des plus douces jouissances & des plaisirs les plus vifs ne sont pourtant pas celles dont le souvenir m'attire & me touche le plus. Ces courts momens de délire & de passion, quelques vifs qu'ils puissent être, ne sont cependant & par leur vivacité même, que des points bien clairsemés dans la ligne de la vie. Ils sont trop rares & trop rapides pour constituer un état, & le bonheur que mon cœur regrette n'est point composé d'instans fugitifs, mais un état simple & permanent, qui n'a rien de vif en lui-même, mais dont la durée accroît le charme au point d'y trouver enfin la suprême félicité.

Tout est dans un flux continuel sur la terre. Rien n'y garde une forme constante & arrêtée, & nos affections qui s'attachent aux choses extérieures passent & changent nécessairement comme elles. Toujours en avant ou en arrière de nous, elles rappellent le passé qui n'est plus ou préviennent l'avenir



l'avenir qui souvent ne doit point être : il n'y a rien là de solide à quoi le cœur se puisse attacher. Aussi n'a-t-on gueres ici-bas que du plaisir qui passe ; pour le bonheur qui dure, je doute qu'il y soit connu. A peine est-il dans nos plus vives jouissances un instant où le cœur puisse véritablement nous dire : *je voudrois que cet instant durât toujours.* Et comment peut-on appeller bonheur un état fugitif qui nous laisse encore le cœur inquiet & vide, qui nous fait regretter quelque chose avant, ou desirer encore quelque chose après ?

Mais s'il est un état où l'ame trouve une assiette assez solide pour s'y reposer toute entiere & rassembler là tout son être, sans avoir besoin de rappeller le passé, ni d'enjamber sur l'avenir ; où le tems ne soit rien pour elle, où le présent dure toujours sans néanmoins marquer sa durée & sans aucune trace de succession, sans aucun autre sentiment de privation ni de jouissance, de plaisir ni de peine, de desir ni de crainte que celui seul de notre existence, & que ce sentiment seul puisse la remplir toute entiere ; tant que cet état dure, celui qui s'y trouve peut s'appeller heureux, non

d'un bonheur imparfait, pauvre & relatif, tel que celui qu'on trouve dans les plaisirs de la vie, mais d'un bonheur suffisant, parfait & plein, qui ne laisse dans l'ame aucun vide qu'elle sente le besoin de remplir. Tel est l'état où je me suis trouvé souvent à l'Isle de St. Pierre dans mes rêveries solitaires, soit couché dans mon bateau que je laissois dériver au gré de l'eau, soit assis sur les rives du lac agité, soit ailleurs au bord d'une belle riviere ou d'un ruisseau murmurant sur le gravier.

De quoi jouit-on dans une pareille situation? De rien d'extérieur à soi, de rien sinon de soi-même & de sa propre existence, tant que cet état dure, on se suffit à soi-même, comme Dieu. Le sentiment de l'existence dépouillé de toute autre affection est par lui-même un sentiment précieux de contentement & de paix, qui suffiroit seul pour rendre cette existence chere & douce, à qui sauroit écarter de soi toutes les impressions sensuelles & terrestres qui viennent sans cesse nous en distraire & en troubler ici-bas la douceur. Mais la plupart des hommes agités de passions continuelles connoissent peu cet état,

& ne l'ayant goûté qu'imparfaitement durant peu d'inſtans, n'en conſervent qu'une idée obſcure & confuſe qui ne leur en fait pas ſentir le charme. Il ne ſeroit pas même bon, dans la préſente conſtitution des choſes, qu'avides de ces douces extaſes, ils s'y dégoûtaſſent de la vie active dont leurs beſoins toujours renaiſſans leur preſcrivent le devoir. Mais un infortuné qu'on a retranché de la ſociété humaine, & qui ne peut plus rien faire ici-bas d'utile & de bon pour autrui ni pour ſoi, peut trouver dans cet état, à toutes les félicités humaines des dédommagemens que la fortune & les hommes ne lui ſauroient ôter.

Il eſt vrai que ces dédommagemens ne peuvent être ſentis par toutes les ames ni dans toutes les ſituations. Il faut que le cœur ſoit en paix & qu'aucune paſſion n'en vienne troubler le calme. Il y faut des diſpoſitions de la part de celui qui les éprouve, il en faut dans le concours des objets environnans. Il n'y faut, ni un repos abſolu, ni trop d'agitation, mais un mouvement uniforme & modéré qui n'ait ni ſecouſſes ni intervalles. Sans mouvement, la vie n'eſt qu'une léthargie. Si le mouve-

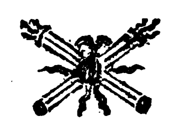
ment eſt inégal ou trop fort il réveille; en nous rappellant aux objets environnans, il détruit le charme de la rêverie, & nous arrache d'au-dedans de nous, pour nous remettre à l'inſtant ſous le joug de la fortune & des hommes, & nous rendre au ſentiment de nos malheurs. Un ſilence abſolu porte à la triſteſſe. Il offre une image de la mort. Alors, le ſecours d'une imagination riante eſt néceſſaire & ſe préſente aſſez naturellement à ceux que le Ciel en a gratifiés. Le mouvement qui ne vient pas du dehors, ſe fait alors au-dedans de nous. Le repos eſt moindre, il eſt vrai, mais il eſt auſſi plus agréable, quand de légeres & douces idées, ſans agiter le fond de l'ame, ne font pour ainſi dire qu'en effleurer la ſurface. Il n'en faut qu'aſſez pour ſe ſouvenir de ſoi-même en oubliant tous ſes maux. Cette eſpece de rêverie peut ſe goûter par-tout où l'on peut être tranquille; & j'ai ſouvent penſé qu'à la Baſtille, & même dans un cachot où nul objet n'eût frappé ma vue, j'aurois encore pu rêver agréablement.

Mais il faut avouer que cela ſe faiſoit bien mieux & plus agréablement dans une

Iſle fertile & ſolitaire, naturellement circonſcrite & ſéparée du reſte du monde, où rien ne m'offroit que des images riantes, où rien ne me rappelloit des ſouvenirs attriſtans, où la ſociété du petit nombre d'habitans étoit liante & douce ſans être intéreſſante au point de m'occuper inceſſamment; où je pouvois enfin me livrer tout le jour ſans obſtacle & ſans ſoins aux occupations de mon goût, ou à la plus molle oiſiveté. L'occaſion ſans doute étoit belle pour un rêveur, qui, ſachant ſe nourrir d'agréables chimeres au milieu des objets les plus déplaiſans, pouvoit s'en raſſaſier à ſon aiſe en y faiſant concourir tout ce qui frappoit réellement ſes ſens. En ſortant d'une longue & douce rêverie, me voyant entouré de verdure, de fleurs, d'oiſeaux, & laiſſant errer mes yeux au loin ſur les romaneſques rivages qui bordoient une vaſte étendue d'eau claire & criſtalline, j'aſſimilois à mes fictions tous ces aimables objets; & me trouvant enfin ramené par degrés à moi-même & à ce qui m'entouroit, je ne pouvois marquer le point de ſéparation des fictions aux réalités; tant tout concouroit également à me rendre

chere la vie recueillie & solitaire que je menois dans ce beau séjour. Que ne peut-elle renaître encore ! Que ne puis-je aller finir mes jours dans cette Isle chérie sans en ressortir jamais, ni jamais y revoir aucun habitant du continent qui me rappellât le souvenir des calamités de toute espece qu'ils se plaisent à rassembler sur moi depuis tant d'années ! Ils seroient bientôt oubliés pour jamais : sans doute ils ne m'oublieroient pas de même : mais que m'importeroit, pourvu qu'ils n'eussent aucun accès pour y venir troubler mon repos ? Délivré de toutes les passions terrestres qu'engendre le tumulte de la vie sociale, mon ame s'élanceroit fréquemment au-dessus de cette atmosphere, & commerceroit d'avance avec les Intelligences célestes dont elle espere aller augmenter le nombre dans peu de tems. Les hommes se garderont, je le sais, de me rendre un si doux asyle où ils n'ont pas voulu me laisser. Mais ils ne m'empêcheront pas du moins de m'y transporter chaque jour sur les aîles de l'imagination, & d'y goûter durant quelques heures, le même plaisir que si je l'habitois encore. Ce que j'y ferois

de plus doux, ſeroit d'y rêver à mon aiſe. En rêvant que j'y ſuis, ne fais-je pas la même choſe ? Je fais même plus ; à l'attrait d'une rêverie abſtraite & monotone, je joins des images charmantes qui la vivifient. Leurs objets échappoient ſouvent à mes ſens dans mes extaſes ; & maintenant, plus ma rêverie eſt profonde, plus elle me les peint vivement. Je ſuis ſouvent plus au milieu d'eux, & plus agréablement encore, que quand j'y étois réellement. Le malheur eſt qu'à meſure que l'imagination s'attiédit, cela vient avec plus de peine & ne dure pas ſi long-tems. Hélas ! c'eſt quand on commence à quitter ſa dépouille qu'on en eſt le plus offuſqué !



SIXIEME PROMENADE.

Nous n'avons gueres de mouvement machinal dont nous ne pussions trouver la cause dans notre cœur, si nous savions bien l'y chercher.

Hier en passant sur le nouveau boulevard pour aller herboriser le long de la Biévre du côté de Gentilly, je fis le crochet à droite en approchant de la barriere d'enfer, & m'écartant dans la campagne j'allai par la route de Fontainebleau gagner les hauteurs qui bordent cette petite riviere. Cette marche étoit fort indifférente en elle-même ; mais en me rappellant que j'avois fait plusieurs fois machinalement le même détour, j'en recherchai la cause en moi-même, & je ne pus m'empêcher de rire quand je vins à la démêler.

Dans un coin du boulevard, à la sortie de la barriere d'enfer, s'établit journellement en été une femme qui vend du fruit, de la tisanne & des petits pains. Cette femme a un petit garçon fort gentil, mais boiteux, qui, clopinant avec ses béquilles s'en va d'assez bonne grace demandant l'au-

mône aux paſſans. J'avois fait une eſpece de connoiſſance avec ce petit bon homme; il ne manquoit pas chaque fois que je paſſois de venir me faire ſon petit compliment, toujours ſuivi de ma petite offrande. Les premieres fois je fus charmé de le voir, je lui donnois de très-bon cœur & je continuai quelque tems de le faire avec le même plaiſir, y joignant même le plus ſouvent celui d'exciter & d'écouter ſon petit babil que je trouvois agréable. Ce plaiſir devenu par degrés habitude ſe trouva je ne ſais comment, transformé dans une eſpece de devoir dont je ſentis bientôt la gêne; ſur-tout à cauſe de la harangue préliminaire qu'il falloit écouter, & dans laquelle il ne manquoit jamais de m'appeller ſouvent M. *Rouſſeau*, pour montrer qu'il me connoiſſoit bien; ce qui m'apprenoit aſſez, au contraire, qu'il ne me connoiſſoit pas plus que ceux qui l'avoient inſtruit. Dès-lors je paſſois par-là moins volontiers, & enfin je pris machinalement l'habitude de faire le plus ſouvent un détour quand j'approchois de cette traverſe.

Voilà ce que je découvris en y réfléchiſſant: car rien de tout cela ne s'étoit

offert jusqu'alors distinctement à ma pensée. Cette observation m'en a rappellé successivement des multitudes d'autres qui m'ont bien confirmé que les vrais & premiers motifs de la plupart de mes actions ne me sont pas aussi clairs à moi-même que je me l'étois long-tems figuré. Je sais & je sens que faire du bien est le plus vrai bonheur que le cœur humain puisse goûter ; mais il y a long-tems que ce bonheur a été mis hors de ma portée, & ce n'est pas dans un aussi misérable sort que le mien qu'on peut espérer de placer avec choix & avec fruit une seule action réellement bonne. Le plus grand soin de ceux qui reglent ma destinée, ayant été que tout ne fût pour moi que fausse & trompeuse apparence., un motif de vertu n'est jamais qu'un leurre qu'on me présente pour m'attirer dans le piége où l'on veut m'enlacer. Je sais cela; je sais que le seul bien qui soit désormais en ma puissance est de m'abstenir d'agir, de peur de mal faire sans le vouloir & sans le savoir.

Mais il fut des tems plus heureux où suivant les mouvemens de mon cœur,



je pouvois quelquefois rendre un autre cœur content, & je me dois l'honorable témoignage que chaque fois que j'ai pu goûter ce plaisir, je l'ai trouvé plus doux qu'aucun autre. Ce penchant fut vif, vrai, pur, & rien dans mon plus secret intérieur ne l'a jamais démenti. Cependant j'ai senti souvent le poids de mes propres bienfaits par la chaîne des devoirs qu'ils entraînoient à leur suite: alors le plaisir a disparu, & je n'ai plus trouvé dans la continuation des mêmes soins qui m'avoient dabord charmé, qu'une gêne presque insupportable. Durant mes courtes prospérités beaucoup de gens recouroient à moi, & jamais dans tous les services que je pus leur rendre, aucun d'eux ne fut éconduit. Mais de ces premiers bienfaits versés avec effusion de cœur, naissoient des chaînes d'engagemens successifs que je n'avois pas prévus & dont je ne pouvois plus secouer le joug. Mes premiers services n'étoient aux yeux de ceux qui les recevoient que les arrhes de ceux qui les devoient suivre; & dès que quelque infortuné avoit jetté sur moi le grappin d'un bienfait reçu,

me fut toujours impoſſible. Que ce ſoit les hommes, le devoir ou même la néceſſité qui commande, quand mon cœur ſe tait, ma volonté reſte ſourde, & je ne ſaurois obéir. Je vois le mal qui me menace & je le laiſſe arriver plutôt que de m'agiter pour le prévenir. Je commence quelquefois avec effort, mais cet effort me laſſe & m'épuiſe bien vîte; je ne ſaurois continuer. En toute choſe imaginable ce que je ne fais pas avec plaiſir, m'eſt bientôt impoſſible à faire.

Il y a plus. La contrainte d'accord avec mon deſir ſuffit pour l'anéantir & le changer en répugnance, en averſion même, pour peu qu'elle agiſſe trop fortement; & voilà ce qui me rend pénible la bonne œuvre qu'on exige & que je faiſois de moi-même, lorſqu'on ne l'exigeoit pas. Un bienfait purement gratuit eſt certainement une œuvre que j'aime à faire. Mais quand celui qui l'a reçu s'en fait un titre pour en exiger la continuation ſous peine de ſa haine, quand il me fait une loi d'être à jamais ſon bienfaiteur, pour avoir d'abord pris plaiſir à l'être, dès-lors la gêne commence & le plaiſir s'évanouit. Ce que je

concevoir; il trompe & dément une attente qu'il a fait naître. On ſent dans ce refus je ne ſais quoi d'injuſte & de plus dur que dans l'autre, mais il n'en eſt pas moins l'effet d'une indépendance que le cœur aime, & à laquelle il ne renonce pas ſans effort. Quand je paye une dette c'eſt un devoir que je remplis; quand je fais un don c'eſt un plaiſir que je me donne. Or le plaiſir de remplir ſes devoirs eſt de ceux que la ſeule habitude de la vertu fait naître : ceux qui nous viennent immédiatement de la nature ne s'élevent pas ſi haut que cela.

Après tant de triſtes expériences, j'ai appris à prévoir de loin les conſéquences de mes premiers mouvemens ſuivis, & je me ſuis ſouvent abſtenu d'une bonne œuvre que j'avois le deſir & le pouvoir de faire, effrayé de l'aſſujettiſſement auquel dans la ſuite je m'allois ſoumettre, ſi je m'y livrois inconſidérément. Je n'ai pas toujours ſenti cette crainte, au contraire, dans ma jeuneſſe je m'attachois par mes propres bienfaits, & j'ai ſouvent éprouvé de même que ceux que j'obligeois s'affectionnoient à moi par reçonnoiſſance

encore plus que par intérêt. Mais les choses ont bien changé de face à cet égard comme à tout autre, aussi-tôt que mes malheurs ont commencé. J'ai vécu dès-lors dans une génération nouvelle qui ne ressembloit point à la premiere, & mes propres sentimens pour les autres ont souffert des changemens que j'ai trouvés dans les leurs. Les mêmes gens que j'ai vus successivement dans ces deux générations si différentes, se sont pour ainsi dire assimilés successivement à l'une & à l'autre. De vrais & francs qu'ils étoient d'abord, devenus ce qu'ils sont, ils ont fait comme tous les autres. Et par cela seul que les tems sont changés, les hommes ont changé comme eux. Eh, comment pourrois-je garder les mêmes sentimens pour ceux en qui je trouve le contraire de ce qui les fit naître! Je ne les hais point, parce que je ne saurois haïr; mais je ne puis me défendre du mépris qu'ils méritent, ni m'abstenir de le leur témoigner.

Peut-être, sans m'en appercevoir, ai-je changé moi-même plus qu'il n'auroit fallu. Quel naturel résisteroit, sans s'altérer, à une situation pareille à la mienne? Con-

vaincu par vingt ans d'expérience que tout ce que la nature a mis d'heureuses dispositions dans mon cœur est tourné par ma destinée, & par ceux qui en disposent, au préjudice de moi-même ou d'autrui, je ne puis plus regarder une bonne œuvre qu'on me présente à faire que comme un piége qu'on me tend, & sous lequel est caché quelque mal. Je sais que quel que soit l'effet de l'œuvre, je n'en aurai pas moins le mérite de ma bonne intention. Oui, ce mérite y est toujours sans doute, mais le charme intérieur n'y est plus; & si-tôt que ce stimulant me manque, je ne sens qu'indifférence & glace au-dedans de moi; & sûr qu'au lieu de faire une action vraiment utile, je ne fais qu'un acte de dupe, l'indignation de l'amour-propre jointe au désaveu de la raison ne m'inspire que répugnance & résistance, où j'eusse été plein d'ardeur & de zele dans mon état naturel.

Il est des sortes d'adversités qui élevent & renforcent l'ame, mais il en est qui l'abattent & la tuent; telle est celle dont je suis la proie. Pour peu qu'il y eût eu quelque mauvais levain dans la mienne,



aucune, & vingt ans d'expérience ont à peine suffi pour m'éclairer sur mon sort. Une fois convaincu qu'il n'y a que mensonge & fausseté dans les démonstrations grimaciéres qu'on me prodigue, j'ai passé rapidement à l'autre extrémité : car, quand on est une fois sorti de son naturel, il n'y a plus de bornes qui nous retiennent. Dès-lors je me suis dégoûté des hommes, & ma volonté concourant avec la leur à cet égard, me tient encore plus éloigné d'eux que ne font toutes leurs machines.

Ils ont beau faire : cette répugnance ne peut jamais aller jusqu'à l'aversion. En pensant à la dépendance où ils se sont mis de moi pour me tenir dans la leur, ils me font une pitié réelle. Si je ne suis malheureux, ils le sont eux-mêmes ; & chaque fois que je rentre en moi, je les trouve toujours à plaindre. L'orgueil peut-être se mêle encore à ces jugemens, je me sens trop au-dessus d'eux pour les haïr. Ils peuvent m'intéresser tout au plus jusqu'au mépris, mais jamais jusqu'à la haine : enfin je m'aime trop moi-même, pour pouvoir haïr qui que ce soit. Ce seroit resserrer, comprimer mon existence, & je vou-

drois plutôt l'étendre sur tout l'univers.

J'aime mieux les fuir que les haïr. Leur aspect frappe mes sens, & par eux, mon cœur d'impressions que mille regards cruels me rendent pénibles ; mais le mal-aise cesse aussi-tôt que l'objet qui le cause a disparu. Je m'occupe d'eux, & bien malgré moi, par leur présence, mais jamais par leur souvenir. Quand je ne les vois plus, ils sont pour moi comme s'ils n'existoient point.

Ils ne me sont même indifférens qu'en ce qui se rapporte à moi : car dans leurs rapports entr'eux, ils peuvent encore m'intéresser & m'émouvoir comme les personnages d'un drame que je verrois représenter. Il faudroit que mon être moral fût anéanti pour que la justice me devînt indifférente. Le spectacle de l'injustice & de la méchanceté me fait encore bouillir le sang de colere ; les actes de vertu où je ne vois ni forfanterie ni ostentation me font toujours tressailler de joie, & m'arrachent encore de douces larmes. Mais il faut que je les voye & les apprécie moi-même ; car après ma propre histoire, il faudroit que je fusse insensé pour adopter,

[redacted]

ſur quoi que ce fût, le jugement des hommes, & pour croire aucune choſe ſur la foi d'autrui.

Si ma figure & mes traits étoient auſſi parfaitement inconnus aux hommes que le ſont mon caractere & mon naturel, je vivrois encore ſans peine au milieu d'eux. Leur ſociété même pourroit me plaire tant que je leur ſerois parfaitement étranger. Livré ſans contrainte à mes inclinations naturelles, je les aimerois encore s'ils ne s'occupoient jamais de moi. J'exercerois ſur eux une bienveillance univerſelle& parfaitement déſintéreſſée : mais ſans former jamais d'attachement particulier, & ſans porter le joug d'aucun devoir, je ferois envers eux librement & de moi-même, tout ce qu'ils ont tant de peine à faire incités par leur amour-propre, & contraints par toutes leurs loix.

Si j'étois reſté libre, obſcur, iſolé comme j'étois fait pour l'être, je n'aurois fait que du bien : car je n'ai dans le cœur le germe d'aucune paſſion nuiſible. Si j'euſſe été inviſible & tout-puiſſant comme Dieu j'aurois été bienfaiſant & bon comme lui. C'eſt la force & la liberté qui

ſont les excellens hommes. La foibleſſe & l'eſclavage n'ont jamais fait que des méchans. Si j'euſſe été poſſeſſeur de l'anneau de Gygès, il m'eût tiré de la dépendance des hommes & les eût mis dans la mienne. Je me ſuis ſouvent demandé dans mes châteaux en Eſpagne, quel uſage j'aurois fait de cet anneau; car c'eſt bien là que la tentation d'abuſer doit être près du pouvoir. Maître de contenter mes deſirs, pouvant tout, ſans pouvoir être trompé par perſonne, qu'aurois-je pu deſirer avec quelque ſuite? Une ſeule choſe: c'eût été de voir tous les cœurs contens. L'aſpect de la félicité publique eût pu ſeul toucher mon cœur d'un ſentiment permanent, & l'ardent deſir d'y concourir eût été ma plus conſtante paſſion. Toujours juſte ſans partialité, & toujours bon ſans foibleſſe, je me ſerois également garanti des méfiances aveugles, & des haines implacables; parce que voyant les hommes tels qu'ils ſont, & liſant aiſément au fond de leurs cœurs, j'en aurois peu trouvé d'aſſez aimables pour mériter toutes mes affections, peu d'aſſez odieux pour mériter toute ma hai-

ne, & que leur méchanceté même m'eût disposé à les plaindre, par la connoissance certaine du mal qu'ils se font à eux-mêmes, en voulant en faire à autrui. Peut-être aurois-je eu dans des momens de gaîté l'enfantillage d'opérer quelquefois des prodiges : mais parfaitement désintéressé pour moi-même, & n'ayant pour loi que mes inclinations naturelles, sur quelques actes de justice févere, j'en aurois fait mille de clémence & d'équité. Ministre de la Providence & dispensateur de ses loix, selon mon pouvoir, j'aurois fait des miracles plus sages & plus utiles que ceux de la légende dorée, & du tombeau de Saint Médard.

Il n'y a qu'un seul point sur lequel la faculté de pénétrer par-tout invisible m'eût pu faire chercher des tentations auxquelles j'aurois mal résisté, & une fois entré dans ces voies d'égarement où n'eussai-je point été conduit par elles ? Ce seroit bien mal connoître la nature & moi-même, que de me flatter que ces facilités ne m'auroient point séduit, ou que la raison m'auroit arrêté dans cette fatale pente. Sûr de moi sur tout autre article, j'étois perdu

par celui-là ſeul. Celui que ſa puiſſance met au-deſſus de l'homme doit être au-deſſus des foibleſſes de l'humanité, ſans quoi, cet excès de force ne ſervira qu'à le mettre en effet au-deſſous des autres & de ce qu'il eût été lui-même s'il fût reſté leur égal.

Tout bien conſidéré, je crois que je ferai mieux de jetter mon anneau magique avant qu'il m'ait fait faire quelque ſottiſe. Si les hommes s'obſtinent à me voir tout autre que je ne ſuis & que mon aſpect irrite leur injuſtice, pour leur ôter cette vue il faut les fuir, mais non pas m'éclipſer au milieu d'eux. C'eſt à eux de ſe cacher devant moi, de me dérober leurs manœuvres, de fuir la lumiere du jour, de s'enfoncer en terre comme des Taupes. Pour moi qu'ils me voyent s'ils peuvent, tant mieux, mais cela leur eſt impoſſible; ils ne verront jamais à ma place que le J. J. qu'ils ſe ſont fait & qu'ils ont fait ſelon leur cœur pour le haïr à leur aiſe. J'aurois donc tort de m'affecter de la façon dont ils me voyent : je n'y dois prendre aucun intérêt véritable, car ce n'eſt pas moi qu'ils voyent ainſi.

Le réſultat que je puis tirer de toutes ces réflexions eſt, que je n'ai jamais été vraiment propre à la ſociété civile où tout eſt gêne, obligation, devoir, & que mon naturel indépendant me rendit toujours incapable des aſſujettiſſemens néceſſaires à qui veut vivre avec les hommes. Tant que j'agis librement, je ſuis bon, & je ne fais que du bien ; mais ſi-tôt que je ſens le joug, ſoit de la néceſſité ſoit des hommes je deviens rebelle ou plutôt rétif, alors je ſuis nul. Lorſqu'il faut faire le contraire de ma volonté, je ne le fais point, quoi qu'il arrive ; je ne fais pas non plus ma volonté même, parce que je ſuis foible. Je m'abſtiens d'agir : car toute ma foibleſſe eſt pour l'action, toute ma force eſt négative, & tous mes péchés ſont d'omiſſion, rarement de commiſſion. Je n'ai jamais cru que la liberté de l'homme conſiſtât à faire ce qu'il veut, mais bien à ne jamais faire ce qu'il ne veut pas, & voilà celle que j'ai toujours reclamée, ſouvent conſervée, & par qui j'ai été le plus en ſcandale à mes contemporains. Car pour eux, actifs, remuans, ambitieux, déteſtant la liberté dans les

autres & n'en voulant point pour eux-mêmes, pourvu qu'ils fassent quelquefois leur volonté, ou plutôt qu'ils dominent celle d'autrui, ils se gênent toute leur vie à faire ce qui leur répugne, & n'omettent rien de servile pour commander. Leur tort n'a donc pas été de m'écarter de la société comme un membre inutile, mais de m'en proscrire comme un membre pernicieux : car j'ai très-peu fait de bien, je l'avoue ; mais pour du mal, il n'en est entré dans ma volonté de ma vie, & je doûte qu'il y ait aucun homme au monde qui en ait réellement moins fait que moi.



[redacted]



SEPTIEME PROMENADE.

LE Recueil de mes longs rêves eſt à peine commencé, & déjà je ſens qu'il touche à ſa fin. Un autre amuſement lui ſuccéde, m'abſorbe, & m'ôte même le tems de rêver. Je m'y livre avec un engouement qui tient de l'extravagance & qui me fait rire moi-même quand j'y réfléchis ; mais je ne m'y livre pas moins ; parce que dans la ſituation où me voilà, je n'ai plus d'autre regle de conduite que de ſuivre en tout mon penchant ſans contrainte. Je ne peux rien à mon ſort, je n'ai que des inclinations innocentes, & tous les jugemens des hommes étant déſormais nuls pour moi, la ſageſſe même veut qu'en ce qui reſte à ma portée je faſſe tout ce qui me flatte, ſoit en public, ſoit à-part-moi, ſans autre regle que ma fantaiſie, & ſans autre meſure que le peu de force qui m'eſt reſté. Me voilà donc à mon foin pour toute nourriture, & à la Botanique pour toute occupation. Déjà vieux j'en avois pris la premiere

teinture en Suisse auprès du Docteur d'*Ivernois*, & j'avois herborisé assez heureusement durant mes voyages pour prendre une connoissance passable du regne végétal. Mais devenu plus que s'exagénaire & sédentaire à Paris, les forces commençant à me manquer pour les grandes herborisations, & d'ailleurs assez livré à ma copie de musique pour n'avoir pas besoin d'autre occupation, j'avois abandonné cet amusement qui ne m'étoit plus nécessaire; j'avois rendu mon herbier, j'avois vendu mes livres, content de revoir quelquefois les plantes communes que je trouvois autour de Paris dans mes promenades. Durant cet intervalle, le peu que je savois s'est presque entiérement effacé de ma mémoire & bien plus rapidement qu'il ne s'y étoit gravé.

Tout d'un coup, âgé de soixante-cinq ans passés, privé du peu de mémoire que j'avois & des forces qui me restoient pour courir la campagne, sans guide, sans livres, sans jardin, sans herbier, me voilà repris de cette folie, mais avec plus d'ardeur encore que je n'en eus en m'y livrant la premiere fois; me voilà sérieux

ſement occupé du ſage projet d'apprendre par cœur tout le *regnum vegetabile* de Murray, & de connoître toutes les plantes connues ſur la terre. Hors d'état de racheter des livres de botanique je me ſuis mis en devoir de tranſcrire ceux qu'on m'a prêtés, & réſolu de refaire un herbier plus riche que le premier, en attendant que j'y mette toutes les plantes de la mer & des Alpes & de tous les arbres des Indes. Je commence toujours à bon compte par le Mouron, le Cerfeuil, la Bourache & le Seneçon; j'herboriſe ſavamment ſur la cage de mes oiſeaux, & à chaque nouveau brin d'herbe que je rencontre, je me dis avec ſatisfaction: voilà toujours une plante de plus.

Je ne cherche pas à juſtifier le parti que je prends de ſuivre cette fantaiſie; je la trouve très-raiſonnable, perſuadé que dans la poſition où je ſuis, me livrer aux amuſemens qui me flattent, eſt une grande ſageſſe, & même une grande vertu: c'eſt le moyen de ne laiſſer germer dans mon cœur aucun levain de vengeance ou de haine, & pour trouver encore dans ma deſtinée du goût à quelque amuſement, il faut aſ-

ſurément avoir un naturel bien épuré de toutes paſſions iraſcibles. C'eſt me venger de mes perſécuteurs à ma maniere, je ne ſaurois les punir plus cruellement que d'être heureux malgré eux.

Oui, ſans doute, la raiſon me permet, me preſcrit même de me livrer à tout penchant qui m'attire & que rien ne m'empêche de ſuivre; mais elle ne m'apprend pas pourquoi ce penchant m'attire & quel attrait je puis trouver à une vaine étude, faite ſans profit, ſans progrès, & qui, vieux, radoteur, déjà caduc & peſant, ſans facilité, ſans mémoire, me ramene aux exercices de la jeuneſſe & aux leçons d'un écolier. Or c'eſt une bizarrerie que je voudrois m'expliquer; il me ſemble que, bien éclaircie, elle pourroit jetter quelque nouveau jour ſur cette connoiſſance de moi-même, à l'acquiſition de laquelle j'ai conſacré mes derniers loiſirs.

J'ai penſé quelquefois aſſez profondément; mais rarement avec plaiſir, preſque toujours contre mon gré & comme par force: la rêverie me délaſſe & m'amuſe, la réfléxion me fatigue & m'attriſte; penſer fut toujours pour moi une occupa-
tion

tion pénible & ſans charme. Quelquefois mes rêveries finiſſent par la méditation, mais plus ſouvent mes méditations finiſſent par la rêverie, & durant ces égaremens, mon ame erre & plâne dans l'univers ſur les aîles de l'imagination dans des extaſes qui paſſent toute autre jouiſſance.

Tant que je goûtai celle-là dans toute ſa pureté, toute autre occupation me fut toujours inſipide. Mais quand une fois, jetté dans la carriere littéraire par des impulſions étrangéres, je ſentis la fatigue du travail d'eſprit, & l'importunité d'une célébrité malheureuſe, je ſentis en même tems languir & s'attiédir mes douces rêveries, & bientôt forcé de m'occuper malgré moi de ma triſte ſituation, je ne pus plus retrouver que bien rarement ces chéres extaſes qui durant cinquante ans m'avoient tenu lieu de fortune & de gloire; & ſans autre dépenſe que celle du tems, m'avoient rendu dans l'oiſiveté le plus heureux des mortels.

J'avois même à craindre dans mes rêveries, que mon imagination effarouchée par mes malheurs ne tournât enfin de ce

s'empare alors de ſes ſens, & il ſe perd avec une délicieuſe ivreſſe dans l'immenſité de ce beau ſyſtême avec lequel il ſe ſent identifié. Alors tous les objets particuliers lui échappent; il ne voit & ne ſent rien que dans le tout. Il faut que quelque circonſtance particuliere reſſerre ſes idées & circonſcrive ſon imagination pour qu'il puiſſe obſerver par partie cet univers qu'il s'efforçoit d'embraſſer.

C'eſt ce qui m'arriva naturellement quand mon cœur reſſerré par la détreſſe, rapprochoit & concentroit tous ſes mouvemens autour de lui pour conſerver ce reſte de chaleur prêt à s'évaporer & s'éteindre dans l'abattement où je tombois par degrés. J'errois nonchalamment dans les bois & dans les montagnes, n'oſant penſer de peur d'attiſer mes douleurs. Mon imagination qui ſe refuſe aux objets de peine laiſſoit mes ſens ſe livrer aux impreſſions légeres mais douces des objets environnans. Mes yeux ſe promenoient ſans ceſſe de l'un à l'autre, & il n'étoit pas poſſible que dans une variété ſi grande, il ne s'en trouvât qui les fixoient davantage, & les arrêtoient plus long-tems.

Toute cette pharmacie ne ſouilloit point mes images champêtres, rien n'en étoit plus éloigné que des tiſannes & des emplâtres. J'ai ſouvent penſé en regardant de près les champs, les vergers, les bois & leurs nombreux habitans que le regne végétal étoit un magaſin d'alimens donnés par la nature à l'homme & aux animaux. Mais jamais il ne m'eſt venu à l'eſprit d'y chercher des drogues & des remedes. Je ne vois rien dans ces diverſes productions qui m'indique un pareil uſage, & elle nous auroit montré le choix, ſi elle nous l'avoit preſcrit, comme elle a fait pour les comeſtibles. Je ſens même que le plaiſir que je prends à parcourir les boccages, ſeroit empoiſonné par le ſentiment des infirmités humaines, s'il me laiſſoit penſer à la fiévre, à la pierre, à la goutte & au mal caduc. Du reſte je ne diſputerai point aux végétaux les grandes vertus qu'on leur attribue; je dirai ſeulement qu'en ſuppoſant ces vertus réelles, c'eſt malice pure aux malades de continuer à l'être; car de tant de maladies que les hommes ſe donnent, il n'y en a pas une ſeule dont vingt ſortes d'herbes ne guériſſent radicalement.

Ces tournures d'esprit qui rapportent toujours tout à notre intérêt matériel, qui font rechercher par-tout du profit ou des remedes, & qui feroient regarder avec indifférence toute la nature, si l'on se portoit toujours bien, n'ont jamais été les miennes. Je me sens là-dessus tout à rebours des autres hommes: tout ce qui tient au sentiment de mes besoins attriste & gâte mes pensées, & jamais je n'ai trouvé de vrais charmes aux plaisirs de l'esprit qu'en perdant tout-à-fait de vue l'intérêt de mon corps. Ainsi quand même je croirois à la médecine, & quand même ses remedes seroient agréables, je ne trouverois jamais à m'en occuper, ces délices que donne une contemplation pure & désintéressée, & mon ame ne sauroit s'exalter & planer sur la nature, tant que je la sens tenir aux liens de mon corps. D'ailleurs, sans avoir eu jamais grande confiance à la médecine, j'en ai eu beaucoup à des médecins que j'estimois, que j'aimois, & à qui je laissois gouverner ma carcasse avec pleine autorité. Quinze ans d'expérience m'ont instruit à mes dépens; rentré maintenant sous les seules loix de la nature, j'ai repris par

elles ma premiere ſanté. Quand les médecins n'auroient point contre moi d'autres griefs, qui pourroit s'étonner de leur haine ? Je ſuis la preuve vivante de la vanité de leur art & de l'inutilité de leurs ſoins.

Non rien de perſonnel, rien qui tienne à l'intérêt de mon corps ne peut occuper vraiment mon ame. Je ne médite, je ne rêve jamais plus délicieuſement que quand je m'oublie moi-même. Je ſens des extaſes des raviſſemens inexprimables à me fondre pour ainſi dire dans le ſyſtême des êtres, à m'identifier avec la nature entiere. Tant que les hommes furent mes freres, je me faiſois des projets de félicité terreſtre; ces projets étant toujours relatifs au tout, je ne pouvois être heureux que de la félicité publique, & jamais l'idée d'un bonheur particulier n'a touché mon cœur que quand j'ai vu mes freres ne chercher le leur que dans ma miſere. Alors, pour ne les pas haïr il a bien fallu les fuir, alors me réfugiant chez la mere commune, j'ai cherché dans ſes bras à me ſouſtraire aux atteintes de ſes enfans; je ſuis devenu ſolitaire, ou, comme ils diſent, inſociable & miſantrope,

parce que la plus ſauvage ſolitude me paroît préférable à la ſociété des méchans qui ne ſe nourrit que de trahiſons & de haine.

Forcé de m'abſtenir de penſer, de peur de penſer à mes malheurs malgré moi; forcé de contenir les reſtes d'une imagination riante, mais languiſſante, que tant d'angoiſſes pourroient effaroucher à la fin; forcé de tâcher d'oublier les hommes, qui m'accablent d'ignominie & d'outrages, de peur que l'indignation ne m'aigrît enfin contr'eux; je ne puis cependant me concentrer tout entier en moi-même, parce que mon ame expanſive cherche, malgré que j'en aye, à étendre ſes ſentimens & ſon exiſtence ſur d'autres êtres, & je ne puis plus, comme autrefois, me jetter tête baiſſée dans ce vaſte océan de la nature, parce que mes facultés affoiblies & relâchées ne trouvent plus d'objets aſſez déterminés, aſſez fixes, aſſez à ma portée pour s'y attacher fortement, & que je ne me ſens plus aſſez de vigueur pour nager dans le cahos de mes anciennes extaſes. Mes idées ne ſont preſque plus que des ſenſations, & la ſphere de mon entende-

ment ne paſſe pas les objets dont je ſuis immédiatement entouré.

Fuyant les hommes, cherchant la ſolitude, n'imaginant plus, penſant encore moins, & cependant doué d'un tempérament vif qui m'éloigne de l'apathie languiſſante & mélancolique, je commençai de m'occuper de tout ce qui m'entouroit; & par un inſtinct fort naturel, je donnai la préférence aux objets les plus agréables. Le regne minéral n'a rien en ſoi d'aimable & d'attrayant; ſes richeſſes enfermées dans le ſein de la terre ſemblent avoir été éloignées des regards des hommes pour ne pas tenter leur cupidité: elles ſont là comme en réſerve pour ſervir un jour de ſupplément aux véritables richeſſes qui ſont plus à ſa portée, & dont il perd le goût à meſure qu'il ſe corrompt. Alors il faut qu'il appelle l'induſtrie, la peine & le travail au ſecours de ſes miſeres; il fouille les entrailles de la terre, il va chercher dans ſon centre aux riſques de ſa vie & aux dépens de ſa ſanté des biens imaginaires à la place des biens réels qu'elle lui offroit d'elle-même quand il ſavoit en jouir. Il fuit le ſoleil & le jour qu'il n'eſt plus

digne de voir ; il s'enterre tout vivant & ſait bien, ne méritant plus de vivre à la lumiere du jour. Là des carrieres, des gouffres, des forges, des fourneaux, un appareil d'enclumes, de marteaux, de fumée & de feux, ſuccedent aux douces images des travaux champêtres. Les viſages hâves des malheureux qui languiſſent dans les infectes vapeurs des mines, de noirs forgerons, de hideux ciclopes, ſont le ſpectacle que l'appareil des mines ſubſtitue au ſein de la terre, à celui de la verdure & des fleurs, du ciel azuré, des bergers amoureux, & des laboureurs robuſtes ſur ſa ſurface.

Il eſt aiſé, je l'avoue, d'aller ramaſſant du ſable & des pierres, d'en remplir ſes poches & ſon cabinet, & de ſe donner avec cela les airs d'un naturaliſte : mais ceux qui s'attachent & ſe bornent à ces ſortes de collections ſont pour l'ordinaire de riches ignorans qui ne cherchent à cela que le plaiſir de l'étalage. Pour profiter dans l'étude des minéraux, il faut être chymiſte & phyſicien ; il faut faire des expériences pénibles & coûteuſes, travailler dans des laboratoires, dépenſer beaucoup d'argent & de tems parmi le charbon, les

creuſets, les fourneaux, les cornues, dans la fumée & les vapeurs étouffantes, toujours au riſque de ſa vie & ſouvent aux dépens de ſa ſanté. De tout ce triſte & fatigant travail réſulte pour l'ordinaire beaucoup moins de ſavoir que d'orgueil, & où eſt le plus médiocre chymiſte qui ne croye pas avoir pénétré toutes les grandes opérations de la nature, pour avoir trouvé, par haſard peut-être, quelques petites combinaiſons de l'art.

Le regne animal eſt plus à notre portée, & certainement mérite encore mieux d'être étudié; mais enfin cette étude n'a-t-elle pas auſſi ſes difficultés, ſes embarras, ſes dégoûts & ſes peines? Sur-tout pour un ſolitaire qui n'a ni dans ſes jeux, ni dans ſes travaux d'aſſiſtance à eſpérer de perſonne; comment obſerver, diſſéquer, étudier, connoître les oiſeaux dans les airs, les poiſſons dans les eaux, les quadrupedes plus légers que le vent, plus forts que l'homme & qui ne ſont pas plus diſpoſés à venir s'offrir à mes recherches, que moi de courir après eux pour les y ſoumettre de force? J'aurois donc pour reſſource des eſcargots, des vers, des mou-

ches, & je passerois ma vie à me mettre hors d'haleine pour courir après des papillons, à empâler de pauvres insectes, à disséquer des souris quand j'en pourrois prendre, ou les charognes des bêtes que par hasard je trouverois mortes. L'étude des animaux n'est rien sans l'anatomie; c'est par elle qu'on apprend à les classer, à distinguer les genres, les especes. Pour les étudier par leurs mœurs, par leurs caracteres, il faudroit avoir des voliéres, des viviers, des ménageries; il faudroit les contraindre, en quelque maniere que ce pût être, à rester rassemblés autour de moi; je n'ai ni le goût, ni les moyens de les tenir en captivité, ni l'agilité nécessaire pour les suivre dans leurs allures quand ils sont en liberté. Il faudra donc les étudier morts, les déchirer, les désosser, fouiller à loisir dans leurs entrailles palpitantes. Quel appareil affreux qu'un amphithéâtre anatomique, des cadavres puants, de baveuses & livides chairs, du sang, des intestins dégoûtans, des squelettes affreux, des vapeurs pestilentielles! Ce n'est pas là, sur ma parole, que J. J. ira chercher ses amusemens.

[redacted]

Brillantes fleurs, émail des prés, ombrages frais, ruiſſeaux, boſquets, verdure, venez purifier mon imagination ſalie par tous ces hideux objets. Mon ame morte à tous les grands mouvemens ne peut plus s'affecter que par des objets ſenſibles ; je n'ai plus que des ſenſations, & ce n'eſt plus que par elles que la peine ou le plaiſir peuvent m'atteindre ici-bas. Attiré par les rians objets qui m'entourent, je les conſidere, je les contemple, je les compare, j'apprends enfin à les claſſer, & me voilà tout-d'un-coup auſſi botaniſte qu'a beſoin de l'être celui qui ne veut étudier la nature que pour trouver ſans ceſſe de nouvelles raiſons de l'aimer.

Je ne cherche point à m'inſtruire : il eſt trop tard. D'ailleurs, je n'ai jamais vu que tant de ſcience contribuât au bonheur de la vie ; mais je cherche à me donner des amuſemens doux & ſimples que je puiſſe goûter ſans peine, & qui me diſtraiſent de mes malheurs. Je n'ai ni dépenſe à faire, ni peine à prendre pour errer nonchalamment d'herbe en herbe, de plante en plante, pour les examiner, pour comparer leurs divers caracteres, pour mar-

quer leurs rapports & leurs différences ; enfin pour obſerver l'organiſation végétale de maniere à ſuivre la marche & le jeu de ces machines vivantes, à chercher quelquefois avec ſuccès leurs loix générales, la raiſon & la fin de leurs ſtructures diverſes, & à me livrer aux charmes de l'admiration reconnoiſſante, pour la main qui me fait jouir de tout cela.

Les plantes ſemblent avoir été ſemées avec profuſion ſur la terre comme les étoiles dans le Ciel, pour inviter l'homme par l'attrait du plaiſir & de la curioſité à l'étude de la nature ; mais les aſtres ſont placés loin de nous ; il faut des connoiſſances préliminaires, des inſtrumens, des machines, de bien longues échelles pour les atteindre & les rapprocher à notre portée. Les plantes y ſont naturellement. Elles naiſſent ſous nos pieds, & dans nos mains pour ainſi dire, & ſi la petiteſſe de leurs parties eſſentielles les dérobe quelquefois à la ſimple vue, les inſtrumens qui les y rendent ſont d'un beaucoup plus facile uſage que ceux de l'aſtronomie. La botanique eſt l'étude d'un oiſif & pareſſeux ſolitaire : une pointe & une

une loupe ſont tout l'appareil dont il a beſoin pour les obſerver. Il ſe promene, il erre librement d'un objet à l'autre, il fait la revue de chaque fleur avec intérêt & curioſité, & ſi-tôt qu'il commence à ſaiſir les loix de leur ſtructure, il goûte à les obſerver un plaiſir ſans peine, auſſi vif que s'il lui en coûtoit beaucoup. Il y a dans cette oiſeuſe occupation un charme qu'on ne ſent que dans le plein calme des paſſions; mais qui ſuffit ſeul alors pour rendre la vie heureuſe & douce : mais ſi-tôt qu'on y mêle un motif d'intérêt ou de vanité, ſoit pour remplir des places, ou pour faire des livres, ſi-tôt qu'on ne veut apprendre que pour inſtruire, qu'on n'herboriſe que pour devenir auteur, ou profeſſeur, tout ce doux charme s'évanouit, on ne voit plus dans les plantes que des inſtrumens de nos paſſions, on ne trouve plus aucun vrai plaiſir dans leur étude, on ne veut plus ſavoir, mais montrer qu'on ſait, & dans les bois on n'eſt que ſur le théâtre du monde, occupé du ſoin de s'y faire admirer; ou bien ſe bornant à la botanique de cabinet & de jardin tout au plus, au lieu d'ob-

ferver les végétaux dans la nature on ne s'occupe que de fyftêmes & de méthodes; matiere éternelle de difpute qui ne fait pas connoître une plante de plus, & ne jette aucune véritable lumiere fur l'hiftoire naturelle & le régne végétal. De-là les haines, les jaloufies que la concurrence de célébrité excite chez les botaniftes auteurs, autant & plus que chez les autres favans. En dénaturant cette aimable étude, ils la transplantent au milieu des villes & des académies, où elle ne dégénere pas moins que les plantes exotiques dans les jardins des curieux.

Des difpofitions bien différentes ont fait pour moi de cette étude une efpece de paffion, qui remplit le vide de toutes celles que je n'ai plus. Je gravis les rochers, les montagnes, je m'enfonce dans les vallons, dans les bois pour me dérober autant qu'il eft poffible au fouvenir des hommes, & aux atteintes des méchans. Il me femble que fous les ombrages d'une forêt, je fuis oublié, libre & paifible comme fi je n'avois plus d'ennemis, ou que le feuillage des bois dût me garantir de leurs atteintes, comme il les éloigne de mon fouvenir, & je m'ima-

[redacted]

gine dans ma bêtiſe qu'en ne penſant point à eux ils ne penſeront point à moi. Je trouve une ſi grande douceur dans cette illuſion que je m'y livrerois tout entier ſi ma ſituation, ma foibleſſe & mes beſoins me le permettoient. Plus la ſolitude où je vis alors eſt profonde plus il faut que quelque objet en rempliſſe le vide, & ceux que mon imagination me refuſe ou que ma mémoire repouſſe ſont ſuppléés par les productions ſpontanées que la terre non forcée par les hommes, offre à mes yeux de toutes parts. Le plaiſir d'aller dans un déſert chercher de nouvelles plantes couvre celui d'échapper à mes perſécuteurs, & parvenu dans des lieux où je ne vois nulles traces d'hommes, je reſpire plus à mon aiſe comme dans un aſyle où leur haine ne me pourſuit plus.

Je me rappellerai toute ma vie une herboriſation que je fis un jour du côté de la Robaila montagne du juſticier *Clerc*. J'étois ſeul, je m'enfonçai dans les anfractuoſités de la montagne, & de bois en bois, de roche en roche, je parvins à un réduit ſi caché que je n'ai vu de ma vie

un aſpect plus ſauvage. De noirs ſapins entremêlés de hêtres prodigieux dont pluſieurs tombés de vieilleſſe & entrelaſſés les uns dans les autres, fermoient ce réduit de barrieres impénétrables, quelques intervalles que laiſſoit cette ſombre enceinte n'offroient au-delà que des roches coupées à pic, & d'horribles précipices que je n'oſois regarder qu'en me couchant ſur le ventre. Le Duc, la Chevêche & l'Orfraye faiſoient entendre leurs cris dans les fentes de la montagne, quelques petits oiſeaux rares mais familiers tempéroient cependant l'horreur de cette ſolitude, là je trouvai la Dentaire *Heptaphyllos*, le *Ciclamen*, le *Nidus avis*, le grand *Laſerpitium* & quelques autres plantes qui me charmerent & m'amuſerent long-tems: mais inſenſiblement dominé par la forte impreſſion des objets, j'oubliai la botanique & les plantes, je m'aſſis ſur des oreillers de *Lycopodium* & de Mouſſes, & je me mis à rêver plus à mon aiſe en penſant que j'étois là dans un refuge ignoré de tout l'univers où les perſécuteurs ne me déterreroient pas. Un mouvement d'orgueil ſe mêla bientôt à cette rêve-

[redacted]

rie. Je me comparois à ces grands voyageurs qui découvrent une Isle déserte, & je me disois avec complaisance, sans doute je suis le premier mortel qui ait pénétré jusqu'ici; je me regardois presque comme un autre Colomb. Tandis que je me pavanois dans cette idée, j'entendis peu loin de moi un certain cliquetis que je crus reconnoître; j'écoute : le même bruit se répéte & se multiplie : surpris & curieux, je me léve je perce à travers un fourré de broussailles du côté d'où venoit le bruit, & dans une combe à vingt pas du lieu même où je croyois être parvenu le premier, j'apperçois une manufacture de bas.

Je ne saurois exprimer l'agitation confuse & contradictoire que je sentis dans mon cœur à cette découverte. Mon premier mouvement fut un sentiment de joie de me retrouver parmi des humains où je m'étois cru totalement seul : mais ce mouvement plus rapide que l'éclair, fit bientôt place à un sentiment douloureux plus durable, comme ne pouvant dans les antres même des Alpes échapper aux cruelles mains des hommes acharnés à me tour-

[redacted]

ſur cette montagne, & nous n'euſſions ſurement pas deviné la profeſſion de celui qui l'habitoit, ſi l'on n'eût ajouté que c'étoit un Libraire, & qui même faiſoit fort bien ſes affaires dans le pays (*). Il me ſemble qu'un ſeul fait de cette eſpece fait mieux connoître la Suiſſe, que toutes les deſcriptions des voyageurs.

En voici une autre de même nature, ou à-peu-près qui ne fait pas moins connoître un peuple fort différent. Durant mon ſéjour à Grenoble je faiſois ſouvent de petites herboriſations hors la ville avec le ſieur *Bovier* avocat de ce pays-là, non pas qu'il aimât ni ſût la botanique, mais parce que s'étant fait mon garde de la manche, il ſe faiſoit, autant que la choſe étoit poſſible, une loi de ne pas me quitter d'un pas. Un jour nous nous promenions le long de l'Isère dans un lieu tout plein de Saules épineux. Je vis ſur ces arbriſſeaux des fruits mûrs, j'eus la curioſité d'en goûter, & leur trouvant une

(*) C'eſt ſans doute la reſſemblance des noms qui a entraîné M. Rouſſeau à appliquer l'anecdote du Libraire, à *Chaſſeron*, au lieu de *Chaſſeral* autre montagne très-élevée ſur les frontieres de la Principauté de Neufchâtel.

[illegible]

[illegible] pas [illegible] faire de cette [illegible] en discontinuant [illegible] l'étois [illegible] us quitte pour [illegible] coupai tres-bien. [illegible] me levai le matin en [illegible] après avoir avalé la veille,



quinze ou vingt grains de ce terrible *hippophæe*, qui empoiſonne à très-petite doſe, à ce que tout le monde me dit à Grenoble le lendemain. Cette aventure me parut ſi plaiſante que je ne me la rappelle jamais ſans rire de la ſinguliere diſcrétion de Monſieur l'avocat *Bovier*.

Toutes mes courſes de botanique, les diverſes impreſſions du local des objets qui m'ont frappé, les idées qu'il m'a fait naître, les incidens qui s'y ſont mêlés, tout cela m'a laiſſé des impreſſions qui ſe renouvellent par l'aſpect des plantes herboriſées dans ces mêmes lieux. Je ne reverrai plus ces beaux payſages, ces forêts, ces lacs, ces boſquets, ces rochers, ces montagnes dont l'aſpect a toujours touché mon cœur : mais maintenant que je ne peux plus courir ces heureuſes contrées, je n'ai qu'à ouvrir mon herbier, & bientôt il m'y tranſporte. Les fragmens des plantes que j'y ai cueillies ſuffiſent pour me rappeller tout ce magnifique ſpectacle. Cet herbier eſt pour moi un journal d'herboriſations, qui me les fait recommencer avec un nouveau charme, & produit l'effet d'un optique qui les peindroit derechef à mes yeux.

C'est la chaîne des idées accessoires qui m'attache à la botanique. Elle rassemble & rappelle à mon imagination toutes les idées qui la flattent davantage, les prés, les eaux, les bois, la solitude, la paix sur-tout, & le repos qu'on trouve au milieu de tout cela sont retracés par elle incessamment à ma mémoire. Elle me fait oublier les persécutions des hommes, leur haine, leur mépris, leurs outrages & tous les maux dont ils ont payé mon tendre & sincere attachement pour eux. Elle me transporte dans des habitations paisibles, au milieu de gens simples & bons, tels que ceux avec qui j'ai vécu jadis. Elle me rappelle & mon jeune âge, & mes innocens plaisirs, elle m'en fait jouir derechef, & me rend heureux bien souvent encore, au milieu du plus triste sort qu'ait subi jamais un mortel.



[redacted]



HUITIEME PROMENADE.

En méditant sur les dispositions de mon ame dans toutes les situations de ma vie, je suis extrêmement frappé de voir si peu de proportion entre les diverses combinaisons de ma destinée, & les sentimens habituels de bien ou mal-être dont elles m'ont affecté. Les divers intervalles de mes courtes prospérités ne m'ont laissé presque aucun souvenir agréable de la maniere intime & permanente dont elles m'ont affecté; & au contraire, dans toutes les miseres de ma vie, je me sentois constamment rempli de sentimens tendres, touchans, délicieux, qui versant un baume salutaire sur les blessures de mon cœur navré, sembloient en convertir la douleur en volupté, & dont l'aimable souvenir me revient seul, dégagé de celui des maux que j'éprouvois en même tems. Il me semble que j'ai plus goûté la douceur de l'existence; que j'ai réellement plus vécu quand mes sentimens resserrés, pour ainsi dire, autour de mon cœur par ma destinée, n'alloient point s'évaporant au-dehors

nulle part. J'étois fêté pourtant, bien-voulu, bien reçu, careſſé par-tout; je n'avois pas un ennemi, pas un malveuillant, pas un envieux; comme on ne cherchoit qu'à m'obliger, j'avois ſouvent le plaiſir d'obliger moi-même beaucoup de monde; & ſans bien, ſans emploi, ſans fauteurs, ſans grands talens bien développés ni bien connus, je jouiſſois des avantages attachés à tout cela, & je ne voyois perſonne dans aucun état, dont le ſort me parût préférable au mien. Que me manquoit-il donc pour être heureux? je l'ignore; mais je ſais que je ne l'étois pas. Que me manque-t-il aujourd'hui pour être le plus infortuné des mortels? rien de tout ce que les hommes ont pu mettre du leur pour cela. Hé bien! dans cet état déplorable, je ne changerois pas encore d'être & de deſtinée contre le plus fortuné d'entr'eux, & j'aime encore mieux être moi dans toute ma miſere que d'être aucun de ces gens-là dans toute leur proſpérité. Réduit à moi ſeul, je me nourris, il eſt vrai, de ma propre ſubſtance, mais elle ne s'épuiſe pas; je me ſuffis à moi-même, quoique je rumine, pour ainſi dire, à vide, & que mon ima-

bien loin de cette disposition paisible au premier soupçon du complot dont j'étois enlassé depuis long-tems, sans m'en être aucunement apperçu. Cette découverte nouvelle me bouleversa. L'infamie & la trahison me surprirent au dépourvu. Quelle ame honnête est préparée à de tels genres de peines? Il faudroit les mériter pour les prévoir. Je tombai dans tous les piéges qu'on creusa sous mes pas. L'indignation, la fureur, le délire s'emparerent de moi: je perdis la tramontane. Ma tête se bouleversa, & dans les ténebres horribles où l'on n'a cessé de me tenir plongé, je n'apperçus plus ni lueur pour me conduire, ni appui, ni prise où je pusse me tenir ferme, & résister au désespoir qui m'entraînoit.

Comment vivre heureux & tranquille dans cet état affreux? J'y suis pourtant encore & plus enfoncé que jamais, & j'y ai retrouvé le calme & la paix; & j'y vis heureux & tranquille, & j'y ris des incroyables tourmens que mes persécuteurs se donnent sans cesse, tandis que je reste en paix, occupé de fleurs, d'étamines & d'enfantillages, & que je ne songe pas même à eux.

Comment s'est fait ce paſſage ? naturellement, inſenſiblement & ſans peine. La premiere ſurpriſe fut épouvantable. Moi qui me ſentois digne d'amour & d'eſtime; moi qui me croyois honoré, chéri comme je méritois de l'être, je me vis traveſti tout-d'un-coup en un monſtre affreux tel qu'il n'en exiſta jamais. Je vois toute une génération ſe précipiter toute entiere dans cette étrange opinion, ſans explication, ſans doute, ſans honte & ſans que je puiſſe parvenir à ſavoir jamais la cauſe de cette étrange révolution. Je me debattis avec violence & ne fis que mieux m'enlacer. Je voulus forcer mes perſécuteurs à s'expliquer avec moi; ils n'avoient garde. Après m'être long-tems tourmenté ſans ſuccès, il fallut bien prendre haleine. Cependant j'eſpérois toujours, je me diſois : un aveuglement ſi ſtupide, une ſi abſurde prévention ne ſauroit gagner tout le genre-humain. Il y a des hommes de ſens qui ne partagent pas le délire; il y a des ames juſtes qui déteſtent la fourberie & les traîtres. Cherchons, je trouverai peut-être enfin un homme; ſi je le trouve, ils ſont confondus. J'ai cherché vainement; je ne l'ai

l'ai point trouvé. La ligue eſt univerſelle, ſans exception, ſans retour, & je ſuis ſûr d'achever mes jours dans cette affreuſe proſcription, ſans jamais en pénétrer le myſtere.

C'eſt dans cet état déplorable qu'après de longues angoiſſes, au lieu du déſeſpoir qui ſembloit devoir être enfin mon partage, j'ai retrouvé la ſérénité, la tranquillité, la paix, le bonheur même, puiſque chaque jour de ma vie me rappelle avec plaiſir celui de la veille, & que je n'en deſire point d'autre pour le lendemain.

D'où vient cette différence? D'une ſeule choſe; c'eſt que j'ai appris à porter le joug de la néceſſité ſans murmure. C'eſt que je m'efforçois de tenir encore à mille choſes, & que toutes ces priſes m'ayant ſucceſſivement échappé, réduit à moi ſeul, j'ai repris enfin mon aſſiette. Preſſé de tous côtés je demeure en équilibre, parce que je ne m'attache plus à rien, je ne m'appuye que ſur moi.

Quand je m'élevois avec tant d'ardeur contre l'opinion, je portois encore ſon joug ſans que je m'en apperçuſſe. On veut être eſtimé des gens qu'on eſtime, & tant

que je pus juger avantageusement des hommes ou du moins de quelques hommes, les jugemens qu'ils portoient de moi ne pouvoient m'être indifférens. Je voyois que souvent les jugemens du public sont équitables, mais je ne voyois pas que cette équité même étoit l'effet du hasard, que les regles sur lesquelles les hommes fondent leurs opinions ne sont tirées que de leurs passions ou de leurs préjugés, qui en sont l'ouvrage ; & que lors même qu'ils jugent bien, souvent encore ces bons jugemens naissent d'un mauvais principe, comme lorsqu'ils feignent d'honorer en quelque succès le mérite d'un homme, non par esprit de justice, mais pour se donner un air impartial, en calomniant tout à leur aise le même homme sur d'autres points.

Mais, quand après de si longues & vaines recherches, je les vis tous rester sans exception dans le plus inique & absurde systême que l'esprit infernal pût inventer ; quand je vis qu'à mon égard la raison étoit bannie de toutes les têtes, & l'équité de tous les cœurs ; quand je vis une génération frénétique se livrer toute entiere à

l'aveugle fureur de ses guides contre un infortuné qui jamais ne fit, ne voulut, ne rendit de mal à personne ; quand après avoir vainement cherché un homme, il fallut éteindre enfin ma lanterne & m'écrier : il n'y en a plus ; alors je commençai à me voir seul sur la terre, & je compris que mes contemporains n'étoient par rapport à moi, que des êtres mécaniques, qui n'agissoient que par impulsion, & dont je ne pouvois calculer l'action que par les loix du mouvement. Quelque intention, quelque passion que j'eusse pu supposer dans leurs ames, elles n'auroient jamais expliqué leur conduite à mon égard, d'une façon que je pusse entendre. C'est ainsi que leurs dispositions intérieures cesserent d'être quelque chose pour moi. Je ne vis plus en eux que des masses différemment mues, dépourvues à mon égard de toute moralité.

Dans tous les maux qui nous arrivent, nous regardons plus à l'intention qu'à l'effet. Une tuile qui tombe d'un toit peut nous blesser davantage, mais ne nous navre pas tant qu'une pierre lancée à dessein par une main malveuillante. Le coup porte à faux quelquefois, mais l'intention ne

manque jamais son atteinte. La douleur matérielle est ce qu'on sent le moins dans les atteintes de la fortune ; & quand les infortunés ne savent à qui s'en prendre de leurs malheurs, ils s'en prennent à la destinée qu'ils personnifient, & à laquelle ils prêtent des yeux & une intelligence pour les tourmenter à dessein. C'est ainsi qu'un joueur dépité par ses pertes, se met en fureur sans savoir contre qui. Il imagine un sort qui s'acharne à dessein sur lui pour le tourmenter, & trouvant un aliment à sa colere, il s'anime & s'enflamme contre l'ennemi qu'il s'est créé. L'homme sage qui ne voit dans tous les malheurs qui lui arrivent que les coups de l'aveugle nécessité, n'a point ces agitations insensées ; il crie dans sa douleur, mais sans emportement, sans colere, il ne sent du mal dont il est la proie que l'atteinte matérielle ; & les coups qu'il reçoit ont beau blesser sa personne, pas un n'arrive jusqu'à son cœur.

C'est beaucoup que d'en être venu là, mais ce n'est pas tout. Si l'on s'arrête, c'est bien avoir coupé le mal, mais c'est avoir laissé la racine. Car cette racine n'est pas dans les êtres qui nous sont étrangers,

elle eſt en nous-mêmes, & c'eſt là qu'il faut travailler pour l'arracher tout-à-fait. Voilà ce que je ſentis parfaitement, dès que je commençai de revenir à moi. Ma raiſon ne me montrant qu'abſurdités dans toutes les explications que je cherchois à donner à ce qui m'arrive, je compris que les cauſes, les inſtrumens, les moyens de tout cela m'étant inconnus & inexplicables, devoient être nuls pour moi; que je devois regarder tous les détails de ma deſtinée, comme autant d'actes d'une pure fatalité où je ne devois ſuppoſer ni direction, ni intention, ni cauſe morale; qu'il falloit m'y ſoumettre ſans raiſonner & ſans regimber parce que cela étoit inutile; que tout ce que j'avois à faire encore ſur la terre étant de m'y regarder comme un être purement paſſif, je ne devois point uſer à réſiſter inutilement à ma deſtinée, la force qui me reſtoit pour la ſupporter. Voilà ce que je me diſois; ma raiſon, mon cœur y acquieſçoient, & néanmoins je ſentois ce cœur murmurer encore. D'où venoit ce murmure? Je le cherchai, je le trouvai; il venoit de l'amour-propre qui après

pliant ſur mon ame, en coupant les relations extérieures qui le rendent exigeant, en renonçant aux comparaiſons, aux préférences, il s'eſt contenté que je fuſſe bon pour moi; alors redevenant amour de moi-même, il eſt rentré dans l'ordre de la nature, & m'a délivré du joug de l'opinion.

Dès-lors j'ai retrouvé la paix de l'ame, & preſque la félicité. Car dans quelque ſituation qu'on ſe trouve, ce n'eſt que par lui qu'on eſt conſtamment malheureux. Quand il ſe tait, & que la raiſon parle, elle nous conſole enfin de tous les maux qu'il n'a pas dépendu de nous d'éviter. Elle les anéantit même autant qu'ils n'agiſſent pas immédiatement ſur nous; car on eſt ſûr alors d'éviter leurs plus poignantes atteintes en ceſſant de s'en occuper. Ils ne ſont rien pour celui qui n'y penſe pas. Les offenſes, les vengeances, les paſſe-droits, les outrages, les injuſtices ne ſont rien pour celui qui ne voit dans les maux qu'il endure, que le mal même & non pas l'intention; pour celui dont la place ne dépend pas dans ſa propre eſtime de celle qu'il plaît aux autres de

lui accorder. De quelque façon que les hommes veuillent me voir, ils ne sauroient changer mon être, & malgré leur puissance & malgré toutes leurs sourdes intrigues, je continuerai, quoi qu'ils fassent, d'être en dépit d'eux ce que je suis. Il est vrai que leurs dispositions à mon égard influent sur ma situation réelle. La barriere qu'ils ont mise entr'eux & moi, m'ôte toute ressource de subsistance & d'assistance dans ma vieillesse & mes besoins. Elle me rend l'argent même inutile, puisqu'il ne peut me procurer les services qui me sont nécessaires, il n'y a plus ni commerce ni secours réciproque, ni correspondance entr'eux & moi. Seul au milieu d'eux, je n'ai que moi seul pour ressource, & cette ressource est bien foible à mon âge & dans l'état où je suis. Ces maux sont grands, mais ils ont perdu sur moi toute leur force, depuis que j'ai su les supporter sans m'en irriter. Les points où le vrai besoin se fait sentir sont toujours rares. La prévoyance & l'imagination les multiplient, & c'est par cette continuité de sentiment qu'on s'inquiéte & qu'on se rend malheureux. Pour moi

j'ai beau savoir que je souffrirai demain, il me suffit de ne pas souffrir aujourd'hui pour être tranquille. Je ne m'affecte point du mal que je prévois, mais seulement de celui que je sens & cela le réduit à très-peu de chose. Seul, malade & délaissé dans mon lit, j'y peux mourir d'indigence, de froid & de faim, sans que personne s'en mette en peine. Mais qu'importe si je ne m'en mets pas en peine moi-même, & si je m'affecte aussi peu que les autres de mon destin quel qu'il soit. N'est-ce rien sur-tout à mon âge que d'avoir appris à voir la vie & la mort, la maladie & la santé, la richesse & la misere, la gloire & la diffamation avec la même indifférence ? Tous les autres vieillards s'inquiétent de tout; moi je ne m'inquiéte de rien; quoi qu'il puisse arriver tout m'est indifférent, & cette indifférence n'est pas l'ouvrage de ma sagesse, elle est celui de mes ennemis; & devient une compensation des maux qu'ils me font. En me rendant insensible à l'adversité, ils m'ont fait plus de bien, que s'ils m'eussent épargné ses atteintes. En ne l'éprouvant pas je pouvois toujours

la craindre, au lieu qu'en la ſubjuguant, je ne la crains plus.

Cette diſpoſition me livre, au milieu des traverſes de ma vie, à l'incurie de mon naturel, preſque auſſi pleinement que ſi je vivois dans la plus complette proſpérité. Hors les courts momens où je ſuis rappellé par la préſence des objets aux plus douloureuſes inquiétudes, tout le reſte du tems, livré par mes penchans aux affections qui m'attirent, mon cœur ſe nourrit encore des ſentimens pour leſquels il étoit né, & j'en jouis avec les êtres imaginaires qui les produiſent, & qui les partagent, comme ſi ces êtres exiſtoient réellement. Ils exiſtent pour moi qui les ai créés, & je ne crains ni qu'ils me trahiſſent ni qu'ils m'abandonnent. Ils dureront autant que mes malheurs mêmes & ſuffiront pour me les faire oublier.

Tout me ramene à la vie heureuſe & douce pour laquelle j'étois né ; je paſſe les trois quarts de ma vie, ou occupé d'objets inſtructifs & même agréables auxquels je livre avec délices mon eſprit & mes ſens ; ou avec les enfans de mes fantaiſies que j'ai créés ſelon mon cœur,

& dont le commerce en nourrit les ſentimens, ou avec moi ſeul, content de moi-même & déjà plein du bonheur que je ſens m'être dû. En tout ceci l'amour de moi-même fait toute l'œuvre, l'amour-propre n'y entre pour rien. Il n'en eſt pas ainſi des triſtes momens que je paſſe encore au milieu des hommes, jouet de leurs careſſes traîtreſſes, de leurs complimens empoulés & dériſoires, de leur mielleuſe malignité. De quelque façon que je m'y ſuis pu prendre, l'amour-propre alors fait ſon jeu. La haine & l'animoſité que je vois dans leurs cœurs, à travers cette groſſiére enveloppe, déchirent le mien de douleur, & l'idée d'être ainſi ſottement pris pour dupe ajoute encore à cette douleur un dépit très-puérile, fruit d'un ſot amour-propre dont je ſens toute la bêtiſe, mais que je ne puis ſubjuguer. Les efforts que j'ai faits pour m'aguerrir à ces regards inſultans & moqueurs, ſont incroyables. Cent fois j'ai paſſé par les promenades publiques & par les lieux les plus fréquentés, dans l'unique deſſein de m'exercer à ces cruelles lutes. Non-ſeulement je n'y ai pu par-

où je ne vois perſonne, je ne penſe plus à ma deſtinée. Je ne la ſens plus, je ne ſouffre plus. Je ſuis heureux & content ſans diverſion, ſans obſtacle. Mais j'échappe rarement à quelque atteinte ſenſible ; & lorſque j'y penſe le moins, un geſte, un regard ſiniſtre que j'apperçois, un mot envénimé que j'entends, un malveuillant que je rencontre ſuffit pour me bouleverſer. Tout ce que je puis faire en pareil cas eſt d'oublier bien vîte & de fuir. Le trouble de mon cœur diſparoît avec l'objet qui l'a cauſé, & je rentre dans le calme auſſi-tôt que je ſuis ſeul. Ou ſi quelque choſe m'inquiéte, c'eſt la crainte de rencontrer ſur mon paſſage quelque nouveau ſujet de douleur. C'eſt-là ma ſeule peine ; mais elle ſuffit pour altérer mon bonheur. Je loge au milieu de Paris. En ſortant de chez moi je ſoupire après la campagne & la ſolitude ; mais il faut l'aller chercher ſi loin qu'avant de pouvoir reſpirer à mon aiſe, je trouve en mon chemin mille objets qui me ſerrent le cœur, & la moitié de la journée ſe paſſe en angoiſſes, avant que j'aye atteint l'aſyle que je vais chercher. Heureux du moins quand on me laiſſe achever

ma route. Le moment où j'échappe au cortege des méchans est délicieux ; & si-tôt que je me vois sous les arbres, au milieu de la verdure, je crois me voir dans le paradis terrestre, & je goûte un plaisir interne aussi vif que si j'étois le plus heureux des mortels.

Je me souviens parfaitement que durant mes courtes prospérités, ces mêmes promenades solitaires qui me sont aujourd'hui si délicieuses, m'étoient insipides & ennuyeuses. Quand j'étois chez quelqu'un à la campagne, le besoin de faire de l'exercice & de respirer le grand air, me faisoit souvent sortir seul, & m'échappant comme un voleur, je m'allois promener dans le parc ou dans la campagne. Mais loin d'y trouver le calme heureux que j'y goûte aujourd'hui, j'y portois l'agitation des vaines idées qui m'avoient occupé dans le salon; le souvenir de la compagnie que j'y avois laissée m'y suivoit. Dans la solitude, les vapeurs de l'amour-propre & le tumulte du monde ternissoient à mes yeux la fraîcheur des bosquets, & troubloient la paix de la retraite. J'avois beau fuir au fond des bois, une foule impor-

tune m'y ſuivoit par-tout, & voiloit pour moi toute la nature. Ce n'eſt qu'après m'être détaché des paſſions ſociales & de leur triſte cortege, que je l'ai retrouvée avec tous ſes charmes.

Convaincu de l'impoſſibilité de contenir ces premiers mouvemens involontaires, j'ai ceſſé tous mes efforts pour cela. Je laiſſe à chaque atteinte mon ſang s'allumer, la colere & l'indignation s'emparer de mes ſens; je cede à la nature cette premiere exploſion que toutes mes forces ne pourroient arrêter ni ſuſpendre. Je tâche ſeulement d'en arrêter les ſuites avant qu'elle ait produit aucun effet. Les yeux étincelans, le feu du viſage, le tremblement des membres, les ſuffocantes palpitations, tout cela tient au ſeul phyſique, & le raiſonnement n'y peut rien. Mais après avoir laiſſé faire au naturel ſa premiere exploſion, l'on peut redevenir ſon propre maître en reprenant peu-à-peu ſes ſens; c'eſt ce que j'ai tâché de faire long-tems ſans ſuccès, mais enfin plus heureuſement; & ceſſant d'employer ma force en vaine réſiſtance, j'attends le moment de vaincre en laiſſant agir ma raiſon, car elle ne me

parle que quand elle peut se faire écouter. Eh! que dis-je, hélas! ma raison? j'aurois grand tort encore de lui faire l'honneur de ce triomphe, car elle n'y a gueres de part; tout vient également d'un tempérament versatile qu'un vent impétueux agite, mais qui rentre dans le calme à l'instant que le vent ne souffle plus; c'est mon naturel ardent qui m'agite, c'est mon naturel indolent qui m'appaise. Je cede à toutes les impulsions présentes, tout choc me donne un mouvement vif & court; si-tôt qu'il n'y a plus de choc, le mouvement cesse, rien de communiqué ne peut se prolonger en moi. Tous les événemens de la fortune, toutes les machines des hommes ont peu de prise sur un homme ainsi constitué. Pour m'affecter de peines durables, il faudroit que l'impression se renouvellât à chaque instant. Car les intervalles, quelque courts qu'ils soient, suffisent p[illegible] me rendre à moi-même. Je sui[illegible] plaît aux hommes tant qu'i[illegible] sur mes sens, mais au [illegible] relâche, je redevien[illegible] voulu; c'est là [illegible] mon état le p[illegible]



dans le maintien, dans l'accent, dans la démarche, & semble se communiquer à celui qui l'apperçoit. Est-il une jouissance plus douce que de voir un peuple entier se livrer à la joie un jour de fête, & tous les cœurs s'épanouir aux rayons expansifs du plaisir qui passe rapidement, mais vivement, à travers les nuages de la vie? . .

. . . .

Il y a trois jours que M. P. vint avec un empressement extraordinaire me montrer l'éloge de Mde. Geoffrin par M. D. La lecture fut précédée de longs & grands éclats de rire sur le ridicule néologisme de cette piece, & sur les badins jeux de mots dont il la disoit remplie. Il commença de lire en riant toujours. Je l'écoutois d'un sérieux qui le calma, & voyant que je ne l'imitois point, il cessa enfin de rire. L'article le plus long & le plus recherché de cette piece, rouloit sur le plaisir que prenoit Mde. Geoffrin à voir les enfans & à les faire causer. L'auteur tiroit avec raison de cette disposition une preuve de bon naturel. Mais il ne s'arrêtoit pas là, & il accusoit décidément de mauvais naturel & de méchanceté, tous ceux qui n'avoient

pas le même goût, au point de dire que si l'on interrogeoit là-dessus ceux qu'on mene au gibet ou à la roue, tous conviendroient qu'ils n'avoient pas aimé les enfans. Ces assertions faisoient un effet singulier dans la place où elles étoient. Supposant tout cela vrai, étoit-ce là l'occasion de le dire, & falloit-il souiller l'éloge d'une femme estimable des images de supplice & de malfaiteurs ? Je compris aisément le motif de cette affectation vilaine, & quand M. P. eût fini de lire, en relevant ce qui m'avoit paru bien dans l'éloge, j'ajoutai que l'auteur en l'écrivant avoit dans le cœur moins d'amitié que de haine.

Le lendemain, le tems étant assez beau quoique froid, j'allai faire une course jusqu'à l'Ecole militaire, comptant d'y trouver des mousses en pleine fleur ; en allant je rêvois sur la visite de la veille, & sur l'écrit de M. D. où je pensois bien que le placage épisodique n'avoit pas été mis sans dessein, & la seule affectation de m'apporter cette brochure, à moi, à qui l'on cache tout, m'apprenoit assez quel en étoit l'objet. J'avois mis mes enfans aux enfans trouvés. C'en étoit assez pour m'avoir tra-



veſti en pere dénaturé ; & de-là en étendant & careſſant cette idée, on en avoit peu-à-peu tiré la conſéquence évidente que je haïſſois les enfans ; en ſuivant par la penſée la chaîne de ces gradations, j'admirois avec quel art l'induſtrie humaine ſait changer les choſes du blanc au noir. Car je ne crois pas que jamais homme ait plus aimé que moi à voir de petits bambins folâtrer & jouer enſemble, & ſouvent dans la rue & aux promenades je m'arrête à regarder leur eſpiéglerie & leurs petits jeux avec un intérêt que je ne vois partager à perſonne. Le jour même où vint M. P. une heure avant ſa viſite, j'avois eu celle des deux petits du Souſſoi les plus jeunes enfans de mon hôte, dont l'aîné peut avoir ſept ans. Ils étoient venus m'embraſſer de ſi bon cœur, & je leur avois rendu ſi tendrement leurs careſſes, que malgré la diſparité des âges, ils avoient paru ſe plaire avec moi ſincérement ; & pour moi j'étois tranſporté d'aiſe de voir que ma vieille figure ne les avoit pas rebutés ; le cadet même paroiſſoit venir à moi ſi volontiers que, plus enfant qu'eux, je me ſentois attacher à lui déjà par pré-



férence, & je le vis partir avec autant de regret que s'il m'eût appartenu.

Je comprends que le reproche d'avoir mis mes enfans aux enfans trouvés a facilement dégénéré, avec un peu de tournure, en celui d'être un pere dénaturé & de haïr les enfans. Cependant, il est sûr que c'est la crainte d'une destinée pour eux mille fois pire, & presque inévitable par toute autre voie, qui m'a le plus déterminé dans cette démarche. Plus indifférent sur ce qu'ils deviendroient, & hors d'état de les élever moi-même, il auroit fallu, dans ma situation, les laisser élever par leur mere qui les auroit gâtés, & par sa famille qui en auroit fait des monstres. Je frémis encore d'y penser. Ce que Mahomet fit de Seïde n'est rien auprès de ce qu'on auroit fait d'eux à mon égard, & les piéges qu'on m'a tendus là-dessus dans la suite, me confirment assez que le projet en avoit été formé. A la vérité j'étois bien éloigné de prévoir alors ces trames atroces : mais je savois que l'éducation pour eux la moins périlleuse étoit celle des enfans trouvés ; & je les y mis. Je le vois encore, avec bien moins de doute

aussi, si la chose étoit à faire, & je sais bien que nul pere n'est plus tendre que je l'aurois été pour eux, pour peu que l'habitude eût aidé la nature.

Si j'ai fait quelque progrès dans la connoissance du cœur humain, c'est le plaisir que j'avois à voir & observer les enfans qui m'a valu cette connoissance. Ce même plaisir dans ma jeunesse y a mis une espece d'obstacle, car je jouois avec les enfans si gaîment & de si bon cœur que je ne songeois gueres à les étudier. Mais quand en vieillissant j'ai vu que ma figure caduque les inquiétoit, je me suis abstenu de les importuner; j'ai mieux aimé me priver d'un plaisir que de troubler leur joie, & content alors de me satisfaire en regardant leurs jeux & tous leurs petits manéges, j'ai trouvé le dédommagement de mon sacrifice dans les lumieres que ces observations m'ont fait acquérir sur les premiers & vrais mouvemens de la nature, auxquels tous nos savans ne connoissent rien. J'ai consigné dans mes écrits la preuve que je m'étois occupé de cette recherche, trop soigneusement pour ne l'avoir pas faite avec plaisir, & ce seroit assurément la

chose du monde la plus incroyable que l'Heloïse & l'Emile fussent l'ouvrage d'un homme qui n'aimoit pas les enfans.

Je n'eus jamais ni présence d'esprit, ni facilité de parler ; mais depuis mes malheurs ma langue & ma tête se sont de plus en plus embarrassées. L'idée & le mot propre m'échappent également, & rien n'exige un meilleur discernement & un choix d'expressions plus justes que les propos qu'on tient aux enfans. Ce qui augmente encore en moi cet embarras, est l'attention des écoutans, les interprétations & le poids qu'ils donnent à tout ce qui part d'un homme qui, ayant écrit expressément pour les enfans, est supposé ne devoir leur parler que par oracles. Cette gêne extrême & l'inaptitude que je me sens me trouble, me déconcerte, & je serois bien plus à mon aise devant un Monarque d'Asie que devant un bambin qu'il faut faire babiller.

Un autre inconvénient me tient maintenant plus éloigné d'eux, & depuis mes malheurs je les vois toujours avec le même plaisir, mais je n'ai plus avec eux la même familiarité. Les enfans n'aiment pas la vieillesse. L'aspect de la nature défaillante est

[redacted]

hideux à leurs yeux. Leur répugnance que j'apperçois me navre, & j'aime mieux m'abſtenir de les careſſer, que de leur donner de la gêne ou du dégoût. Ce motif qui n'agit que ſur les ames vraiment aimantes, eſt nul pour tous nos docteurs & doctoreſſes. Mde. Geoffrin s'embarraſſoit fort peu que les enfans euſſent du plaiſir avec elle, pourvu qu'elle en eût avec eux. Mais pour moi ce plaiſir eſt pis que nul; il eſt négatif quand il n'eſt pas partagé, & je ne ſuis plus dans la ſituation ni dans l'âge où je voyois le petit cœur d'un enfant s'épanouir avec le mien. Si cela pouvoit m'arriver encore, ce plaiſir devenu plus rare n'en ſeroit pour moi que plus vif; je l'éprouvois bien l'autre matin par celui que je prenois à careſſer les petits du Souſſoi, non-ſeulement parce que la Bonne qui les conduiſoit ne m'en impoſoit pas beaucoup, & que je ſentois moins le beſoin de m'écouter devant elle; mais encore parce que l'air jovial avec lequel ils m'aborderent ne les quitta point, & qu'ils ne parurent ni ſe déplaire ni s'ennuyer avec moi.

Oh! ſi j'avois encore quelques momens

de pures careſſes qui viennent du cœur ; ne fût-ce que d'un enfant encore en jaquette, ſi je pouvois voir encore dans quelques yeux la joie & le contentement d'être avec moi, de combien de maux & de peines ne me dédommageroient pas ces courts mais doux épanchemens de mon cœur ? Ah ! je ne ſerois pas obligé de chercher parmi les animaux, le regard de la bienveuillance qui m'eſt déſormais refuſé parmi les humains. J'en puis juger ſur bien peu d'exemples, mais toujours chers à mon ſouvenir. En voici un qu'en tout autre état j'aurois oublié preſque, & dont l'impreſſion qu'il a fait ſur moi peint bien toute ma miſere.

Il y a deux ans, que m'étant allé promener du côté de la nouvelle France, je pouſſai plus loin ; puis tirant à gauche & voulant tourner autour de Montmartre, je traverſai le village de Clignancourt. Je marchois diſtrait & rêvant ſans regarder autour de moi, quand tout-à-coup je me ſentis ſaiſir les genoux. Je regarde, & je vois un petit enfant de cinq à ſix ans qui ſerroit mes genoux de toute ſa force en me regardant d'un air ſi familier & ſi ca-

[redacted]

reſſant, que mes entrailles s'émurent. Je me diſois : c'eſt ainſi que j'aurois été traité des miens. Je pris l'enfant dans mes bras, je le baiſai pluſieurs fois dans une eſpece de tranſport, & puis je continuai mon chemin. Je ſentois en marchant qu'il me manquoit quelque choſe. Un beſoin naiſſant me ramenoit ſur mes pas. Je me reprochois d'avoir quitté ſi bruſquement cet enfant ; je croyois voir dans ſon action, ſans cauſe apparente, une ſorte d'inſpiration qu'il ne falloit pas dédaigner. Enfin cédant à la tentation, je reviens ſur mes pas ; je cours à l'enfant, je l'embraſſe de nouveau, & je lui donne de quoi acheter des petits pains de Nanterre, dont le marchand paſſoit là par haſard, & je commençai à le faire jaſer ; je lui demandai qui étoit ſon pere ? il me le montra qui relioit des tonneaux ; j'étois prêt à quitter l'enfant pour aller lui parler, quand je vis que j'avois été prévenu par un homme de mauvaiſe mine, qui me parut être une de ces mouches qu'on tient ſans ceſſe à mes trouſſes. Tandis que cet homme lui parloit à l'oreille, je vis les regards du tonnelier ſe fixer attentivement ſur moi d'un air qui

n'avoit rien d'amical. Cet objet me resserra le cœur à l'instant, & je quittai le pere & l'enfant avec plus de promptitude que je n'en avois mis à revenir sur mes pas, mais dans un trouble moins agréable qui changea toutes mes dispositions. Je les ai pourtant senti renaître souvent depuis lors, je suis repassé plusieurs fois par Clignancourt dans l'espérance d'y revoir cet enfant, mais je n'ai plus revu ni lui ni le pere, & il ne m'est plus resté de cette rencontre qu'un souvenir assez vif mêlé toujours de douceur & de tristesse, comme toutes les émotions qui pénetrent encore quelquefois jusques à mon cœur.

Il y a compensation à tout; si mes plaisirs sont rares & courts, je les goûte aussi plus vivement quand ils viennent, que s'ils m'étoient plus familiers; je les rumine, pour ainsi dire, par de fréquens souvenirs; & quelques rares qu'ils soient, s'ils étoient purs & sans mélange, je serois plus heureux, peut-être, que dans ma prospérité. Dans l'extrême misere, on se trouve riche de peu. Un gueux qui trouve un écu en est plus affecté que ne le seroit un riche en trouvant une bourse d'or. On riroit si

l'on voyoit dans mon ame l'impreſſion qu'y ſont les moindres plaiſirs de cette eſpece, que je puis dérober à la vigilance de mes perſécuteurs. Un des plus doux s'offrit il y a quatre ou cinq ans, que je ne me rappelle jamais, ſans me ſentir ravi d'aiſe d'en avoir ſi bien profité.

Un dimanche nous étions allés, ma femme & moi, dîner à la porte Maillot. Après le dîner nous traverſâmes le bois de Boulogne juſqu'à la Muette. Là nous nous aſſîmes ſur l'herbe à l'ombre en attendant que le ſoleil fût baiſſé, pour nous en retourner enſuite tout doucement par Paſſy. Une vingtaine de petites filles conduites par une maniere de religieuſe, vinrent les unes s'aſſeoir, les autres folâtrer aſſez près de nous. Durant leurs jeux vint à paſſer un Oublieur avec ſon tambour & ſon tourniquet, qui cherchoit pratique. Je vis que les petites filles convoitoient fort les oublies, & deux ou trois d'entr'elles qui apparemment poſſédoient quelques liards, demanderent la permiſſion de jouer. Tandis que la gouvernante héſitoit & diſputoit, j'appellai l'Oublieur & je lui dis: faites tirer toutes ces Demoiſelles chacune à ſon

tour & je vous payerai le tout. Ce mot répandit dans toute la troupe une joie qui seule eût plus que payé ma bourse, quand je l'aurois toute employée à cela.

Comme je vis qu'elles s'empressoient avec un peu de confusion, avec l'agrément de la gouvernante, je les fis ranger toutes d'un côté, & puis passer de l'autre côté l'une après l'autre, à mesure qu'elles avoient tiré. Quoi qu'il n'y eût point de billet blanc & qu'il revînt au moins une oublie à chacune de celles qui n'auroient rien, qu'aucune d'elles ne pouvoit donc être absolument mécontente ; afin de rendre la fête encore plus gaie, je dis en secret à l'Oublieur d'user de son adresse ordinaire en sens contraire, en faisant tomber autant de bons lots qu'il pourroit & que je lui en tiendrois compte. Au moyen de cette prévoyance, il y eut près d'une centaine d'oublies distribuées quoique les jeunes filles ne tirassent chacune qu'une seule fois ; car là-dessus je fus inexorable, ne voulant ni favoriser des abus, ni marquer des préférences qui produiroient des mécontentemens. Ma femme insinua à celles qui avoient de bons lots d'en faire



part à leurs camarades, au moyen de quoi le partage devint presque égal, & la joie plus générale.

Je priai la religieuse de tirer à son tour, craignant fort qu'elle ne rejettât dédaigneusement mon offre ; elle l'accepta de bonne grace, tira comme les pensionnaires, & prit sans façon ce qui lui revint. Je lui en sus un gré infini, & je trouvai à cela une sorte de politesse qui me plut fort, & qui vaut bien, je crois, celle des simagrées. Pendant toute cette opération, il y eut des disputes qu'on porta devant mon tribunal, & ces petites filles venant plaider tour-à-tour leur cause me donnerent occasion de remarquer, que quoiqu'il n'y en eût aucune de jolie, la gentillesse de quelques-unes faisoit oublier leur laideur.

Nous nous quittâmes enfin très-contens les uns des autres, & cet après-midi fut un de ceux de ma vie dont je me rappelle le souvenir avec le plus de satisfaction. La fête au reste ne fut pas ruineuse. Pour trente sols qu'il m'en coûta tout au plus, il y eut pour plus de cent écus de contentement ; tant il est vrai que le plaisir ne se mesure pas sur la dépense,

& que la joie est plus amie des haillons que des lambris. Je suis revenu plusieurs autres fois à la même place, à la même heure, espérant d'y rencontrer encore la petite troupe, mais cela n'est plus arrivé.

Ceci me rappelle un autre amusement à peu près de même espece, dont le souvenir m'est resté de beaucoup plus loin. C'étoit dans le malheureux tems où faufilé parmi les riches & les gens de lettres, j'étois quelquefois réduit à partager leurs tristes plaisirs. J'étois à la Chevrette au tems de la fête du maître de la maison; toute sa famille s'étoit réunie pour la célébrer, & tout l'éclat des plaisirs bruyans fut mis en œuvre pour cet effet. Spectacles, festins, feux d'artifice, rien ne fut épargné. L'on n'avoit pas le tems de prendre haleine, & l'on s'étourdissoit au lieu de s'amuser. Après le dîner on alla prendre l'air dans l'avenue, où se tenoit une espece de foire. On dansoit; les Messieurs daignerent danser avec les paysannes, mais les Dames garderent leur dignité. On vendoit là des pains d'épice. Un jeune homme de la compagnie s'avisa d'en acheter pour les lancer l'un après l'autre au milieu de la

la foule, & l'on prit tant de plaiſir à voir tous ces manans ſe précipiter, ſe battre, ſe renverſer pour en avoir, que tout le monde voulut ſe donner le même plaiſir. Et pains d'épice de voler à droite & à gauche, & filles & garçons de courir, d'entaſſer, & s'eſtropier; cela paroiſſoit charmant à tout le monde. Je fis comme les autres par mauvaiſe honte, quoi qu'en dedans je ne m'amuſaſſe pas autant qu'eux. Mais bientôt ennuyé de vider ma bourſe pour faire écraſer les gens, je laiſſai là la bonne compagnie, & je fus me promener ſeul dans la foire. La variété des objets m'amuſa long-tems. J'apperçus entr'autres cinq ou ſix ſavoyards autour d'une petite fille qui avoit encore ſur ſon inventaire, une douzaine de chétives pommes dont elle auroit bien voulu ſe débarraſſer. Les ſavoyards de leur côté auroient bien voulu l'en débarraſſer, mais ils n'avoient que deux ou trois liards à eux tous, & ce n'étoit pas de quoi faire une grande brêche aux pommes. Cet inventaire étoit pour eux le jardin des Heſpérides, & la petite fille étoit le dragon qui les gardoit. Cette comédie m'amuſa long-tems; j'en fis

disposoient les cœurs à s'épanouir, & souvent dans les transports d'une innocente joie, les inconnus s'accostent, s'embrassent & s'invitent à jouir de concert des plaisirs du jour. Pour jouir moi-même de ces aimables fêtes, je n'ai pas besoin d'en être. Il me suffit de les voir; en les voyant je les partage : & parmi tant de visages gais, je suis bien sûr qu'il n'y a pas un cœur plus gai que le mien.

Quoique ce ne soit là qu'un plaisir de sensation, il a certainement une cause morale, & la preuve en est, que ce même aspect, au lieu de me flatter, de me plaire, peut me déchirer de douleur & d'indignation, quand je sais que ces signes de plaisir & de joie sur les visages des méchans ne sont que des marques que leur malignité est satisfaite. La joie innocente est la seule dont les signes flattent mon cœur. Ceux de la cruelle & moqueuse joie le navrent & l'affligent quoi qu'elle n'ait nul rapport à moi. Ces signes sans doute, ne sauroient être exactement les mêmes, partans de principes si différens : mais enfin ce sont également des signes de joie, & leurs différences sensibles ne

ſont aſſurément pas proportionnelles à celles des mouvemens qu'ils excitent en moi.

Ceux de douleur & de peine me ſont encore plus ſenſibles ; au point qu'il m'eſt impoſſible de les ſoutenir ſans être âgité moi-même d'émotions peut-être encore plus vives que celles qu'ils repréſentent. L'imagination renforçant la ſenſation m'identifie avec l'être ſouffrant, & me donne ſouvent plus d'angoiſſe qu'il n'en ſent lui-même. Un viſage mécontent eſt encore un ſpectacle qu'il m'eſt impoſſible de ſoutenir, ſur-tout ſi j'ai lieu de penſer que ce mécontentement me regarde. Je ne ſaurois dire combien l'air grognard & mauſſade des valets qui ſervent en rechignant, m'a arraché d'écus dans les maiſons où j'avois autrefois la ſottiſe de me laiſſer entraîner, & où les domeſtiques m'ont toujours fait payer bien chérement l'hoſpitalité des maîtres. Toujours trop affecté des objets ſenſibles, & ſur-tout de ceux qui portent ſigne de plaiſir ou de peine, de bienveillancè ou d'averſio je me laiſſe entraîner par ces impreſſions extérieures, ſans pouvoir jamais m'y dérober autrement que

par la sienne. Un signe, un geste, un coup d'œil d'un inconnu suffit pour troubler mes plaisirs ou calmer mes peines. Je ne suis à moi que quand je suis seul, hors de là je suis le jouet de tous ceux qui m'entourent.

Je vivois jadis avec plaisir dans le monde quand je ne voyois dans tous les yeux que bienveillance, ou tout au pis indifférence dans ceux à qui j'étois inconnu; mais aujourd'hui qu'on ne prend pas moins de peine à montrer mon visage au peuple, qu'à lui masquer mon naturel, je ne puis mettre le pied dans la rue sans m'y voir entouré d'objets déchirans. Je me hâte de gagner à grands pas la campagne; sitôt que je vois la verdure, je commence à respirer. Faut-il s'étonner si j'aime la solitude! Je ne vois qu'animosité sur les visages des hommes, & la nature me rit toujours.

Je sens pourtant encore, il faut l'avouer, du plaisir à vivre au milieu des hommes tant que mon visage leur est inconnu. Mais c'est un plaisir qu'on ne me laisse gueres. J'aimois encore, il y a quelques années à traverser les villages, & à voir au matin les laboureurs raccommoder leurs fléaux ou

les femmes sur leur porte avec leurs enfans. Cette vue avoit je ne sais quoi qui touchoit mon cœur. Je m'arrêtois quelquefois, sans y prendre garde, à regarder les petits manéges de ces bonnes gens, & je me sentois soupirer sans savoir pourquoi. J'ignore si l'on m'a vu sensible à ce petit plaisir & si l'on a voulu me l'ôter encore; mais au changement que j'apperçois sur les physionomies à mon passage, & à l'air dont je suis regardé, je suis bien forcé de comprendre qu'on a pris grand soin de m'ôter cet incognito. La même chose m'est arrivée d'une façon plus marquée encore aux Invalides. Ce bel établissement m'a toujours intéressé. Je ne vois jamais sans attendrissement & vénération ces groupes de bons vieillards qui peuvent dire comme ceux de Lacédémone :

Nous avons été jadis
Jeunes, vaillans, & hardis.

Une de mes promenades favorites, étoit autour de l'Ecole militaire, & je rencontrois avec plaisir çà & là quelques Invalides qui, ayant conservé l'ancienne honnêteté militaire, me saluoient en passant. Ce salut que mon cœur leur rendoit au

centuple, me flattoit & augmentoit le plaisir que j'avois à les voir. Comme je ne sais rien cacher de ce qui me touche, je parlois souvent des Invalides & de la façon dont leur aspect m'affectoit. Il n'en fallut pas davantage. Au bout de quelque tems je m'apperçus que je n'étois plus un inconnu pour eux, ou plutôt que je le leur étois bien davantage, puisqu'ils me voyoient du même œil que fait le public. Plus d'honnêteté, plus de salutations. Un air repoussant, un regard farouche avoit succédé à leur premiere urbanité. L'ancienne franchise de leur métier ne leur laissant pas comme aux autres couvrir leur animosité d'un masque ricaneur & traître, ils me montrent tout ouvertement la plus violente haine, & tel est l'excès de ma misere que je suis forcé de distinguer dans mon estime ceux qui me déguisent le moins leur fureur.

Depuis lors je me promene avec moins de plaisir du côté des Invalides ; cependant comme mes sentimens pour eux ne dépendent pas des leurs pour moi, je ne vois jamais sans respect & sans intérêt ces anciens défenseurs de leur patrie : mais il m'est bien dur de me voir si mal payé

de leur part de la juſtice que je leur rends. Quand par haſard j'en rencontre quelqu'un qui a échappé aux inſtructions communes, ou qui ne connoiſſant pas ma figure ne me montre aucune averſion, l'honnête ſalutation de ce ſeul là me dédommage du maintien rébarbatif des autres. Je les oublie pour ne m'occuper que de lui, & je m'imagine qu'il a une de ces ames comme la mienne, où la haine ne ſauroit pénétrer. J'eus encore ce plaiſir l'année derniere en paſſant l'eau pour m'aller promener à l'iſle aux Cignes. Un pauvre vieux Invalide dans un bateau attendoit compagnie pour traverſer. Je me préſentai, je dis au batelier de partir. L'eau étoit forte & la traverſée fut longue. Je n'oſois preſque pas adreſſer la parole à l'Invalide de peur d'être rudoyé & rebuté comme à l'ordinaire; mais ſon air honnête me raſſura. Nous cauſâmes. Il me parut homme de ſens & de mœurs. Je fus ſurpris & charmé de ſon ton ouvert & affable. Je n'étois pas accoutumé à tant de faveur. Ma ſurpriſe ceſſa quand j'appris qu'il arrivoit tout nouvellement de province. Je compris qu'on ne lui avoit pas encore

tes un prix d'argent qui dégrade leur nobleſſe & ſouille leur déſintéreſſement. Il faut s'empreſſer de ſecourir ceux qui en ont beſoin ; mais dans le commerce ordinaire de la vie, laiſſons la bienveillance naturelle & l'urbanité faire chacune leur oeuvre, ſans que jamais rien de vénal & de mercantille oſe approcher d'une ſi pure ſource pour la corrompre ou pour l'altérer. On dit qu'en Hollande le peuple ſe fait payer pour vous dire l'heure & pour vous montrer le chemin. Ce doit être un bien mépriſable peuple que celui qui trafique ainſi des plus ſimples devoirs de l'humanité.

J'ai remarqué qu'il n'y a que l'Europe ſeule où l'on vende l'hoſpitalité. Dans toute l'Aſie on vous loge gratuitement. Je comprends qu'on n'y trouve pas ſi bien toutes ſes aiſes. Mais n'eſt-ce rien que de ſe dire je ſuis homme & reçu chez des humains ? C'eſt l'humanité pure qui me donne le couvert. Les petites privations s'endurent ſans peine, quand le coeur eſt mieux traité que le corps.

DIXIEME PROMENADE.

AUJOURD'HUI jour de Pâques fleuries, il y a précisément cinquante ans de ma premiere connoissance avec Madame de Warens. Elle avoit vingt-huit ans alors, étant née avec le siecle. Je n'en avois pas encore dix-sept, & mon tempérament naissant, mais que j'ignorois encore, donnoit une nouvelle chaleur à un cœur naturellement plein de vie. S'il n'étoit pas étonnant qu'elle conçût de la bienveillance pour un jeune homme vif, mais doux & modeste, d'une figure assez agréable, il l'étoit encore moins qu'une femme charmante, pleine d'esprit & de graces, m'inspirât avec la reconnoissance, des sentimens plus tendres que je n'en distinguois pas. Mais ce qui est moins ordinaire, est que ce premier moment décida de moi pour toute ma vie, & produisit par un enchainement inévitable le destin du reste de mes jours. Mon ame dont mes organes n'avoient point développé les plus précieuses facultés, n'avoit encore aucune forme déterminée. Elle

attendoit dans une ſorte d'impatience le moment qui devoit la lui donner, & ce moment accéleré par cette rencontre ne vint pourtant pas ſi-tôt; & dans la ſimplicité de mœurs que l'éducation m'avoit donnée, je vis long-tems prolonger pour moi cet état délicieux mais rapide où l'amour & l'innocence habitent le même cœur. Elle m'avoit éloigné. Tout me rappelloit à elle. Il y fallut revenir. Ce retour fixa ma deſtinée, & long-tems encore avant de la poſſéder, je ne vivois plus qu'en elle & pour elle. Ah! ſi j'avois ſuffi à ſon cœur, comme elle ſuffiſoit au mien! Quels paiſibles & délicieux jours nous euſſions coulés enſemble! Nous en avons paſſés de tels, mais qu'ils ont été courts & rapides & quel deſtin les a ſuivis! Il n'y a pas de jours où je ne me rappelle avec joie & attendriſſement cet unique & court tems de ma vie où je fus moi pleinement, ſans mélange, & ſans obſtacle, & où je puis véritablement dire avoir vécu. Je puis dire, à-peu-près comme ce Préfet du Prétoire qui, diſgracié ſous Veſpaſien, s'en alla finir paiſiblement ſes jours à la

campagne; *j'ai passé soixante & dix ans sur la terre & j'en ai vécu sept.* Sans ce court mais précieux espace je serois resté peut-être incertain sur moi, car tout le reste de ma vie, facile & sans résistance, j'ai été tellement agité, ballotté, tiraillé par les passions d'autrui que, presque passif dans une vie aussi orageuse, j'aurois peine à démêler ce qu'il y a du mien dans ma propre conduite, tant la dure nécessité n'a cessé de s'appesantir sur moi. Mais durant ce petit nombre d'années, aimé d'une femme pleine de complaisance & de douceur, je fis ce que je voulois faire, je fus ce que je voulois être, & par l'emploi que je fis de mes loisirs, aidé de ses leçons & de son exemple, je sus donner à mon ame, encore simple & neuve, la forme qui lui convenoit davantage, & qu'elle a gardée toujours. Le goût de la solitude & de la contemplation nacquit dans mon cœur avec les sentimens expansifs & tendres faits pour être son aliment. Le tumulte & le bruit les resserrent & les étouffent, le calme & la paix les raniment & les exaltent. J'ai besoin de me recueillir pour aimer. J'en-

gageai Maman à vivre à la campagne. Une maiſon iſolée au penchant d'un vallon fut notre aſyle, & c'eſt-là que dans l'eſpace de quatre ou cinq ans j'ai joui d'un ſiecle de vie, & d'un bonheur pur & plein qui couvre de ſon charme tout ce que mon ſort préſent a d'affreux. J'avois beſoin d'une amie ſelon mon cœur, je la poſſédois. J'avois deſiré la campagne, je l'avois obtenue. Je ne pouvois ſouffrir l'aſſujettiſſement, j'étois parfaitement libre & mieux que libre, car aſſujetti par mes ſeuls attachemens, je ne faiſois que ce que je voulois faire. Tout mon tems étoit rempli par des ſoins affectueux ou par des occupations champêtres. Je ne deſirois rien que la continuation d'un état ſi doux; ma ſeule peine étoit la crainte qu'il ne durât pas longtems, & cette crainte née de la gêne de notre ſituation n'étoit pas ſans fondement. Dès-lors je ſongeai à me donner en même tems des diverſions ſur cette inquiétude, & des reſſources pour en prévenir l'effet. Je penſai qu'une proviſion de talens étoit la plus ſure reſſource contre la miſere, & je réſolus d'employer



Fin du second Volume des M.









